

Les Esclaves de Sarma

Lord, Jeffrey

VISIT...

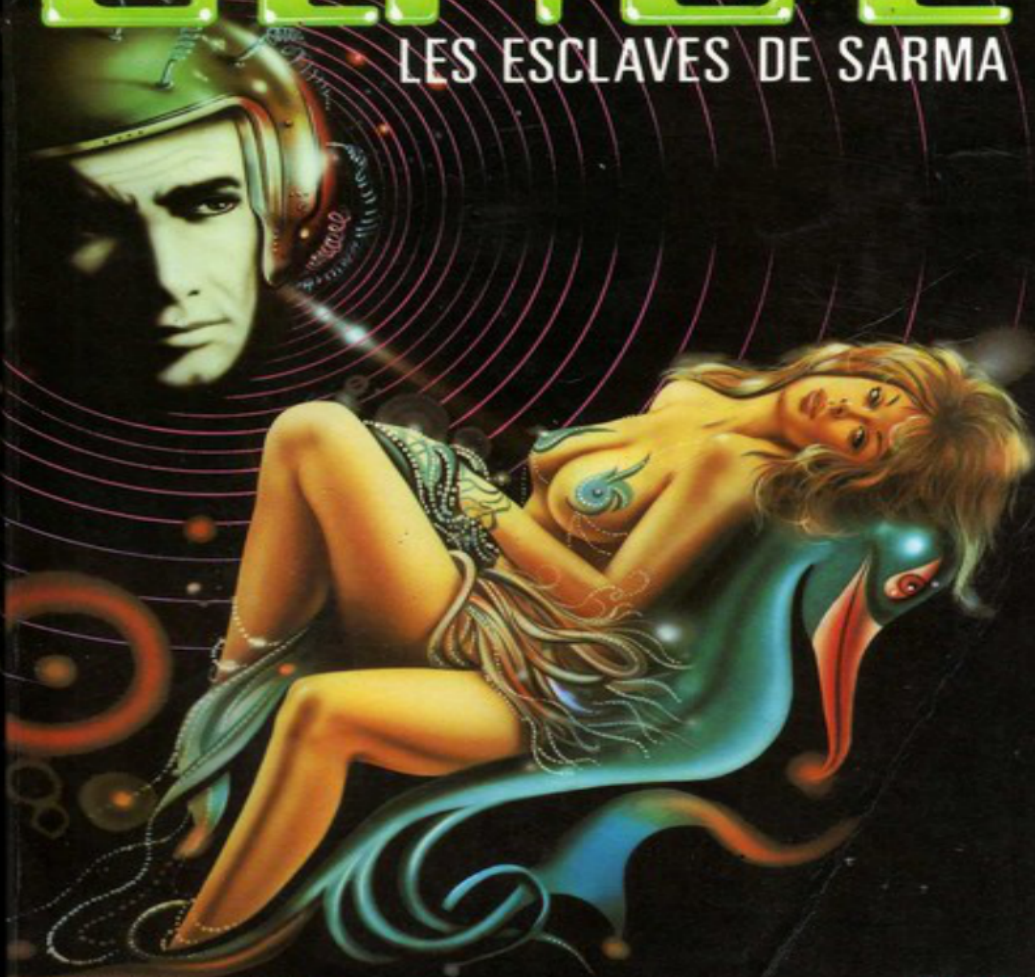
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 4

PRESENTE

BLADE

LES ESCLAVES DE SARMA



JEFFREY LORD

PLON

JEFFREY LORD

BLADE

**LES ESCLAVES
DE SARMA**

TRADUIT DE L'AMERICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original

THE SLAVE OF SARMA

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1969 by Jeffrey Lord
produced by Lyle Kenyon Engel

© Librairie PLON/SAS Production, 1976
pour la traduction française

ISBN 2-259-00104-1

CHAPITRE PREMIER

Quelque part au fond du Kremlin, au bout d'un labyrinthe de souterrains, il existe un département connu simplement sous le nom de JEMO. Pour respecter la dualité impliquée, et se surveiller mutuellement, deux personnages de haut rang le dirigent : Ilitch Yevgueniy du K.G.B. et Victor Nikolaïevitch du G.R.U. Les deux hommes, compte tenu de la rivalité de leurs services, travaillaient bien ensemble.

Le JEMO n'est pas une création spécifiquement soviétique, ni particulièrement originale. Les Russes l'ont adaptée, et empruntée aux Allemands qui l'appelaient *Doppelganger*. Lesquels Allemands l'avaient volée aux Britanniques qui, au cours de la Première Guerre mondiale, l'avaient baptisée Code Gemini.

L'idée, d'une désarmante simplicité, part du principe que tout homme, toute femme, possède son double quelque part dans le monde. Un sosie. Les Russes ont développé ce principe au degré N : quand ils ne trouvaient pas de sosie, ils en fabriquaient un.

Un double pour chaque agent ennemi connu des services soviétiques. Quand il le fallait, ils aidaient la nature grâce à la chirurgie plastique. Les protégés du JEMO étaient endoctrinés, parfois pendant des années, apprenaient la démarche, les tics, la façon de parler, l'éducation, les faiblesses et les vertus de ceux qu'ils devaient représenter. On ne leur permettait de parler le russe que pendant les quelques jours de permission accordés chaque année. Le reste du temps, ils vivaient dans des copies conformes de villages anglais, de bourgades françaises, de faubourgs de Chicago ou de Brooklyn, de quartiers de Hong-Kong, de fermes japonaises, de pagodes chinoises.

Ils étaient entourés de gens qui ne parlaient que la langue de leur « double », ils lisaient les mêmes journaux, fumaient le même tabac, écoutaient la même musique que leur prototype, un agent employé par une autre puissance sur un coin ou un autre de la planète. Quand c'était possible, des cicatrices étaient reproduites, tout comme les soins dentaires ; ils imitaient leurs manières, apprenaient leurs hobbies et, dans certains cas, allaient jusqu'à copier leurs perversions sexuelles.

Et maintenant J, seul dans son bureau, contemplait avec inquiétude la dépêche qu'il venait de recevoir.

Le Richard Blade russe avait quitté Moscou quinze jours plus tôt.

Deux semaines ! J tendit la main vers un de ses téléphones, en s'efforçant de ne pas céder à la panique. Il ne *savait* encore rien.

Et cependant, en attendant la communication avec le Dorset, il avait des frissons. Il se força au calme. Le départ de Moscou du pseudo Richard Blade pouvait avoir mille raisons. Des vacances, une maladie, une histoire d'amour, une mission d'entraînement. Une opération dans un pays lointain qui n'avait aucun rapport avec le Projet Dimension X.

J tambourina nerveusement sur son bureau. Il se força à sourire. Enfin quoi ! Il avait vu Blade, le vrai Richard Blade deux jours plus tôt à peine ! Là, devant lui, dans ce même bureau, pour discuter de son prochain départ dans une nouvelle Dimension X... Mais était-ce bien le vrai Richard Blade ?

Il sourit encore, plus détendu. Il avait un moyen infaillible de le vérifier. En supposant même que les Russes aient eu vent du PDX – il ne voyait pas comment – Blade était le seul être au monde à avoir voyagé dans d'autres dimensions. Seul le vrai Richard Blade pourrait répondre à des questions concernant ses aventures en Alb, à Cath, à Tharn...

Mais alors, que projetaient donc les Russes ? Il savait qu'il n'aurait pas la paix tant qu'il ne le saurait pas.

— Allo ? fit enfin une voix à l'appareil.

C'était une fille. Elle semblait avoir pleuré.

— M^r Blade, je vous prie. C'est bien son cottage ?

— Oui. Mais Richard n'est pas là pour le moment. Il est sur la plage.

J jeta un coup d'œil par sa fenêtre et regarda l'épais brouillard qui rivalisait avec la nuit tombante.

— Sur la plage ?

— Il se promène, dit la fille avec un rire nerveux. Vous savez ? Il ne nage pas, ni rien.

J fronça les sourcils. Il ne pouvait se défaire d'une vieille méfiance. Et cependant, ce n'était sûrement rien, une querelle d'amoureux, avec une autre fille. Blade en épuisait beaucoup ces derniers temps, recherchant une autre Zoé.

— Qui êtes-vous, jeune personne ? demanda J.

— Mary. Mary Hetherton. Une... Une amie de Richard.

— Il faut absolument que je lui parle, Miss Hetherton. Voudriez-

vous avoir la bonté...

— Oui, bien sûr. Ne quittez pas, je vais le chercher.

J attendit cinq minutes, à sa pendule, avant d'entendre la voix de Blade.

— Richard ? C'est J. Comment allez-vous, mon cher enfant ?

— Très bien, monsieur, répondit Blade sur un ton perplexe. Pourquoi donc ?

J hocha la tête en souriant. Impossible de se méprendre, c'était bien sa voix de baryton, bien modulée, enjouée. C'était l'homme qui travaillait pour lui, et pour le MI6 avant que cela devienne le MI6A, depuis que J lui-même l'avait recruté à Oxford.

Sûrement !

— Pour rien. Un certain savant de nos amis voudrait vous voir tout de suite, Richard.

— Lord L., hein ? Je ne savais pas qu'il était déjà prêt. Je ne demande pas mieux que de venir tout de suite mais la dernière fois que je vous ai vu j'ai eu l'impression que...

J sauta sur la perche.

— Ah oui... Euh... Quand nous sommes-nous vus pour la dernière fois, Richard ? Ma mémoire me joue des tours, depuis quelque temps.

Un silence. J crut entendre crier des mouettes dans le lointain. Il devinait la perplexité de Blade. Ce garçon savait très bien qu'il avait une mémoire parfaite.

Blade était réellement surpris. Méfiant, même. J sourit. Blade était un vrai professionnel, comme lui.

— Avant-hier, Monsieur. Dans votre bureau.

— Ah oui ! Eh bien ce sera tout, Richard. Venez immédiatement ; dès que vous aurez raccroché. Chez Lord L. Vous connaissez l'adresse ?

Blade se montra plus prudent encore.

— Je la connais, Monsieur. Je pars tout de suite. Au revoir.

— Au revoir, mon garçon.

J raccrocha et décrocha aussitôt un autre téléphone. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Il regarda de nouveau par la fenêtre. Quelque part, là dehors, peut-être pas à Londres ni même en Angleterre, il y avait un autre Richard Blade. Un double, un jumeau, un *doppelganger*, un sosie... Il était là. Une réplique parfaite de Blade, aussi parfaite que pouvaient le faire des années d'entraînement.

J se leva et alla ouvrir un classeur fermé à clef. Il y prit un dossier

qu'il feuilleta rapidement. La version russe de Blade existait depuis des années. Ils ne l'avaient jamais utilisée.

Pourquoi maintenant ?

Aussi impossible, aussi incroyable que cela paraisse, les Russes avaient-ils pu avoir vent du PDX ? De la Dimension X ?

CHAPITRE II

Richard Blade n'avait jamais été fait pour jouer les amoureux transis. Massif, extraordinairement beau, musclé, doué d'un cerveau aussi remarquable que son corps superbe, c'était un homme créé pour les exploits héroïques. Et pourtant il était là sous la pluie battante, abrité dans l'encoignure d'une porte, pendant qu'un autre épousait la fille qu'il avait aimée. D'un instant à l'autre elle sortirait de la petite église, dans cette rue paisible de Mayfair, au bras triomphant d'un pâle fils de famille falot nommé Reginald Smythe-Evans.

Blade soupira et s'efforça de n'y plus penser. C'était de l'histoire ancienne. Zoé était sortie de sa vie et il lui souhaitait bien du bonheur avec Reggie. Pour le moment il avait une mission à accomplir, le devoir avant tout, et le mariage de Zoé et de Reggie servait de décor.

Si tout se passait bien, aujourd'hui ils s'empareraient du faux Richard Blade.

Il consulta sa montre. Quatre heures moins le quart. Il entendait maintenant l'orgue de l'église. La grande porte s'ouvrit. D'une seconde à l'autre les jeunes mariés allaient descendre les marches luisantes de pluie et monter dans la limousine qui les attendait.

Le chauffeur de la limousine était un agent de J, tout comme le « bobby » en ciré réglant la circulation dans la rue étroite, qui se terminait en cul-de-sac.

J était parmi les invités de la noce. Il était en ce moment même dans l'église. Blade se demandait comment il avait réussi à se faire inviter.

Un taxi apparut dans la rue au moment où la foule joyeuse se déversait sur les marches. C'était l'essence même du plan de J. Un troisième Richard Blade ! J l'offrait en appât, en espérant que les autres y mordraient.

Le taxi s'arrêta un peu avant l'église. La foule d'invités, une soixantaine de personnes, dévala les marches et se sépara pour laisser un passage à l'heureux couple.

Blade observait le taxi.

L'homme en descendit, régla sa course, refusa sa monnaie et contempla d'un air sombre les portes de l'église. C'était un excellent

acteur. Les maquilleurs de J avaient travaillé pendant des heures. Le résultat, Blade le reconnaissait, était stupéfiant. Pendant quelques minutes, dans le jour gris, l'homme pouvait passer pour Richard Blade. Les mains enfoncées dans les poches, titubant légèrement, la mine sombre, il attendait de voir une dernière fois la fille qu'il avait perdue. L'acteur avait répété son rôle avec J en personne.

J sortit de l'église et resta en haut des marches, un peu à l'écart de la foule. Il espérait que les Russes prendraient en filature le faux Blade, et que ses agents à lui suivraient les Russes. Au moment voulu, ses hommes bondiraient, les agents ennemis seraient conduits dans une certaine maison de Hampstead Heath et, comme disait J, « plus ou moins interrogés ». Quand les hommes de J interrogeaient plus ou moins quelqu'un, ce quelqu'un parlait.

Cela n'alla pas comme prévu. Pas du tout.

Une camionnette de fleuriste apparut et passa lentement devant l'église. Puis elle fit demi-tour au bout de l'impasse et revint. En approchant de la petite foule massée sur les marches elle ralentit. Blade la suivit des yeux avec une légère inquiétude. Cependant, quoi de plus naturel qu'une camionnette de livraison de fleuriste, retardée par la pluie et les embouteillages, livrant des fleurs pour un mariage ? Les hommes de J qui gardaient l'extrémité de l'impasse n'avaient pas reçu l'ordre d'intercepter des véhicules. Ce devait être un piège, on devait donc laisser entrer la proie.

Des cris, des rires montèrent de la foule, des gens lancèrent des poignées de riz. L'heureux couple descendait lentement les marches.

En professionnel qu'il était, Blade, de son abri, regarda le visage de Zoé, se rappela une dernière fois son corps, et ne s'intéressa plus qu'à l'acteur... Blade. Ce garçon de talent, ayant reçu l'ordre de faire une scène discrète pour attirer sur lui l'attention, cherchait à fendre la foule pour s'approcher des jeunes mariés. Il avait du mal. Les invités se pressaient autour du couple. Et puis, naturellement, le cabot reparut. Il chargea.

Il se planta devant Zoé et Reggie et, chancelant comme un ivrogne, il fit de grands gestes et dit quelque chose. Blade plaignit Zoé, tout en ayant du mal à ne pas rire. Elle ne méritait pas ça. C'était simplement une malchance pour elle que son mariage ait pu servir les machinations de J et du Kremlin.

La camionnette du fleuriste s'arrêta derrière la limousine fleurie des mariés. Les portes arrière s'ouvrirent à la volée et quatre hommes massifs sautèrent à terre, armés de matraques et de coups de poing américains dont ils se servirent sans pitié pour se frayer un passage dans la foule des invités.

Tous les plans de J étaient réduits à néant. Les Russes, renonçant à toute subtilité, s'emparaient de Blade de la manière la plus directe. Par la force.

Le vrai Blade avait des ordres. Ne se mêler de rien ! J n'avait même pas voulu qu'il vienne.

J, voyant que les choses tournaient mal, porta un sifflet à ses lèvres et lança un avertissement. Le « bobby » bondit dans l'arène. Le chauffeur de la limousine arriva en courant, brandissant une matraque. La voiture de J, garée à l'entrée de l'impasse, fit demi-tour dans un crissement de pneus et fonça sur la mêlée. Des femmes hurlèrent, des hommes jurèrent.

Les quatre assaillants empoignèrent l'acteur, l'assommèrent et le traînèrent vers la camionnette. J, sifflant à perdre haleine, chercha à se dégager de la foule affolée. Le « bobby » affrontait deux des hommes et se faisait assommer à son tour. Le chauffeur de la limousine en plaqua un au sol et ils roulèrent tous deux dans le ruisseau. La voiture de J s'arrêta dans un horrible grincement de freins, les pneus fumants, et dérapa pour bloquer la camionnette tandis que quatre autres agents de J en bondissaient allègrement.

Cela, pensa le vrai Blade, devrait régler la question. Les chances étaient maintenant du côté de J. Il le regretta. Il aurait aimé avoir un prétexte pour participer à la bagarre.

Une fraction de seconde trop tard il perçut le grincement presque inaudible de la porte qui s'ouvrait derrière lui. Une porte qu'il avait essayé de pousser avant de prendre position, et qui avait été verrouillée.

Ils étaient quatre ou cinq, il ne connut jamais leur nombre, silencieux, rapides et sûrs d'eux. Blade cassa un nez d'un coup de coude, envoya son pied dans un genou, encaissa une grêle de directs. Il voulut crier et un bras recouvert de cuir l'étrangla. Une matraque s'abattit sur sa nuque et il tomba à genoux, non sans avoir envoyé un coup redoutable dans l'entrejambe d'un assaillant qui hurla. Des éclairs fulgurèrent dans sa tête tandis qu'il cherchait à se relever. Ils continuaient de frapper...

— *Pas trop fort ! dit quelqu'un. Ne le tuez pas !*

Une douleur aiguë. Il sentit une longue aiguille pénétrer son trench-coat, sa veste, sa chemise, les muscles gonflés de son épaule. Blade jura et voulut frapper encore mais il mollissait. Ses genoux fléchirent et il se sentit plonger dans un abîme de ténèbres.

CHAPITRE III

Richard Blade s'aperçut qu'en se concentrant sur la baie vitrée en face de lui et en essayant de compter les feuilles d'acanthé décorant le tour de l'arc il pouvait résister plus ou moins à la moins puissante des deux drogues qu'on lui administrait. Durant les heures interminables, il en vint à considérer cette fenêtre comme l'œil du Cyclope, de Dieu ou du diable, même comme une issue d'évasion possible s'il en avait l'occasion. Ce qui ne semblait pas devoir être le cas.

Et cependant il avait un moyen de s'évader quand il le voudrait. En faisant sauter ses ravisseurs. L'ennui, c'était qu'il sauterait avec eux. Il préféra attendre.

D'ailleurs, il n'avait guère le choix. Il restait rarement seul. Ils étaient nombreux et travaillaient par équipes. Ils parlaient tous anglais, et semblaient être anglais. Cela ne l'étonnait pas. Toutes les nations ont des traîtres à vendre.

Il perdit la notion du temps. Quand il reprit connaissance il était allongé entièrement nu sur une longue table, dans une pièce aussi nue que lui. Quatre projecteurs étaient braqués sur son corps massif rendu impuissant par les drogues, des courroies et des chaînes. Ses ravisseurs n'étaient que des ombres et des voix dans l'ombre, derrière les lumières.

Blade feignit l'inconscience. C'était la seule arme dont il disposait pour le moment, à part la capsule mortelle qu'il portait dans ses entrailles, et il n'aurait peut-être même pas l'occasion de s'en servir.

Ils étaient très méthodiques. On l'avait fouillé à fond, on avait enfoncé des coins de bois dans sa bouche pour examiner toutes ses dents, à la recherche d'une fausse prothèse. Blade n'en avait aucune, ni vraie ni fausse. Ses dents étaient parfaites.

On le retourna et il eut bien du mal à ne pas bouger quand un doigt ganté et vaseliné lui sonda le rectum.

— Il ne cache rien sur lui, annonça une voix. Absolument rien. Je le garantis.

Pas sur moi, pensa Blade. En moi ! Pour vous faire tous sauter, mes salauds. Dès que j'aurai trouvé le moyen de le faire sans me tuer aussi !

Finalement, ils le laissèrent. Toujours nu. Toujours immobilisé sur la longue table. Il ne savait pas où il était. Il n'avait aucun indice, à part le carillon d'un clocher qui sonnait les heures. Donc il se trouvait à la campagne, non loin d'une chapelle ou d'une église.

Il fut déçu quand on ne lui fit pas de nouvelle piqure dans la soirée. Les effets de la drogue se dissipaient et il devrait donc les affronter pleinement conscient, privé de sa seule arme. À part la mort qui se baladait dans ses intestins.

Au matin, on lui apporta un petit déjeuner léger. Sa main droite fut détachée et un plateau posé sur la table. Deux hommes le servaient, le premier au plateau, l'autre qui surveillait pistolet au poing. Ils se taisaient. Blade renonça à les interroger et, en examinant l'homme au pistolet, il ne tarda pas à comprendre qu'eux-mêmes étaient observés. Il y avait un judas.

Quand il eut fini de manger, sa main droite fut de nouveau attachée avec des menottes et les hommes s'en allèrent.

Au bout d'un moment, un autre entra. Il considéra Blade, du seuil, puis il ferma la porte et Blade entendit une barre de fer tomber derrière le battant.

L'homme était grand et maigre, discrètement vêtu, élégant même, et sa tête était recouverte d'une sorte de cagoule noire qui lui donnait l'air d'un bourreau dandy. Il s'approcha de la table. Entre les fentes de la cagoule Blade ne put voir qu'un peu de cornée.

— Vous êtes Richard Blade ?

La voix était impersonnelle, dépourvue d'accent et d'intonation, volontairement mécanique.

— Vous le savez bien.

— Naturellement, je le sais, M^r Blade. Je voulais vous entendre l'avouer.

Un magnétophone caché. En plus du judas. Ils étudiaient une dernière fois le vrai Blade avant de mettre leur ersatz en circulation. Blade sourit froidement à l'homme masqué.

— Je l'avoue. Je suis Richard Blade.

— L'homme de J ? Vous travaillez pour le MI6 ?

Ainsi, ils n'étaient pas au courant du MI6A.

Blade répondit. Il ne servait à rien de se dérober. Ils savaient tout de lui et de J, tout comme J et Blade étaient au courant du JEMO. Tout ce préambule était futile, une simple escarmouche.

— À quoi bon ces questions, grogna-t-il. Vous connaissez toutes les réponses. Nous sommes tous deux des professionnels et vous avez simplement remporté ce round. Alors laissez tomber, vous voulez ?

J'ai froid et je dois aller aux toilettes. D'accord ?

Blade crut percevoir un rire sous la cagoule.

— Vous pourrez aller aux toilettes. Plus tard. D'abord je tiens à vous rassurer. Nous allons encore vous droguer, et nous avons découvert que l'absence de peur accroît l'efficacité de la drogue. Alors je vous affirme, Mr Blade, que nous n'allons pas vous faire souffrir physiquement. Pas de torture, aucune contrainte. Nous n'opérons pas à un niveau aussi... euh, grossier.

— C'est bon à savoir, répliqua Blade.

Mais pas tellement surprenant, pensa-t-il. Ils ne voulaient pas le blesser, le marquer. Ils avaient l'intention de le faire sortir d'Angleterre et de l'expédier en Russie. Là-bas, les vrais experts prendraient la relève, se mettraient au travail. Lui laveraient le cerveau. Lui soutireraient tout ce qu'il savait. Feraient peut-être même de lui un bon communiste. Ça s'était déjà vu.

Il pensait qu'ils allaient sans doute employer du pentothal ou un dérivé et s'ils connaissaient bien leur technique il ne tarderait pas à bavarder comme une pie. Cependant, il devait bien y avoir une tactique à leur opposer. Mais laquelle ?

Il fut délibérément grossier.

— Tout ça c'est bien joli, mais pour le moment je dois chier. Tout de suite ! Et si vous ne vous décidez pas un peu vite, vos gens auront un sacré tas de merde à nettoyer !

Blade n'avait pas réellement envie d'aller aux toilettes. D'ailleurs il n'était pas encore prêt à évacuer la bombe redoutable qu'il transportait dans ses entrailles, pas avant d'avoir repéré les issues de cette baraque. Mais il voulait savoir où se trouvaient les toilettes, et commencer à prévoir son évasion.

— Je ne plaisante pas, ajouta-t-il d'une voix dure. Il y a longtemps que j'ai déjeuné. Je ne pourrai pas me retenir bien longtemps.

— Très bien. Je vais vous envoyer quelqu'un.

L'homme alla à la porte et frappa. Il y eut une brève conversation à voix basse. Quelques minutes plus tard, ceux qui avaient apporté le petit déjeuner reparurent. Ils étaient tous deux armés de pistolets. Un troisième homme se tenait sur le seuil, une Sten entre les bras. Les deux premiers détachèrent Blade et lui jetèrent une vieille couverture. Toujours sans un mot, ils lui désignèrent la porte.

Blade fut conduit par un étroit couloir aux murs vert sale dans une cour pavée. Ils avaient commis leur première erreur en ne lui bandant pas les yeux. Il sortit le premier, d'un pas assuré avec trois armes à feu braquées sur lui, et regarda avidement.

Il se trouvait dans d'anciennes écuries qui sentaient encore le cheval et le cuir. Il y avait des stalles sur trois côtés de la cour et un poteau d'exercice au milieu. Le quatrième côté était fermé par un mur de briques décrépies et un portail de fer rouillé. Le mur n'était pas très haut et Blade aperçut au-delà d'un chemin boueux bordé d'ifs un manoir apparemment abandonné.

Un pistolet s'enfonça dans ses reins.

— Allez, grouille. Pas la peine de regarder comme ça, tu repasseras pas par ici.

Les toilettes, immondes, se trouvaient dans un étroit cagibi. Pas de porte, pas de fenêtre. Il y avait un rouleau de papier et un bout de savon grisâtre sur le petit lavabo taché de rouille. Les trois hommes le surveillaient de loin.

Blade accrocha la couverture à un clou et s'assit. Il fit semblant de déféquer, en songeant que dans sa profession on était parfois forcé de faire des trucs cinglés. Des choses dont il n'était jamais question dans les romans d'espionnage ni à la télévision.

Les hommes ne le quittaient pas des yeux. Blade réfléchissait. Lorsque l'homme à la Sten s'impatia enfin et lui cria de descendre du trône, Blade savait à peu près comment il vaincrait le sérum de vérité. Ou plutôt qu'il essaierait. En disant la vérité, tout simplement. Pas trop détaillée, soigneusement élaguée, mais la vérité. Jamais ils n'y croiraient.

Il se lava les mains au mince filet d'eau brune, s'enroula dans la couverture et fut vivement ramené dans la pièce nue. En traversant la cour, il entendit sonner l'horloge d'église.

Deux hommes masqués l'attendaient. Le nouveau venu était petit et rond, et enfilait des gants de caoutchouc sur de gros doigts spatulés. Un médecin, pensa Blade. Il y avait aussi une vieille table roulante avec des flacons, des plateaux, une boîte de coton hydrophile. Un garrot. Trois seringues. Des ampoules de liquide sombre.

Blade prépara son esprit à l'épreuve.

Concentre-toi, Blade ! Dis-leur la vérité. Ce sera plus facile. Mais une partie seulement. Dis-leur ce qu'ils ne pourront absolument pas croire. Brouille les cartes et gagne du temps.

Le froid de l'alcool sur le bras. Aimable prévenance. Le garrot. La brève douleur aiguë de la piqûre. Une sensation de chaleur dans la veine. Le liquide sombre qui pénètre, qui se répand...

Il était entraîné dans un tourbillon, dans une mer bleu-noir. Très loin devant se dressait un phare phallique sur un rocher blanc. Voix venant du phare :

— Pouvez-vous m’entendre, Mr Blade ?

— Oui.

Sa propre voix ? Amplifiée et déformée à ce point ? Il devait le croire. Croire en lui-même.

— Parfait. Comprenez-vous ce que je dis ?

— Oui.

Fais appel à toute ta force, toute ta volonté. Lutte. Concentre-toi. Tiens le coup.

— Nous savons, Mr Blade, que de nouvelles installations ont été construites sous la Tour de Londres. Nous pensons qu’elles ont un rapport avec le MI6. Est-ce vrai ?

La vérité, facile.

— Non.

— Voyons, Mr Blade ! Vous devez nous dire la vérité, vous savez. Vous ne pouvez pas faire autrement. Re commençons. Quels sont les rapports du MI6 avec les nouvelles installations sous la Tour ?

— Il n’y en a aucun.

Dans le pays de rêve où errait son esprit, Blade avait le fou rire. Il ne mentait pas. Le MI6 n’avait rien à voir avec la Tour. C’était le MI6A. Mais ils ignoraient tout de... de... de...

Une sombre grotte. La voix s’y répercutait, plus nerveuse :

— Qu’est-ce qui est caché sous la Tour, Blade ?

Répondre...

— Ordinateur.

Voix off, triomphante :

— Un ordinateur ! Ah ! Et quel genre d’ordinateur ? À quoi sert-il ? Quel rapport avez-vous avec l’ordinateur ? Répondez.

La vérité. Dormir. Non ! Mentir un peu... la vérité travestie...

— Électrode. Le cerveau explose... part... structure moléculaire brouillée, transformée, mise ailleurs... nouveau lieu... en Alb, voir Taleen... Beata... Beata...

— Il dit n’importe quoi ! Votre drogue ne fait pas d’effet !

— Attendez un peu. Tenez, il parle encore...

— Les Mongs, montagnes de Jade... canon géant... La Gorge... Honcho... Sauver Zulekia... Tharn... Tharn... L’énergie coupée... coupée...

— Nous perdons notre temps. Il délire !

— Peut-être pas.

— Allons donc !

Un épais édredon violet enveloppa Richard Blade. Il s'endormit en souriant. Les voix étaient parties. Il était seul dans l'univers. En paix.

Blade se réveilla avec la nausée. Toujours sur la table, toujours solidement maintenu, toujours nu sous la couverture. Il regarda la fenêtre. La nuit.

Un homme s'éclaircit la gorge. Blade tourna les yeux. C'était le même garde, l'homme silencieux au pistolet, assis sur une chaise pliante et luttant contre le sommeil, son pistolet sur les genoux. Blade sentit des tiraillements dans son ventre. C'était le moment. Assez bien choisi. La nuit, des gardes ensommeillés, lui-même affaibli, émergeant d'un long sommeil drogué. Ils ne se méfieraient pas. Il tenta de se soulever, tirant sur ses liens.

— Il faut que j'aille encore aux toilettes. Dépêchez-vous. Et j'ai mal au cœur, je crois que je vais vomir. Vous voulez que je fasse tout ça ici ?

L'homme se leva vivement. Il s'était attendu à cette réaction.

— Un instant. Retiens-toi, bon Dieu. Juste une minute !

Il alla frapper à la porte puis il revint braquer son pistolet sur Blade. Les deux autres hommes arrivèrent, l'un avec un pistolet l'autre armé de la Sten. Blade remarqua que le cran de sûreté de la Sten était mis.

Ils le poussèrent dans le même couloir et dans la cour pavée jusqu'aux toilettes. Une pluie fine tombait et il faisait si noir que Blade ne pouvait voir le mur de brique sur sa gauche. Au retour il serait sur sa droite. Peu importait la grille. Il n'aurait pas le temps de l'ouvrir.

Comme ils approchaient du cabanon, il se mit à prier le ciel que la lame de rasoir rouillée fût encore sur le bord du lavabo. Il en avait besoin. Il comptait dessus. Il l'avait vue la dernière fois et maintenant tous ses espoirs résidaient dans cette lame.

Elle était là. En s'asseyant et en se soulageant, il la contempla. Vieille, rongée de rouille, brunissant la porcelaine déjà infecte, elle pouvait être là depuis des années. Attendant ce moment.

Blade poussa, grogna et gémit. Il laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Je suis malade par tous les bouts... Qu'est-ce qu'ils m'ont inoculé, ces salauds ?

Un des hommes rigola. Un autre cracha. Tous le considéraient avec indifférence. Ils étaient payés pour faire leur boulot sans se poser de questions.

Blade se cassa en deux, comme saisi d'une crampe d'estomac, et regarda entre ses jambes dans la lunette.

Oui. Une capsule d'aluminium brillante, qui en contenait une autre. Entre les deux, de l'acide.

Un acide qui deviendrait actif au contact de l'air.

Maintenant, le plus délicat. Ses trois gardes s'impatientsaient. Blade sourit douloureusement, commença à se relever, puis il gémit de plus belle et porta une main à sa bouche. Précipitamment, il se mit debout, et se retourna, se pencha et fut secoué de haut-le-cœur affreux, les deux mains appuyées sur les bords de la lunette. C'était tout à fait convaincant. Un des hommes grommela :

— Malade comme un chien, le mec. J'aime mieux pour lui que pour moi.

Blade lâcha les bords de porcelaine, fit mine de se redresser et se pencha de nouveau, encore plus bas, en hoquetant. Il plongea une main et cueillit la capsule.

Il continua de jouer son rôle pendant quelques secondes, après quoi il chancela faiblement vers le lavabo. La lame de rasoir attendait. Ça aussi, c'était délicat. La capsule était grosse comme trois comprimés d'aspirine – il l'avait avalée avec de l'huile – et il la tint entre le pouce et l'index de la main gauche tout en se lavant les mains. Les gardes l'observaient.

Un nouveau haut-le-cœur le secoua et il se pencha sur le lavabo. Il s'empara vivement de la lame.

— Grouille un peu ! cria un des hommes. On va pas passer la nuit ici, quoi !

Blade fendit la mince capsule externe et la laissa tomber dans le lavabo avec la lame. Il fit couler un peu d'eau, vit la capsule disparaître. L'acide était au travail. Deux minutes.

Blade s'essuya les mains sur sa couverture et commença à compter. Rien ne pouvait plus empêcher l'explosion. Le RXD1, cyclonite d'hexogène, T 9, était un plastic liquide, le tout dernier cri. Seule la fission atomique le dépassait en violence. Dans l'étroite tuyauterie il allait tout faire sauter.

Une minute et demie. L'acide rongait la capsule interne. C'était d'une extrême précision. Deux minutes et l'acide aurait dilué l'enveloppe et ferait office de détonateur. L'explosion, pensait Blade, serait surtout verticale. Mais malgré tout il ne pouvait prendre de risques. Il continua de compter.

Il rejoignit lentement les gardes. Pas trop vite, maintenant. Son but était le poteau d'exercice au centre de la cour. Il ne devait pas le dépasser. La pluie avait redoublé. C'était peut-être une chance.

Ils approchaient du poteau. Il commença à tirer d'une main sur la

couverture, la roulant en boule.

Ils atteignirent le poteau. C'était le moment de filer. Il s'arrêta et cria en tendant le bras :

— Regardez ! Un rat ! Un gros rat !

Les hommes qui le suivaient le cognèrent. Blade pivota brusquement et lança sa couverture sur le type à la Sten, envoyant son poing dans la figure d'un autre et le projeta contre le troisième qui venait de lever son pistolet. Puis il se mit à courir vers la droite, vers le mur.

Il n'essayait pas de zigzaguer, les pavés étaient trop glissants, mais il piqua un sprint dont il ne se serait pas cru capable. Une détonation claqua derrière lui, une balle siffla et alla s'écraser dans le mur. Des fragments de brique cinglèrent les jambes nues de Blade.

Emporté par son élan il bondit. Le mur avait près de deux mètres. Il agrippa le sommet, se hissa à la force des poignets et sur les coudes. Il avait le dos glacé. Où était la Sten ?

Un méchant crépitement le lui apprit. Une partie du mur se désintégra près de son coude gauche. Et puis il passa par-dessus et tomba dans la terre molle d'un parterre fleuri. Il se remit à courir dans le noir. Des arbustes, des herbes, des ronces s'accrochaient à lui, le déchiraient. Il tomba. Il se releva et continua de galoper dans le néant. Il tendait les bras devant lui pour éviter de s'assommer contre un arbre ou un autre mur. Il glissa, dévala une pente, tomba et roula dans du gravier, et finit par échouer dans une haie. Le noir absolu. Il était pratiquement aveugle.

Derrière lui, le ciel s'illumina. Une immense fleur rouge s'épanouit sous la pluie. Elle passa au jaune et juste avant que le souffle le projette au cœur de la haie il eut le temps d'apercevoir un sentier par derrière. Il était douloureusement coincé dans les arbustes, une immense force G l'y tassait, il vit des objets sombres s'élever au-dessus des ruines des écuries et retomber au hasard tandis que la première lueur vive commençait à baisser.

Richard Blade se dégagea de la haie et se remit à courir le long du sentier boueux. Il avait mal partout.

Thomas Chatters, du corps de pompiers de Salisbury, ne devait jamais oublier le choc qu'il avait reçu en voyant surgir des bois un homme immense, un colosse entièrement nu et couvert de boue et de sang.

Le chef des pompiers prêta un ciré à Blade et le conduisit à Salisbury où il le déposa au poste de police voisin de Poultry Cross. Blade chuchota un mot de code au sergent de service et fut aussitôt conduit dans un bureau avec le téléphone. Le sergent l'y laissa et se

dépêcha d'aller lui préparer du thé fortement corsé.

Blatte parvint à joindre J à la maison de Prince's Gâte, chez Lord Leighton. J l'écouta sans un mot, puis il grogna. Sa voix semblait si apathique que Blade s'inquiéta.

— J'ai l'impression que ça ne va pas, Monsieur ? Et vous ne me demandez même pas une identification positive. Comment savez-vous que je suis le vrai Richard Blade ?

Il se mit à rire. Pas J.

— Je le sais, mon cher garçon. J'ai de bonnes raisons de ne pas en douter. Nous venons d'expédier le faux Blade par l'ordinateur !

Blade ne trouva rien à dire. Il n'était même pas sûr d'avoir bien entendu. La communication était mauvaise.

— Et vous, poursuivit J, vous allez le suivre et le retrouver ! Alors dépêchez-vous et arrivez ici le plus vite possible.

CHAPITRE IV

Jusque-là l'opération avait été un désastre total. J étais pâle, hagard, au bord de la dépression nerveuse, et Lord Leighton moins arrogant et sarcastique qu'à son habitude. J répétais qu'il n'y avait pas une minute à perdre et que Blade devait se préparer immédiatement à partir pour une nouvelle Dimension X.

Blade avait d'abord pris la chose avec plus de philosophie, et fait observer l'évidence :

— Bon, il est passé. Mon alter ego. Et alors ? Vous l'avez expédié, Lord Leighton ? Alors il n'y a qu'à le laisser tomber. Ne pas le ramener. Il me semble que cela résoudrait tout.

Lord L était plutôt de l'avis de Blade. Pas J, qui se sentait coupable, seul responsable, et affirmait qu'il ne pourrait trouver le repos tant qu'il n'aurait pas la certitude que le faux Blade était mort.

— Allez à sa poursuite, Richard. Trouvez-le. Tuez-le. C'est le seul moyen d'assurer qu'il ne réussira pas à retourner en Russie avec le secret.

Lord L haussa les épaules.

— Mais comment voulez-vous qu'il y retourne, si je ne le ramène pas avec l'ordinateur ?

— Nous ne savons pas où il a abouti, rétorqua J. Nous ignorons combien il existe de centaines, de milliers, de millions de Dimensions X ! Supposez que vous ayez expédié le faux Blade dans une DX si avancée dans l'électronique que nos réussites ne soient que des balbutiements ? S'il survit, et il est assez malin pour ça, il lui suffira d'expliquer son histoire aux gens qu'il faut et ils le renverront, *eux* ! Ils construiront leur propre machine et ils le réexpédieront dans notre dimension ! Et nous n'aurons aucun moyen de le savoir !

Ils partirent tous trois pour la Tour de Londres et avant de pénétrer dans le complexe d'ordinateurs, où J ne pouvait entrer, Lord L tenta une dernière fois de le raisonner :

— Blade devait faire ce voyage, c'était prévu, alors je ne proteste pas, J. Mais vous devez comprendre que rien, absolument rien ne garantit qu'il va aboutir dans la même Dimension X que son double ! Le Russe peut se trouver en ce moment dans une tout autre dimension.

— Je sais. Mais nous devons essayer, risquer le coup. Vous n'avez pas changé le programme de l'ordinateur, n'est-ce pas ? Vous n'avez touché à rien ?

— Mais non. Tout est resté dans le même état, assura le savant. Mais ce n'est pas une garantie. Il y a trop de facteurs en jeu et je ne peux matériellement pas les calculer tous dans le peu de temps qui nous reste. Nous ne pouvons qu'essayer.

Alors que Blade franchissait la dernière porte, J lui cria :

— Trouvez-le, mon garçon. Tuez-le.

Blade sourit et fit un signe de la main. Il le ferait s'il le pouvait. S'il le pouvait...

Lord Leighton conduisit Blade, entièrement nu comme toujours sauf pour la serviette servant de pagne, dans les entrailles de l'ordinateur géant. Jusqu'à la petite cage de verre au tapis de sol caoutchouté où se trouvait le fauteuil si semblable à une chaise électrique. Tout en appliquant les électrodes et en faisant passer la multitude de fils rouges et bleus par les minuscules alvéoles de l'appareil, Lord L grommela :

— J prend cette affaire beaucoup trop à cœur. Il m'inquiète. Ça aurait pu arriver à n'importe qui, vous savez. Un coup de malchance, c'est tout, et un sacré culot de leur part. Qui aurait cru que cet homme serait aussi audacieux ?

Le faux Richard s'était rendu au domicile de J à trois heures du matin, revêtu d'un long manteau. Dessous, il portait un harnachement contenant suffisamment de puissant explosif pour faire sauter tout un quartier de Londres. Un seul fil reliait toutes les charges à un petit détonateur qu'il avait à la main. Une pression, même dans un réflexe d'agonie, et combien d'innocents mourraient ?

J avait obéi. Docilement et avec précision. Ils étaient allé chercher Lord Leighton et avaient pénétré dans la Tour. La menace de la destruction totale suspendue au-dessus de leur tête, ils étaient descendus jusqu'au plus profond des souterrains. Rien de surprenant, pensa Blade tandis que Lord L fixait la dernière électrode, que J soit complètement accablé.

Lord L lui donna une petite tape sur l'épaule.

— Prêt, mon garçon ?

Blade hocha la tête. Il doutait de jamais retrouver son double, d'atterrir dans la même Dimension X que lui, mais il avait quand même une mission à accomplir.

Leighton lui sourit et abaissa une manette.

CHAPITRE V

Comme les trois premières fois, Blade se retrouva tout nu et désarmé dans une dimension inconnue. Laquelle ? Où était-il à présent ? Pourrait-il survivre ?

Déjà, par bien des côtés, Richard Blade était un autre homme. Il était toujours aussi beau, aussi solide, avec la musculature puissante qui l'avait toujours si bien servi, le poil noir et dru qui deviendrait bientôt une barbe luxuriante. Il conservait mieux qu'au début le souvenir de la Dimension N, ou normale, et Lord L avait réussi à développer dans son subconscient une « banque de mémoire » qui lui permettrait de ne rien oublier de la nouvelle dimension, sans avoir à faire d'efforts. Tout serait là pour être enregistré quand, et si, ce terrible si, l'ordinateur le retrouverait et le ramènerait sain et sauf à la DN.

Mais, par-dessus tout, Blade était maintenant un animal humain rusé. Survivre. Il y aurait sûrement du danger. L'isoler, l'identifier, le combattre. Survivre.

Les douleurs crâniennes habituelles s'apaisèrent. Blade était couché sur du sable brun et sale. Il sentait une odeur saline et percevait un léger bruit de vagues. Il était près de la mer. Et puis un nouveau son... un claquement, un grincement menaçant, tout proche.

Blade les vit avancer vers lui. Un cercle de crabes à la carapace noirâtre et au ventre jaune, grands comme des dogues, comme des saint-bernards. Ils faisaient claquer leurs pinces et se traînaient vers lui en l'observant de leurs vilains yeux luisants.

Blade se leva d'un bond. Les crabes géants reculèrent précipitamment, sans rompre leur cercle. Il les observa, tout en cherchant des yeux une arme quelconque. Ils étaient bien une douzaine et s'ils attaquaient tous à la fois, son séjour dans cette nouvelle dimension serait bref.

Les crabes s'immobilisèrent. Ils l'observaient, le guettaient, et il lisait une intelligence dans leurs yeux cruels. Ce n'étaient pas des crustacés ordinaires, même si l'on ne tenait pas compte de leur taille. Ces monstres étaient doués de réflexion !

Il y avait une assez grosse pierre enfouie dans le sable aux pieds

de Blade. Il se mit à creuser autour, en examinant rapidement les lieux. Sur sa gauche s'étendait une mer calme à l'eau violacée. Des lambeaux de brume jaunâtre tournoyaient ici et là. Sur sa droite, il aperçut au loin des montagnes brunes.

Sur la plage, à perte de vue, de solides poteaux étaient plantés dans le sable. Un squelette restait accroché à chaque poteau, certains récents et encore blancs, d'autres jaunis. Les crabes mangeaient bien.

Et ils avaient de nouveau faim. Leur cercle commença à se resserrer autour de Blade. Il souleva la pierre, ses grands muscles gonflant sa peau bronzée, et la brandit au-dessus de sa tête. Le chef des crabes, un peu en avant des autres, s'arrêta et le considéra de ses petits yeux.

Blade calcula avec soin la distance. Il fit un pas, rejeta le bras en arrière et projeta la pierre. Le crabe recula mais trop tard. Avec un horrible bruit mou la carapace éclata et un liquide visqueux et sanguinolent en coula. Une odeur fétide s'en dégagea. Blade eut la nausée. Les autres crabes se ruèrent comme une meute de loups sur leur chef mourant.

Blade se mit à courir le long de l'immense plage, nu et terrifié, sous un ciel aussi lourd que son cœur. Cette aventure-là commençait bien mal !

Haletant, il s'arrêta pour examiner un des squelettes récents lié à un poteau. Les crabes n'avaient laissé que des os à demi rongés. Blade grimaça. Quel crime cet homme avait-il pu commettre, pour mériter un aussi horrible châtimement ?

Un cri lui parvint, désolé, faible. Blade regarda de tous côtés. Il ne vit rien. Derrière lui, les crabes approchaient.

De nouveau, le cri. Un gémissement d'angoisse et de terreur. Blade frissonna, bien qu'il ne fit pas froid. Il ne voyait rien. Il se remit à courir, maintenant sa distance entre les crabes à sa poursuite.

Le cri. Blade s'arrêta. C'était un son humain, maintenant tout proche. Mais où ? Il cligna des yeux dans le brouillard déferlant maintenant de la mer violette.

— Au secours ! Pour l'amour de Bek, au secours !

Blade vit enfin. Une tache sombre sur le sable. On aurait pu la prendre pour un melon, une balle, une pierre moussue. C'était une tête.

Il se retourna. Les crabes se rapprochaient. Il courut vers la tête.

L'homme était enfoui dans le sable jusqu'au cou. Quand il ouvrit la bouche pour crier encore, du sable y pénétra. Blade tomba à genoux à côté de l'homme. De longs yeux sombres se levèrent, angoissés. La

tête était longue, étroite, chauve sauf pour un léger duvet brun. Les yeux l'implorèrent.

— Sauve-moi, Maître. Au nom de Bek, sauve-moi !

Blade jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Les crabes forçaient leur allure. Il se mit à creuser fébrilement avec les mains. Cela n'avancait pas vite. Il trouva un gros coquillage plat et s'en servit pour creuser. Il était en sueur.

— Essaie de t'aider, grogna-t-il. Joue des coudes, des pieds, des mains.

— Je ne peux pas. Je suis ligoté.

Blade jura et se retourna. Le crabe de tête n'était plus qu'à quinze mètres. L'homme n'était qu'à moitié dégagé. Blade jeta son coquillage et courut vers un poteau solitaire dressé à moins de dix pas. Il avait plus de deux mètres de haut, au moins trente centimètres de diamètre et il était d'un bois dur comme du fer. Des cercles de fer et des courroies y pendaient. En se courbant pour enlacer le poteau et chercher à l'arracher Blade se demanda pourquoi l'homme avait été enterré au lieu d'y être ligoté comme on en avait manifestement eu l'intention.

L'homme enterré hurla. Dans un dernier effort Blade arracha le poteau du sable et se retourna. Les crabes étaient arrivés. L'un d'eux s'attaquait à l'homme impuissant. Une pince géante s'ouvrit et claqua et menaça d'arracher la figure. Blade se précipita.

Juste à temps, il enfonça le bout époiné du poteau dans la carapace. Le crabe empalé émit un son horrible et se débattit. Blade secoua le poteau, le fit glisser et le poussa vers les autres crabes. Ils tombèrent dessus comme des affamés, en bavant et en grognant.

Blade recommença à creuser, sans quitter les yeux des crabes gloutons. L'odeur était épouvantable.

Les mains de l'homme étaient liées avec des lanières de cuir. Blade les scia avec un coquillage au bord acéré.

— Maintenant aide-toi toi-même, ordonna-t-il. Ces bestioles vont nous sauter dessus dès qu'elles auront fini de dévorer leur frère.

L'homme fit des efforts, en gémissant de douleur. De la tête, il désigna les crabes géants.

— Les *capado* sont redoutables, Maître, mais bien moins que ceux qui m'ont mis ici. Nous devons nous dépêcher. Ils vont revenir pour s'assurer que je suis mort.

Blade creusait le sable avec fureur.

— Qui va revenir ?

— La patrouille des esclaves, Seigneur. Qui veux-tu que ce soit ?

Avec Equebus à sa tête. Equebus qui est l'homme le plus cruel de Sarma, que Bek le frappe de son feu et le brûle lentement pendant des années !

— Tu es donc un esclave ?

— Je l'étais, Seigneur, je l'étais. Mais je me suis échappé. Je ne veux pas être esclave. J'ai été repris. C'est pourquoi je suis ici pour nourrir les *capado*, pourquoi j'ai été enterré dans le sable au lieu d'être lié à un poteau. Pour que les *capado* me cherchent plus longtemps, pour que je souffre plus longtemps dans mon esprit. Car la pensée de la souffrance est pire que la souffrance elle-même. Equebus, ce cruel sacripant, sait que...

— Tais-toi, bonhomme, et creuse ! On discutera plus tard.

— Je suis presque libre. Encore un peu autour des jambes.

Blade brandit le poteau et transperça un autre crabe. Le festin reprit. Il retourna auprès de l'homme, le saisit sous les aisselles et l'arracha au sable. Le malheureux tenait à peine debout. Blade tua encore un crabe puis il se tourna vers l'homme qui recula comme s'il avait peur de ce géant hirsute.

— Tu n'as aucune raison de me craindre, dit Blade. Ne t'ai-je pas sauvé la vie ?

— C'est vrai, Seigneur. Je te suis reconnaissant.

Blade sourit, hocha la tête et tendit sa grande main. L'homme la regarda mais ne bougea pas. Blade rit.

— Dans mon pays, nous avons une coutume. Quand deux hommes décident de se faire confiance et de s'entraider, ils se touchent la main. Je t'ai aidé, et j'ai besoin de ton aide. Je suis étranger dans ton pays et j'ai besoin d'être aidé et secouru, tout comme toi tout à l'heure. Es-tu d'accord ? Veux-tu me toucher la main ?

Les yeux sombres se plissèrent en examinant Blade. Puis une ombre de sourire passa sur les lèvres. Une petite main serra timidement celle de Blade.

— Je suis d'accord. Mon nom est Pelops. J'étais un esclave, mais je ne le suis plus. Je ne le serai plus jamais. Je te dois beaucoup et je m'efforcerai de payer ma dette et de t'aider. Tant que tu ne chercheras pas à faire de moi un esclave à nouveau.

— Tu n'es pas esclave, et tu ne le seras jamais, du moins pas pour moi. Mais il y a des choses plus importantes. Quand doit passer la prochaine patrouille ?

Pelops tendit une main.

— Avant que je réponde à cela, Seigneur, tu devrais tuer d'autres *capado*. Ils ont encore faim.

Les crabes se traînaient de nouveau vers eux. Blade en tua quatre avec la pointe acérée du poteau et le rejeta. Il sourit au petit homme.

— Peux-tu courir ?

Pelops pouvait. Blade et lui s'écartèrent des crabes qui festoyaient et se mirent à courir, Blade réglant son allure sur celle de son compagnon.

Ils coururent ainsi en silence jusqu'à ce que le sable fit place à des galets qui leur blessèrent les pieds. La plage était plus étroite, et Blade passa devant pour s'engager dans une région marécageuse couverte de grands roseaux. À plus d'un kilomètre devant eux, un mince promontoire s'avavançait dans la mer.

Un pâle soleil perça les nuages. Ils s'accroupirent dans les roseaux épais et Pelops en cassa un qu'il planta dans la terre boueuse pour observer son ombre. Blade le regarda faire sans rien dire.

— Dans moins d'une heure, la patrouille partira du fort, dit Pelops en indiquant le promontoire. Il y a là un fort et une petite rade. On ne peut pas les voir d'ici. La patrouille longe la plage et va passer la nuit dans un autre fort, plus loin. Demain elle reviendra. Du moins c'est comme ça, en général. Aujourd'hui ce sera différent.

Blade contempla la mer. Il distingua un bateau avançant dans la brume. Ou bien était-ce une illusion ? Une galère élancée avec une immense voile dorée et une double rangée de rames...

— Comment cela ? Pourquoi ce serait différent ?

Le petit homme étendit les mains.

— Forcément, Seigneur. Ils ne trouveront pas mes os, c'est ça l'ennui. Ils ne découvriront qu'un trou dans le sable et beaucoup de *capado* morts. Je me suis encore enfui. Ils vont me chercher. Ils ne s'arrêteront pas tant qu'ils ne m'aient pas retrouvé et tué. Et cette fois, parce que je me suis échappé une seconde fois, je serai étripé et rôti lentement sur un grand feu, en public... J'ai bien peur !

Blade lui tapota l'épaule.

— Ça ne t'arrivera pas, promit-il. Je suis étranger, rejeté à terre par une terrible tempête, mais je viens d'un lointain pays où nous savons traiter ces questions-là. Obéis-moi, Pelops, sers-moi bien, et je promets qu'on ne te fera pas de mal... Ou s'il doit t'arriver malheur, je souffrirai avec toi. Je ne t'abandonnerai pas.

Blade était un homme honnête. Il ne pouvait promettre plus qu'il n'était capable de tenir. Il était à Sarma, à présent, pas dans la Dimension Normale. Et nu, sans armes, sans abri. Il le mentionna à

Pelops, qui commençait à observer le promontoire d'un œil anxieux.

— Les esclaves n'ont pas le droit d'avoir des vêtements et encore moins des armes, dit-il. Sauf les hommes de combat, bien sûr. Ils sont esclaves aussi, mais ils ont droit, eux, à des vêtements et à des armes.

— Des hommes de combat ?

— Oui. Ceux qui se battent en public. Pour amuser le peuple. Ceux qui meurent en donnant un spectacle à d'autres. Mais toi, un étranger, tu ne peux pas connaître cela.

Des gladiateurs, pensa Blade, et son esprit prompt commença aussitôt à échafauder un plan.

Pelops montra soudain le promontoire.

— Vois ! La patrouille arrive. Ils fouillent toujours ces marais, toujours, parce que beaucoup d'esclaves insensés s'y cachent. Ils sont toujours repris. Nous serons repris.

Et Pelops se mit à chercher autour de lui, par terre.

— Il me faut une pierre pointue... Je me couperai les veines. Je ne serai plus esclave.

Blade contemplait la mer. Il n'y avait plus aucune trace de galère. Le brouillard n'avait pas changé. Une main au-dessus de ses yeux, il regarda la petite colonne de fantassins et de cavaliers qui descendaient de la falaise vers la plage de galets. Il fit un rapide calcul. Au plus, ils avaient une demi-heure devant eux.

Blade arracha un grand roseau et l'examina. La tige était creuse. Il souffla un petit air dedans. Pelops l'observa. Blade indiqua la mer, à cent mètres.

— Nous allons nous cacher là, sous l'eau, et respirer grâce à ces roseaux. Choisis-en un bon.

L'homme hésita. Il ne paraissait pas rassuré du tout. Blade haussa les épaules et se mit à ramper sur les galets. Au bord de l'eau, il se retourna. Pelops le suivait.

La mer violette était tiède et si alourdie de sel qu'ils eurent du mal à rester au fond. Surtout Pelops, si léger qu'il remontait constamment à la surface. Et il ne savait pas respirer par le roseau. Il avala une gorgée d'eau et commença à se débattre, affolé. Blade jura et le maintint de son mieux. Il sonda le fond et trouva des rochers. En s'y accrochant, ils pourraient rester sous la surface.

Blade envoya d'abord Pelops et lui dit de rester en bas. Quelques centimètres de roseau émergeaient au-dessus des vagues, qui étaient minimales. Blade hocha la tête avec satisfaction.

Sauf malchance, cela devrait marcher et la patrouille passerait sans les voir. Il s'attarda à la surface, les yeux et le nez juste au-dessus

de l'eau, et regarda approcher la patrouille des esclaves.

Les fantassins étaient en colonne par deux. Une cinquantaine. Ils portaient une petite jupe et un justaucorps de cuir, des sandales lacées jusqu'aux genoux et une sorte de casquette de cuir plate où brillait un insigne de métal. Certains étaient armés de longues lances, d'autres d'arbalètes, et tous avaient un bouclier de métal et de cuir. Blade remarqua qu'ils étaient tous de petite taille.

Il y avait six cavaliers. Non. Cinq cavaliers et une cavalière. Elle montait bien, ses longs cheveux d'or dansant dans la brise légère. Elle seule n'avait pas de selle et ses longues jambes nues serraient sa monture piaffante. Deux plaques de métal brillant comme des miroirs au soleil cachaient ses seins et elle avait aussi une courte jupe de cuir. Elle ne portait pas d'armes.

Blade observait surtout la fille et un homme grand et massif qui commandait manifestement la patrouille, monté sur un cheval blanc qu'il poussait maintenant vers la cavalière. Blade avait une vue perçante, 10-10, et le groupe avait beau se trouver à cent mètres il distingua nettement l'éclair des dents blanches sous le grand nez crochu, dans la barbe sombre. Des pierreries scintillaient sur un casque à pointe. L'homme dit quelque chose à la fille, puis il se pencha et posa une main chargée de bagues sur sa cuisse nue.

Elle cravacha la main et cria quelques mots, ses lèvres écarlates grimaçant de rage. Puis elle partit au galop le long de la plage. Equebus – Blade se doutait que c'était lui – la suivit des yeux, l'air impassible. Il porta une main à son ceinturon et dégaina à demi une courte dague scintillante, puis il la renfonça dans le fourreau. Il haussa les épaules, cracha, se dressa sur ses étriers et hurla des ordres à ses hommes qui fouillaient les roseaux. Blade se laissa couler et respira par sa tige creuse.

Quand il refit surface, la patrouille était hors de vue. Il poussa Pelops du pied. Le petit homme remonta, heureux de pouvoir enfin respirer à l'aise. Comme ils sortaient de l'eau, Blade lui dit :

— Nous allons encore nous cacher un moment dans le marécage. Ils ne penseront pas à le fouiller deux fois.

Il raconta à Pelops l'incident entre le chef de patrouille et la fille aux cheveux d'or. Pelops eut un sourire sournois et hocha la tête.

— C'était Equebus. Un nez comme un sabre ? Et très noir de peau et de poil ? Oui, c'était Equebus le Cruel. Et tu dis que la fille l'a frappé ? Hi-hi. J'aurais bien voulu voir ça !

Blade s'allongea dans la vase, agitant une main pour chasser un nuage d'insectes. Il commençait à avoir grand faim, il était de plus en plus impatient de se procurer des vêtements et des armes. Cependant,

il savait qu'il devait attendre. Attendre, observer, écouter. Ne rien juger encore. Survivre.

Son estomac gronda. Blade fit une grimace et claqua les insectes voraces.

— La fille aux cheveux d'or... peux-tu aussi la nommer ?

— Elle s'appelle Zeena et elle est la fille de la reine Pphira, qui gouverne Sarma au nom de Bek. Equebus a bien de l'audace, s'il ose porter la main sur Zeena. Une grave erreur, cela. Tout comme tu commets une erreur, Seigneur, en pensant aux femmes dans un moment comme celui-ci. Alors que nous sommes nus, affamés et sans armes. Alors que moi, je suis terrifié. Ce n'est pas le moment de penser aux femmes !

Blade était si mal à l'aise et il avait si faim qu'il faillit se laisser emporter par la colère. Il se retint.

— D'abord, bonhomme, je ne pense pas aux femmes. Je pense à manger. Et à me procurer des armes. Et à me vêtir. Dans cet ordre. Mais si je pensais aux femmes, je ne vois pas en quoi ça te regarderait. J'aime les femmes. J'aurai des femmes quand je voudrai et je n'ai pas besoin d'un nabot de maître d'école – car c'est à ça que tu ressembles – pour me le permettre ou me l'interdire. Pas plus que je n'ai besoin de tes leçons de morale ou de philosophie car ni l'une ni l'autre ne peut nous nourrir et nous maintenir en vie. J'espère que c'est clair, Pelops ? Alors réponds à ma question et garde tes conseils pour toi. Qui est cette Zeena ? La fille de la reine, tu dis, donc c'est une princesse ? Comment se fait-il qu'elle accompagne une patrouille d'esclaves au lieu de se prélasser dans un palais ?

C'était un sacré discours, et le petit homme eut un mouvement de recul. Cependant son regard soutint celui de Blade et il croisa les mains d'un geste résigné, avec un air pincé qui faillit ranimer la colère de Blade.

— Pour ce qui est de cela, dit-il, j'étais bien un maître d'école. Et dans le palais, même. À Sarmacid, la capitale. J'étais un excellent professeur, le meilleur de Sarma.

Blade aspira profondément et le toisa.

— Alors que fais-tu là, petit homme ? Assis là tout nu et peureux et affamé, dans un marécage puant en compagnie d'un inconnu ? Réponds-moi, puisque tu ne veux pas parler de femmes !

Pelops fit un signe en forme de T sur sa maigre poitrine.

— J'ai été trahi par une femme, Seigneur. Ma propre femme. Moi, Pelops, le favori de ses six maris, ou du moins je le croyais jusqu'à ce qu'elle me trahisse et me remette à la patrouille des esclaves. Plus tard, quand j'ai été pris, j'ai découvert qu'elle désirait un nouveau

mari, plus jeune. Mais elle ne pouvait l'avoir tant que je ne serais pas devenu esclave car ainsi je ne serais plus considéré comme son mari. Tu comprends donc, Seigneur, pourquoi je te dis de te défier des femmes. Elles sont un piège, un rets, un...

— Un mensonge, murmura Blade. Je vois ce que tu veux dire, Pelops.

Il avait déjà découvert qu'il existait des constantes, dans toutes les dimensions. Sa colère se calma. Six maris ? C'était une chose à investiguer. Il tapota la frêle épaule du petit homme.

— Parle-moi de Sarma. Cela nous fera passer le temps et il y a beaucoup de choses que je dois apprendre. Le plus tôt sera le mieux. Parle, Pelops, parle !

Pelops se trouva dans son élément. Il ne parla pas, il fit un cours. Blade l'interrompait de temps en temps pour poser une question pertinente, et au bout d'une heure il put se faire une idée de la terre de Sarma et de son histoire.

Le cours s'arrêta brusquement. Un cavalier apparut au loin sur la plage, venant de la direction vers laquelle la patrouille avait disparu, et galopant vers le fort du promontoire. Pelops se lamenta aussitôt.

— Un messenger pour le fort. Ils ont découvert que j'avais disparu. Le fort enverra un message à Sarmacid, et dans quelques heures tout le pays me recherchera. Et toi aussi, Seigneur.

Blade s'était avancé à l'orée du marécage et regardait approcher le cheval et son cavalier. C'était la fille aux cheveux d'or.

— Comment enverront-ils un message à Sarmacid ? demanda-t-il sans se retourner.

Pelops rampa vers Blade. Il était blême et il tremblait.

— Il y a un sémaphore. Des drapeaux à un mât. Il y a des mâts plantés jusqu'à Sarmacid. Le message sera lu et retransmis. Il parviendra à Sarmacid avant la nuit.

Blade hocha la tête mais ses pensées étaient ailleurs. Il regardait le cheval qui ne galopait plus et paraissait épuisé. La fille ne le forçait pas. Blade prit une décision. Il avait un projet, encore informe, encore vague, mais cette nouvelle idée ne pourrait faire de mal... s'il réussissait.

Il se tourna vers Pelops et lui parla rapidement.

— Tu vas aller t'allonger sur la plage et faire le mort. Comme si tu avais épuisé toutes tes forces pour atteindre la mer et si tu avais expiré en touchant au but. Tu fais le mort et tu me laisses m'occuper du reste. Allez, dépêche-toi. Elle peut te voir, alors joue bien ton rôle. Tu sors du marais en chancelant, tu tombes, tu te relèves, tu tombes

encore, pas trop loin. Je ne veux pas que la distance soit trop grande car je dois la prendre par surprise.

Il se rappelait ces longues jambes fines. Elle devait courir comme une gazelle.

Pelops, horrifié, oublia sa peur en comprenant soudain ce que projetait Blade.

— Tu mettrais tes mains sur elle ? Sur la personne de Zeena, fille de la reine Pphira ?

— C'est à peu près ça. J'ai besoin d'un otage. Elle fera aussi bien l'affaire que n'importe qui.

Pelops se mit à trembler de plus belle en faisant son signe du T.

— C'est un sacrilège, Seigneur ! Bek nous avalera tout vif ! Nous mourrons dans sa panse embrasée. Je ne peux... je ne peux pas...

Blade crispa un poing énorme, et puis se ravisa. Il était à Sarma et Pelops était ce qu'il était. Blade croisa les bras et se tourna vers la plage où le cheval n'était plus qu'à deux cents mètres.

— Je comprends pourquoi on t'a fait esclave. Ça te va, l'esclavage. Tu es né pour être esclave. Et tu le seras de nouveau, je le vois, parce que tu as peur du moindre risque. Tant pis. Je vais essayer d'agir seul. Mais je ne peux pas attraper un cheval même épuisé, et si elle s'enfuit et avertit le fort, alors nous serons pris immédiatement. *Moi*, je ne serai pas esclave parce que je mourrai en me défendant et en combattant, mais toi...

Des larmes brillèrent dans les yeux sombres de Pelops. Il les essuya avec sa main.

— Non ! Je ne serai plus jamais esclave. Je ferai ce que tu veux.

Blade le poussa légèrement.

— Alors va ! Et n'oublie pas, ne meurs pas trop loin du marais. Meurs bien, et pour le reste laisse-moi faire.

Étrange petit bonhomme, songeait Blade en regardant Pelops émerger en chancelant des roseaux. Un curieux mélange de lâcheté et de courage. Blade se tapit tout au bord du marécage et observa l'approche de la fille et du cheval fatigué. Il tourna la tête vers le promontoire, en se félicitant que cette partie de la plage ne puisse être vue du fort.

Zeena réagit comme l'avait prévu Blade. En voyant Pelops se traîner et tomber sur les galets, elle tira sur ses rênes. Elle abrita ses yeux pour mieux voir. Puis, rassurée et certaine que ce n'était que l'esclave qu'ils cherchaient, elle talonna sa monture de ses pieds nus et la poussa dans un lourd galop.

Blade sourit sombrement et attendit.

CHAPITRE VI

Pelops joua fort bien son rôle. Il était étendu, tellement inerte et navrant que Blade se demanda si le petit homme n'avait pas choisi cet instant pour périr.

La fille, ses seins gonflés bondissant sous les plaques de métal, n'eut pas un regard pour le marécage roux. Elle arrêta son cheval près de Pelops et contempla un moment le corps apparemment sans vie. Elle leva gracieusement une main pour relever sur son front une mèche de cheveux d'or. Elle se pencha. Mais elle ne mit pas pied à terre.

Blade jura tout bas. Descends de ce cheval ! Descends. Mais descends donc, pensait-il comme pour la suggestionner. Autrement, ce serait très risqué. Il ne pouvait pas attendre trop longtemps.

Elle se laissa glisser contre le flanc du cheval, allongea une jambe fuselée et toucha Pelops du bout de l'orteil. Blade surgit des roseaux dans un bond fantastique, atteignit sa vitesse maximum en trois enjambées et courut aussi silencieusement que possible.

Il gagna quelques précieuses secondes, avant qu'elle se retourne et sursaute en apercevant ce colosse nu. Ses yeux s'arrondirent, elle ouvrit la bouche et poussa un petit cri aigu. Puis elle fit faire demi-tour à son cheval et le talonna furieusement. La monture s'élança au galop.

Blade avait de l'élan. S'il voulait l'attraper, il fallait le faire dans les premières secondes. Il força son allure, sans se soucier des cailloux pointus qui lui blessaient les pieds.

Il arriva à sa hauteur et saisit une de ses jambes. Elle lui cravacha la figure en poussant des cris de peur et de colère. Les doigts de Blade glissèrent sur la chair lisse et elle le frappa à nouveau avec sa cravache. Le cheval était maintenant en plein galop. Blade chercha de nouveau à empoigner la jambe de la fille. Elle la leva et lui donna un coup de pied en pleine face. Il chancela, se rétablit et bondit pour s'emparer des rênes. Il tira. Le cuir céda et se cassa.

Elle jurait et le fouettait de toutes ses forces, son ravissant visage transformé en masque de Furie. Blade ignore les coups. Il avait empoigné la crinière du cheval et courait à côté à longues enjambées.

Mais le cheval prenait de la vitesse.

Blade fit une manœuvre désespérée. Jamais il n'avait terrassé un bœuf de sa vie mais il l'avait vu faire, et si un homme était capable de terrasser un bœuf il devait pouvoir en faire autant avec un cheval. Il ne pouvait qu'essayer.

Il sauta en l'air pour se jeter sur l'encolure du cheval, allongea le bras et saisit son poignet gauche avec la main droite – il avait tué des hommes avec cette clef – tout en serrant et en enfonçant ses talons dans les galets. D'une puissante torsion de ses bras et de ses épaules musclés, il força le cheval à tourner la tête. L'animal trébucha. Blade continua son mouvement de torsion, les yeux hors de la tête, ruisselant de sueur, ses muscles énormes roulant sous la peau bronzée. Le cheval s'abattit.

La fille fut projetée par-dessus la tête de sa monture. Elle tomba lourdement et resta assommée, inerte. Blade courut vers elle. Elle était sur le dos, bras et jambes écartés, les yeux fermés, la respiration irrégulière. Une courroie s'était cassée et un sein parfait jaillissait du pectoral. Blade s'agenouilla et posa une oreille sur la chair satinée, sentit le mamelon se dresser automatiquement, écouta le cœur. Il battait. Il souleva un délicat poignet veiné de bleu. Le poulx était bon aussi. Pas trop de bobo.

Blade pivota brusquement en entendant un pas derrière lui. Pelops s'était relevé et les regardait tous deux, en faisant son espèce de signe de croix, avec une expression où se mêlaient l'admiration, la panique, l'espoir et la terreur abjecte. Il tremblait et il était de nouveau au bord des larmes. Blade se redressa.

— Elle n'a rien, petit homme. Étourdie, simplement. Va relever ce cheval et tiens-toi prêt à partir. Nous ne devons pas rester ici.

L'animal était allongé sur les galets, agité de légers spasmes, et ne pouvait relever la tête.

— Le cheval est mourant, Seigneur, dit Pelops. Tu lui as rompu le cou.

Blade pesta, puis il haussa les épaules.

— Alors nous devons nous en passer. C'est une malchance, mais tant pis. Surveille-la pendant que je cherche une grosse pierre pour achever le cheval. Je ne peux pas le laisser souffrir comme ça.

Pelops recula d'un pas et refit son signe du T.

— Je ne peux pas ! Non, Seigneur ! Ne me le demande pas. C'est Zeena, princesse de Sarma. Elle était mon élève autrefois. Je ne puis rien faire contre sa personne. Ni aller contre sa volonté. Si elle me commande, je dois obéir.

Furieux, Blade considéra le petit homme, avec une forte envie de lui flanquer son poing dans la figure, mais il se retint.

— Je dois tout faire, hein ? C'est bon, Pelops, mais nous en reparlerons.

Il chercha autour de lui jusqu'à ce qu'il retrouve la cravache. Elle était faite de lanières de cuir tressées. Rapidement, il les défit et s'en servit pour ligoter les chevilles et les poignets de la fille. Pelops fut horrifié.

Blade était pressé, maintenant. Il ne cessait de regarder à droite et à gauche le long de la plage. Elle était toujours déserte. Il trouva une grosse pierre et s'approcha du cheval.

— Navré, mon pauvre vieux.

Il souleva la pierre et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne de l'animal. La mort fut immédiate.

Quand il revint auprès de la fille, elle avait repris connaissance. Elle ne se débattit pas contre ses liens quand Blade approcha. Il la considéra en silence. Pour la première fois, il avait terriblement conscience de sa propre nudité. Les yeux de Zeena, d'un violet de gentiane, profonds comme la mer proche, détaillaient tout le corps de Blade, ne laissant rien passer. Il se sentit affreusement mal à l'aise.

Elle força Blade à parler le premier. Il sourit, faisant consciemment du charme, et dit de sa voix la plus douce :

— N'ayez pas peur, princesse Zeena. Je ne vais pas vous faire de mal. J'avais besoin de votre cheval mais la pauvre bête est morte. Et j'ai plus encore besoin de vous. Mais je ne vous ferai aucun mal et dès que je pourrai je vous laisserai partir.

Les yeux violets plongèrent dans les siens.

— Qui es-tu ? Comment t'appelles-tu ? Et comment oses-tu porter la main sur une princesse de Sarma ?

Blade s'inclina légèrement en essayant de masquer sa virilité avec les mains.

— On m'appelle Blade. Richard Blade. Je ne suis pas à Sarma de mon plein gré, mais j'expliquerai ça plus tard. J'ose vous retenir prisonnière parce que je le dois. Cela aussi je l'expliquerai quand nous aurons le temps. Maintenant je dois partir d'ici.

— Comment connais-tu mon nom ?

Blade indiqua Pelops.

— Ce petit homme. Il prétend avoir été un maître d'école, et même que vous avez été son élève autrefois. C'est vrai ?

Les yeux violets se coulèrent vers Pelops. Elle éclata d'un rire cruel.

— Il dit vrai. Je le reconnais maintenant. De tous mes précepteurs, c'était lui qui parlait le plus pour dire le moins. Jusque-là je n'avais que cela contre lui. Mais à présent, il partagera ton sort quand je serai libre.

Pelops gémit. Blade ne fit que rire.

— Nous verrons, Princesse. En attendant, vous allez être notre invitée pendant quelque temps.

Il se pencha sur elle. Le sein parfait était toujours dénudé. Il le fit glisser sous le pectoral et rattacha la courroie. Elle lui cracha à la figure. Il lui donna une légère claque, d'un revers de main. Pelops gémit de plus belle.

La fille s'immobilisa, et regarda Blade avec stupéfaction. Il devina que c'était la première fois de sa vie qu'on la frappait. Ce n'avait été qu'une petite tape, un simple avertissement, mais cela faisait autant d'effet qu'un coup de poing. Leurs regards s'accrochèrent. Blade crut reconnaître au fond de ses yeux un autre élément, une étincelle, quelque chose d'autre que la haine ou la colère. Il avait déjà vu cette expression chez des femmes. Il comptait bien l'exploiter s'il le pouvait.

Sans un mot, Blade la souleva et la jeta sur son épaule. Elle ne dit rien. Il fit un signe de tête à Pelops.

— Rentrons dans le marais, petit homme. Passe devant. Reste à couvert et conduis-nous le plus vite possible dans ces montagnes là-bas. Et fais travailler ta cervelle d'intellectuel. Nous avons besoin de vêtements, de nourriture et d'armes. Considère ça comme une équation et préviens-moi quand tu auras le résultat.

Pendant des heures, ils avancèrent péniblement dans le marécage. Des insectes les harcelèrent, de petits animaux s'enfuirent à leur approche et plusieurs fois ils aperçurent des serpents. L'odeur de la mer fit place au relent de l'eau stagnante, et bientôt la nuit commença à tomber.

Dans le jour finissant, ils arrivèrent près d'un lac d'eau sombre au bord duquel poussaient des ronces et des arbres rabougris. Dans ce paysage hostile, Blade commanda la halte. Il découvrit un endroit relativement sec, où deux rochers géants penchés l'un vers l'autre formaient une sorte de grotte, et y laissa tomber la princesse, sans cérémonie. Exprès. Ce qu'il avait surpris dans ses yeux était toujours là et il avait bien l'intention de s'en servir.

— Mes liens sont trop serrés, dit la princesse Zeena. J'ai mal. Veux-tu me libérer, Blade ?

Il sourit.

— Puis-je avoir confiance en vous, Princesse ? Vous n'allez pas vous enfuir ?

— Non, répondit-elle gravement, ses yeux violets posés sur lui. Je t'en donne ma parole. Où pourrais-je fuir ? Nous avons fait beaucoup de chemin et je suis aussi perdue que tu peux l'être.

Tandis qu'il défaisait les lanières, elle ajouta, très bas pour que Pelops ne l'entende pas :

— Je n'ai pas envie de m'enfuir, Blade. Je suis trop curieuse. Je n'ai jamais vu d'homme comme toi, je ne savais pas qu'il pouvait en exister, et j'ai bien des questions à te poser. Et puis j'aurais peur de m'aventurer seule dans ces marais. Il peut y avoir des bêtes dangereuses, des choses répugnantes qui sortent la nuit. Non, Blade, je ne m'enfuirai pas.

Il la laissa se masser les poignets et les chevilles et s'efforça de dresser un camp, de son mieux. Cela se passa moins mal qu'il ne s'y attendait. Pelops l'étonna, en allant au bord du lac à la recherche de silex pointus avec lesquels il réussit à allumer un petit feu qu'il alimenta de brindilles sèches. Puis il trouva de jeunes arbustes qu'il courba et lia avec des roseaux pour former un auvent de fortune au-dessus des rochers rapprochés.

La princesse Zeena observait cette activité en silence. Blade, enchanté, claqua le petit homme sur l'épaule.

— C'est très bien, Pelops. Tu ne cesseras jamais de me surprendre. Mais je ne pense pas quand même que tu puisses nous trouver à manger ? Si je jeûne encore longtemps mon estomac se lassera de protester et disparaîtra.

— Je vais essayer, Seigneur. J'ai entendu parler d'un lac appelé Patmos Tarn ; la plupart des gens en ont peur mais on dit qu'il contient d'étranges poissons à coquille qui sortent la nuit. Il se pourrait que je nous trouve à manger.

Il désigna l'auvent, sous lequel la princesse Zeena était assise et luttait contre les insectes.

— Tu as confiance en elle, pour qu'elle ne s'échappe pas, Seigneur ?

— Je n'ai confiance en personne, ni homme ni femme. Va chercher notre souper, petit homme, et laisse-moi donc la princesse.

Blade alla s'asseoir devant le feu. Si la première partie de son plan marchait, il se ferait une alliée et accroîtrait ainsi ses chances de survie à Sarma. Mais il aurait aussi une femme sur les bras. Il n'avait aucune fausse modestie, et savait de quelles prouesses sexuelles il était capable. Cependant il voulait une alliée, une aide, une amie pas un boulet. Il haussa ses puissantes épaules et rit tout bas. Il y avait pire sort, sans doute.

Des doigts légers coururent sur son biceps. Elle s'était approchée

sans bruit. Elle continua de caresser le grand muscle allongé et se pencha pour le regarder dans les yeux.

— Qui es-tu, Blade ? Qu'es-tu ? Pourquoi m'affectes-tu si étrangement ?

Il posa un bras autour de ses épaules et l'attira contre lui. Il n'avait plus conscience de sa nudité. Il savait maintenant que ce qu'il avait considéré comme une tâche nécessaire allait être un plaisir. Il caressa les longs cheveux d'or et laissa courir le bout de ses doigts le long de son dos. Elle frissonna entre ses bras.

— Dans mon pays, murmura-t-il, le pays d'où je viens et dont je vous parlerai quand le moment sera venu, nous avons un signe, entre hommes et femmes. Un signe de confiance et de foi, d'amitié et d'amour. Avez-vous un signe de ce genre à Sarma ?

Zeena hocha la tête et, sans hésitation, empoigna d'une main ferme son membre au repos.

— Nous avons un signe, souffla-t-elle. Celui-ci. Une femme touche un homme ainsi, et l'homme touche la femme ainsi. C'est le signe de toutes ces choses que tu as dites. Vous ne faites pas cela, dans ton pays ?

Blade, compte tenu de ce qu'il était, se comporta remarquablement bien. Sous la main soyeuse, son pénis s'était instantanément redressé, prêt à l'amour, mais il se contenta de courber la tête pour embrasser Zeena.

— Si, mais je voulais parler d'un autre signe. Qui précède ce que vous faites en ce moment. On appelle ça le baiser. Essayez, Zeena. Si ça ne vous plaît pas, nous ne recommencerons pas.

Elle ne lâcha pas le pénis. Au début elle détourna la tête, chercha à dégager ses lèvres. Blade insista avec douceur, en la serrant contre lui, en pressant sa bouche sur la sienne jusqu'à ce qu'elle commence à réagir. Elle avait des lèvres douces, chaudes, humides. Très graduellement, elles frémirent et s'ouvrirent et il sentit ses dents au bout de sa langue. Elle lâcha le membre, ses bras remontèrent pour se nouer au cou de Blade. Le baiser dura, interminable, et ce fut Blade qui y mit fin. Il sourit en contemplant les yeux de gentiane.

— Le baiser, murmura-t-il. Cela s'appelle embrasser. C'est bon ?

— C'est très étrange. Je n'ai jamais fait cela, je n'en ai jamais entendu parler, mais ça me plaît.

À ce moment, ils entendirent Pelops qui revenait et elle s'écarta vivement en portant un doigt à ses lèvres.

— Quand il dormira, chuchota-t-elle.

Blade fut soulagé de constater que l'idée d'intimité n'était pas

inconnue à Sarma.

Pelops jeta trois grandes tortues près du feu. C'étaient ses fameux poissons étranges à coquille. Blade brisa les carapaces de ses mains puissantes. Ils découpèrent la chair avec des silex et la firent rôtir au bout de bâtons épointés.

Zeena se retira pour quelques minutes dans les buissons. Blade la laissa aller. Il ne pensait pas qu'elle s'enfuirait.

Pelops considérait le colosse nu, assis de l'autre côté du feu. Son regard se détourna, puis revint vers Blade. Il semblait rassembler son courage. Blade attendit.

— La princesse Zeena, dit enfin Pelops et il se tut.

— Oui ? Eh bien, Pelops ?

— Elle... C'est vraiment une princesse, Blade. La fille de la reine Pphira qui fait son service dans la patrouille des esclaves afin qu'un jour elle apprenne à gouverner. Et je dois t'avertir... Les gens du commun n'ont pas le droit d'épouser des personnes de sang royal. Le châtiment est terrible pour ceux qui le font. Ils sont jetés vivants dans la bouche flambante de Bek-Tor.

Pelops fit rapidement son signe de T et marmonna une brève litanie. Puis il soupira et ajouta :

— Je vous ai vus. Je suis arrivé sans bruit avec les poissons à coquille. Mais quand j'ai vu ce que vous faisiez, j'ai fait du bruit.

Blade le regarda d'un air amusé.

— Tu es un brave petit homme, Pelops. Et aussi un fieffé imbécile. Je n'ai pas la moindre intention d'épouser Zeena. Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

— Mais j'ai vu ! s'exclama Pelops. Je vous ai vus vous toucher. C'est le mariage, Blade, et c'est interdit entre vous.

Blade soupira. Il comprenait à présent. Pour Pelops, et par extension pour tout Sarma, le sexe et le mariage étaient une seule et unique chose. Il se leva, étira ses membres puissants, bâilla et tapota la tête de Pelops.

— Ne te fais pas de souci, mon ami. Va te coucher. Et dors. N'espionne pas. Pense à l'avenir, à ton avenir. Tu ne peux pas témoigner de ce que tu ne vois pas. Tu me comprends ?

— Je comprends. Tu commandes, Seigneur. J'obéis. Mais n'oublie jamais que je t'ai averti.

— C'est bon, tu m'as averti. Bonne nuit.

Pelops ronflait déjà dans un coin de l'abri quand Zeena revint. Elle ruisselait encore après s'être baignée dans le lac et elle avait trouvé des brindilles pour maintenir ses cheveux relevés sur le sommet de sa

tête dorée. Blade jeta des broussailles sur le feu et à la lueur de la flamme soudaine il la contempla avec un désir brûlant mêlé d'un soupçon de tendresse. Mais il savait qu'il devait réfréner ce dernier sentiment. Zeena était encore un facteur inconnu.

Elle s'approcha de lui. Il sentit l'odeur de son corps propre, et une autre aussi... le léger parfum musqué d'une femme qui s'ouvre à l'amour.

— Ah Blade, souffla-t-elle. Je te veux.

Elle ôta son pectoral et le laissa tomber à ses pieds. Les deux globes parfaits, couronnés de rose et de brun, veinés de bleu et gonflés d'excitation frémirent comme du marbre vivant quand elle se colla contre lui. Il la serra dans ses bras. Elle avança les lèvres.

Debout, ils s'embrassèrent longuement. Elle apprenait vite et bientôt elle aspirait dans sa bouche la langue de Blade. Elle se mit à le manipuler. Il laissa errer sa bouche sur le cou, sur les seins, mordilla les mamelons, glissa ses mains le long du corps svelte, de la taille menue, des hanches étroites.

Mais quand finalement il voulut la coucher par terre et prendre le commandement elle se débattit. Avec une agilité et une force surprenantes, elle le fit rouler et le chevaucha.

— Tu ne sais pas, murmura-t-elle. À Sarma, cela se fait ainsi. Je suis une femme. Tu n'es qu'un homme. Tu dois m'obéir pour ces choses-là, Blade.

Il ne protesta pas, pas pour le moment. Il était excité, il respirait difficilement, il ne pouvait plus attendre. Pourtant, elle ne se pressait pas.

Blade était couché sur le dos, son énorme membre dressé comme une tour. Zeena le contemplait entre ses cils. Elle le caressa, se pencha pour y déposer un baiser, puis elle s'écarta et fit le signe du T. Elle contempla le ciel sombre, puis la terre et traça un symbole. Elle se mit à marmonner une sorte de prière, à voix basse.

— Je m'offre, Bek-Tor ! Dieu au double corps, Dieu de deux, Dieu du bien et du mal, de la terre et du ciel. Je m'immole, je me marie, je verse mon sang de vierge pour en souiller cet homme afin que jamais il ne puisse s'en laver.

Blade cligna des yeux. Vierge ? Il n'avait pas compté là-dessus.

Zeena revint et se plaça debout au-dessus de Blade, les jambes écartées. Elle le contempla. Ses yeux étaient légèrement vitreux, à présent. Lentement, elle commença à s'abaisser, à s'accroupir. Plus bas, encore plus bas...

Blade souffrait, désirait, attendait, exigeait. Ses doigts

s'enfoncèrent dans la terre. À ce moment, il était moins homme qu'étalon, moins humain que bestial, il le savait et s'en moquait. Il laissa échapper un sourd gémissement, un son qu'il n'avait jamais entendu.

Plus bas. Zeena allongea la main, le trouva et le guida vers l'orifice rose. Leurs chairs se touchèrent. Blade lutta contre le désir de se soulever et de la pénétrer. Il devait la laisser faire. À sa façon. Pour le moment.

Elle éleva les deux mains vers le ciel. Blade lui prit les seins. Zeena poussa un cri aigu :

— Je me marie, Bek-Tor ! Je me marie !

Elle se laissa tomber sur Blade de tout son poids. Elle poussa de toutes ses forces. Sa figure se tordit de douleur et d'extase et elle poussa un nouveau cri. Blade sentit le sang chaud couler sur sa cuisse.

En s'abandonnant à ses sens, en entamant le lent mouvement de va-et-vient dans les humides profondeurs, Blade eut une dernière pensée lucide.

Il était bel et bien marié. Marié à Sarma, à une princesse de sang royal. Qu'est-ce que ça pourrait bien donner ?

CHAPITRE VII

Au cours de la semaine suivante, Richard Blade apprit beaucoup de choses. Assez pour rester en vie et voir ses projets se concrétiser. Il louvoyait dans un labyrinthe de dangers, évitant les pièges ; il cajolait, demandait, exigeait, menaçait. Il survivait. Il s'avouait qu'il était tout de même assez ironique que sa survie dépende de ses prouesses phalliques.

Tout s'était passé simplement. Après la première fois, après que Zeena lui avait fait don de son hymen, Blade avait repris la direction des opérations. Il avait commencé par la retourner. Et comme elle résistait, il avait eu recours à la force et lui avait déclaré :

— Je suis l'homme. Dans mon pays, cela se fait ainsi. Et c'est ainsi qu'il en sera entre nous, Zeena !

Bientôt elle se soumit, elle perdit son expression suffoquée, elle oublia que les femmes régnaient à Sarma et chercha à tout instant des occasions de se glisser sous lui. Blade, tout robuste qu'il était, aurait aimé avoir un peu de répit, mais il se gardait de le laisser voir à Zeena.

Il élaborait son plan et le révéla à Zeena et à Pelops, mais sans leur demander leur avis. Si ses incursions dans la Dimension X lui avaient appris quelque chose, c'était qu'il devait toujours dominer. Il devait rester maître de la situation, réfléchir et projeter, et réduire au minimum les risques d'erreur.

Donc, selon le plan, ils s'étaient rendus à Barracid, où les hommes de combat s'entraînaient pour les grands spectacles de gladiateurs de la capitale.

— Où pourrions-nous être mieux cachés que parmi des esclaves ? avait-il dit. Comme des esclaves. Qui voit les arbres quand il est dans une forêt ?

Au début, Pelops protesta. Il cria et pleura et répéta qu'il ne voulait plus être esclave. Ce fut Zeena, et non Blade, qui le persuada. Car déjà elle était devenue l'esclave de Blade. Elle le quittait rarement des yeux et sautait sur toutes les occasions de faire l'amour. Elle le submergeait d'amour. Elle le caressait, elle le noyait d'amour. Blade lui avait fait connaître un paradis qu'aucune femme de Sarma n'avait

jamais entrevu, et elle n'entendait pas le perdre.

Tout cela, Blade le savait bien, pourrait devenir un problème. Mais pour le moment cela convenait à ses projets.

Il leur raconta une belle histoire de naufrage. Son frère jumeau, qui lui ressemblait trait pour trait, avait disparu dans la tempête à la suite du naufrage. Et maintenant Blade le cherchait. Zeena avait promis de l'aider.

Après un long conseil de guerre il avait été décidé que Blade, étant étranger, ne pouvait pas être strictement lié par les lois sarmaïennes. En fait, selon les lois de Sarma, il n'existait pas. Il était un apatride. Dans la Dimension N il aurait été une personne sans passeport. Si c'était un handicap cela présentait aussi des avantages. Blade, prévoyant astucieusement l'avenir, et grâce aux renseignements de Pelops, avait déclaré qu'il deviendrait homme de combat. Gladiateur. Il avait tout de suite compris que c'était le chemin de la gloire, de la fortune et du rang.

— Je refuse ! cria Zeena. Tu vas te faire tuer. Tu es mon mari et je ne veux pas que tu meures.

Elle se jeta contre lui et se mit à le caresser. Blade la serra machinalement sur son cœur, mais lui montra Pelops.

— Demande-lui.

Le petit homme, qui devait passer pour le serviteur de Blade – et pas son esclave – frotta sa tête duveteuse et expliqua que si Blade connaissait aussi bien les armes qu'il le disait, il ne devrait pas avoir d'ennuis. Il n'existait pas un homme à Sarma qui fût d'une force égale à la sienne.

— À moins, ajouta Pelops en hésitant, que ce ne soit Mokanna. Le Grand Capitaine des hommes de combat. Je ne l'ai jamais vu, je ne l'ai pas vu combattre mais il paraît que c'est un monstre parmi les hommes.

Blade haussa ses épaules musclées.

— C'est possible. Allons-y alors, allons voir ce Mokanna. Toi, Zeena, tu feras ce qui a été convenu.

Zeena, en qualité de princesse de Sarma, avait le droit d'entretenir un homme de combat, de payer son entraînement et son éducation, et il combattait pour elle dans la lice. Cela, expliqua Pelops, se faisait souvent. Et il n'était pas rare qu'une femme épouse un grand gladiateur.

— C'est la meilleure solution, déclara Blade. Va à Sarmacid, Zeena, et raconte ton histoire. Comme tu es princesse du sang, tu ne seras pas trop interrogée...

— Ma mère la reine m'interrogera, interrompit Zeena avec un rire amer. Elle veut tout savoir. C'est une sorcière et elle est jalouse de toutes ses filles.

Blade savait déjà que l'amour et la tendresse ne régnaient pas au palais. Zeena, bavardant entre les joutes amoureuses, lui avait raconté d'étranges histoires d'intrigue et de trahison et de meurtre.

— Peu importe, insista-t-il. Va, et raconte ton histoire. Pelops et moi nous nous sommes rendus à toi. Tu as eu pitié de nous et tu ne nous as pas remis à la patrouille des esclaves mais tu nous as emmenés à Barracid pour que je m'entraîne et que je te représente aux prochains jeux martiaux. On te croira, Zeena.

— Mais tu vas tant me manquer, Blade. Tu ne seras plus là pour me prendre dans notre lit.

— Si tu n'y vas pas, je serai probablement traqué et retrouvé, Pelops aussi, et je deviendrai réellement un esclave, je serai peut-être même exécuté pour avoir aidé Pelops. C'est ça que tu veux ?

Zeena alla à Sarmacid. Une escorte royale lui avait été fournie par le capitaine des hommes de combat, Mokanna, avec un empressement servile qui amusait Blade. Puis, à la réflexion, le pouvoir absolu des femmes l'inquiéta un peu. Sarma était un véritable matriarcat et il se promit de ne pas l'oublier. La vie dans une Dimension X était assez aléatoire, dans une terre gouvernée par des femmes elle devenait redoutable.

Ils étaient logés dans de grossières huttes de pierre, au milieu d'une vaste plaine aride non loin du lac appelé Patmos Tarn. Au-delà des montagnes jaunâtres se trouvait la ville de Sarmacid. Près du camp, à côté d'une rangée de gibets en T, était érigée une petite statue de pierre de Bek-Tor, le dieu de Sarma.

Ce jour-là, Blade courait. Les hommes de combat devaient couvrir sept kilomètres par jour à la course, pour s'entraîner. Ils n'étaient pas surveillés, pas même gardés car la logique s'opposait à tout désir d'évasion. Légalement, les hommes de combat étaient soit des esclaves – mais qui n'étaient pas traités comme tels – soit des volontaires cherchant à échapper à l'esclavage et qui espéraient faire fortune. Dans certains cas, on avait même le choix. Tout dépendait des juges, qui étaient toujours des femmes puisque le pouvoir était entre leurs mains à Sarma.

Blade, vêtu d'un simple pagne, s'arrêta pour contempler l'effigie de Bek-Tor. Elle le fascinait et le troublait. Cependant s'il voulait survivre il devait comprendre les Sarmaïens, et pour cela il lui fallait bien connaître Bek-Tor et la sombre religion que Lui-Elle représentait.

Lui-Elle. Bek-Tor était un dieu hermaphrodite.

La figure pouvait être celle d'une femme ravissante ou d'un très bel homme. Les cheveux étaient courts et bouclés, les seins proéminents, pointus, avec des mamelons dressés, la taille fine. À partir de là, la silhouette devenait celle d'un homme... et d'une femme aussi. Les jambes étaient droites et puissamment musclées. Les deux sexes étaient représentés : il y avait un mont de Vénus et une vulve sculptée et, dessous, un pénis et des testicules.

Tel était Bek-Tor. Bek, la femme, symbolisait le bien. Tor, l'homme, le mal. Tor n'était jamais mentionné. Les Sarmaïens n'aimaient pas parler du mal. Lorsqu'ils faisaient le signe du T c'était pour invoquer Bek mais aussi pour s'attirer les bonnes grâces de Tor.

Ces deux divinités partageant le même corps étaient constamment en lutte. Parfois Bek gagnait, d'autres fois Tor. Bek regardait en haut, vers le bien. Tor regardait la terre où régnait le mal. Blade avait entendu parler d'horribles sacrifices, de bébés jetés dans les flammes, toujours des filles car les garçons n'étaient pas jugés assez importants pour être sacrifiés.

Il cracha de dégoût et allait repartir quand il entendit une voix l'appeler par son nom. Mokanna apparut, de derrière la statue du dieu, avec un mauvais sourire montrant des dents noircies par la gomme que mâchaient les Sarmaïens et qu'ils appelaient *chicso*. Il avait un fouet à la main et une courte épée au côté. Du bout de son fouet, Mokanna désigna la statue.

— Tu as commis un sacrilège, Blade. Je t'ai vu. Je pourrais te faire pendre et flageller pour ça.

Blade avait assisté une fois à ce châtiment cruel. Pour sacrilège, pour désobéissance, pour s'être mal entraîné, pour d'innombrables méfaits, un homme risquait d'être pendu. Une fine mais solide lanière était enroulée autour du pénis et des testicules et reliée à une corde. Puis on liait les mains et les pieds et l'homme était suspendu. La durée du châtiment variait suivant l'offense commise. Bien peu survivaient à cette épreuve.

Depuis son arrivée à Barracid, Blade s'attendait à un affrontement avec Mokanna et le moment semblait être venu. Mokanna était jaloux du physique de Blade et de son adresse aux armes. Blade savait que si Pelops et lui n'avaient pas été des protégés de Zeena ils seraient morts depuis longtemps. Il se força à rester calme.

— Il n'y a pas de sacrilège, Mokanna. Je n'ai fait que cracher. J'ai couru longtemps et ma gorge est sèche. Quel reproche peux-tu me faire ?

Mokanna exhiba ses dents noires. Il avait une tête de moins que Blade mais pour un Sarmaïen il était très grand. Ses jambes arquées

évoquaient des troncs d'arbre et son torse comme ses épaules étaient massifs et musclés.

— Ceux que je voudrai, répliqua-t-il en faisant claquer son fouet. Si je dis que c'est un sacrilège, ce sera un sacrilège. Si j'ai envie de te pendre au gibet, je le ferai. Je ne t'aime pas, Blade. Tu es un étranger, comme on n'en a jamais vu à Sarma, et je n'ai pas confiance en toi. En un mot, Blade, je te veux du mal. Je prie Tor qu'il t'arrive malheur.

Blade, dérouté, se demanda où l'homme voulait en venir. Il croisa les bras sur sa poitrine et soutint le regard fulgurant de Mokanna. Ils étaient dans la plaine, loin des huttes de pierre.

— Tu as fait bien du chemin, Mokanna, pour me dire ce que je savais déjà. Alors ? Tu es un monstre et je ne verserai pas une larme quand tu seras tué, mais tu n'es pas un imbécile. Moi non plus. Qu'est-ce qui t'a poussé à venir m'espionner ?

Mokanna éclata d'un rire dur, et fit passer entre ses doigts les lanières de son fouet.

— Non, Blade, tu n'es pas un imbécile, je te l'accorde volontiers. Et tu as raison. Je ne suis pas venu t'accuser de sacrilège contre Bek-Tor.

Sur ce, il s'inclina devant la statue et fit le signe du T. Blade attendit, patiemment. Il était curieux... et méfiant. Ils étaient seuls dans la vaste plaine. Mokanna avait une épée et un fouet. Était-ce un assassinat ?

Mokanna fit un pas vers lui. Blade bondit en arrière, en se mettant en position défensive de karaté. Lord Leighton avait bien conditionné sa mémoire. Il n'oubliait plus rien. Il avait apporté tous ses talents avec lui dans la Dimension X.

Mokanna fit claquer son fouet et rit encore.

— Je ne vais pas te faire de mal, Blade. Tu as ma parole.

— Je n'ai confiance en personne. Dis ce que tu as à dire et laisse-moi ensuite.

Blade avait parlé calmement. Il ne tenait pas à susciter la colère de son adversaire. Sa propre position n'était pas tellement forte, aussi réfrénait-il sa colère.

Mokanna haussa ses énormes épaules velues. Il ne portait qu'un court gilet et une culotte de cuir. Une chaîne de métal argenté autour de son cou épais indiquait son rang.

— Je suis venu ici pour pouvoir te parler en secret, Blade. Tu connais Equebus ?

La perplexité de Blade s'accrut. Equebus, le capitaine de la patrouille des esclaves ? Celui qui avait fait des avances à Zeena sur la

plage et avait reçu un coup de cravache pour sa peine ? Quel rapport pouvait donc avoir Equebus avec lui ?

— J'en ai entendu parler. Et alors ?

— Equebus est venu me trouver hier soir, après l'extinction des feux. Nous avons parlé de toi, Blade. Nous avons brûlé trois torches en parlant de toi. Equebus est aussi ton ennemi, tout comme moi.

Blade sourit froidement.

— Dans mon pays, un homme est connu par ses ennemis.

Mokanna secoua la tête.

— Je ne comprends pas cela. Je ne te comprends pas. Ni cette terre dont tu parles. Mais je comprends Sarma, et Equebus. Il est ambitieux. Il désire être le premier mari de Zeena la vierge.

— Il arrive un peu tard, répliqua Blade et il s'en voulut immédiatement.

Mokanna ricana.

— Ainsi ? Je m'en doutais, je l'ai pensé en voyant la princesse s'inquiéter de ton sort et de celui du petit homme qui t'accompagne. Ainsi, tu n'es pas simplement un étranger, un esclave qui t'es rendu en implorant miséricorde. Tu as connu la princesse. Tu es son mari !

Blade attendit la suite. Il ignorait encore les mobiles de Mokanna et ne voyait pas du tout où l'homme voulait en venir.

Soudain, Mokanna éclata de rire et se claqua la cuisse avec son fouet.

— Equebus ne sera pas content quand il le saura, s'il ne le sait pas déjà, ce qui est bien possible. Mais ça ne change rien, Blade. Equebus veut ta mort. Hier soir il m'a promis de l'argent et une promotion si je veux bien m'en occuper.

Blade recula encore d'un pas. Mokanna avait une main sur la garde de son épée.

— Et tu vas faire ça, Mokanna ?

Le capitaine fronça les sourcils et parut réfléchir.

— J'ai été tenté, avoua-t-il enfin. Bien tenté, Blade. Je ne t'aime pas, je l'ai dit. Mais si tu es vraiment marié à Zeena, ça change bien des choses. L'es-tu ?

Blade, ayant déjà commis son erreur, décida d'en tirer le plus de profit possible.

— Oui. Je n'ai pas menti. Par vos lois sarmaïennes, nous sommes mariés.

— Ha ! Ainsi donc ! Et tu t'entraînes ici comme homme de combat tandis qu'elle s'en va à Sarmacid apaiser la reine et lui annoncer la

nouvelle. C'est bien ça ?

— En partie. Mais je dois être un homme de combat et me battre sous les couleurs de Zeena. Ce n'est pas une ruse. Je tiens à combattre.

Il n'ajouta pas que c'était son seul moyen d'obtenir un rang et suffisamment de liberté pour continuer de rechercher son double.

Mokanna le considéra en silence pendant un long moment, le front plissé par un effort de réflexion qui ne devait pas lui être habituel.

— Un homme doit choisir le camp de la victoire, dit-il enfin.

Blade sourit.

— Quand c'est possible. Ce n'est pas toujours facile à deviner.

— Mais tu as déjà un grand avantage sur Equebus. Tu as connu la princesse Zeena, tu es son époux, et elle parle en ta faveur dans la capitale. Tu as une grande avance, Blade. Je choisis ton camp.

Il sourit à Blade comme s'il lui donnait l'accolade. Blade s'inclina pour dissimuler un sourire ironique.

— Je te remercie, Mokanna. Tu me fais un grand honneur.

Le capitaine ne comprit pas le sarcasme. Il agita la main d'un geste désinvolte.

— Ce n'est rien. Mais il y a un petit problème. J'ai accepté de l'argent d'Equebus, je lui ai fait certaines promesses. Mais on ne peut pas rendre de l'argent, ni un service promis, à un mort. Tu dois le tuer, Blade. Cette nuit même. Ce sera facile, j'ai tout arrangé.

— Je m'en serais douté.

Mokanna cligna des yeux et reprit :

— Il n'y aura qu'un petit changement. Au lieu que ce soit Equebus qui te tue parce que toi, l'esclave, tu cherches à t'évader – car légalement tu es bien un esclave – ce sera toi qui tueras Equebus. Ce sera tout simple. Et puis tu parleras de moi à la princesse ; tu diras que je suis ton ami et que je t'ai sauvé la vie, et j'obtiendrai à Sarmacid la situation dont rêve Equebus. C'est d'accord ?

— Je ne promets rien, déclara Blade, mais je veux bien t'écouter. Raconte-moi ton plan en détail.

Mokanna contempla les huttes de pierre à l'horizon. Un nuage de poussière y planait, soulevé par les hommes de combat qui s'entraînaient au meurtre avec des lances et des épées de bois.

— Viens, dit-il brusquement. La marche sera longue et j'ai faim et soif. Je te dirai tout en chemin.

Blade le rejoignit, toujours méfiant et prenant soin de garder ses distances. Cela fit rire Mokanna.

— Tu n'as pas besoin de me craindre, Blade, tant que je ne m'apercevrai pas que tu vas être battu. À ce moment, prends garde à moi.

Un léger sourire ondula sur les lèvres de Blade.

— Tu es un honnête sacripant, Mokanna. Je te l'accorde. J'aurai peut-être même des regrets quand il me faudra te tuer.

Mokanna ne répondit pas mais tendit une main vers l'horizon. Des drapeaux claquaient aux mâts des signaux, dans le camp.

— Equebus, expliqua-t-il. Il a envoyé un signal du lac noir, où ses hommes et lui attendent. Il veut savoir comment se déroule son plan.

Blade ne discuta pas. Il devait croire Mokanna. Pelops pouvait lire les drapeaux. Blade, pas encore. Il se promettait d'apprendre le langage des signaux.

— Le plan est simple, poursuivit Mokanna. Il doit y avoir un soulèvement des esclaves, cette nuit. Un complot des hommes de combat, pour me tuer et s'évader. Je l'ai organisé moi-même, car j'ai beaucoup d'espions parmi les esclaves, et tu dois être le chef des révoltés, Blade.

— Moi ?

— Naturellement. Du moins, tu en seras accusé. J'ai déjà payé mes espions, avec l'argent d'Equebus, pour qu'ils jurent que c'est vrai, que tu es leur chef. Equebus et sa patrouille se tiendront prêts. Tu seras saisi, la révolte sera écrasée, et tu seras immédiatement exécuté. C'est un bon plan, non ?

— Ce l'était. Jusqu'à ce que tu me le révèles.

— Oui. Et maintenant il est encore meilleur. Je vais te dire où Equebus attend, et tu n'auras qu'à le tuer. Assure-toi bien qu'il est mort, Blade. Je ne veux pas l'avoir pour ennemi.

Blade se sentait mal à l'aise. La situation commençait à lui échapper. Il allait être contraint de faire des choses qu'il n'aimait guère.

— Naturellement, dit encore Mokanna, si Equebus te tuait ce soir, il faudrait que je jure que c'est bien toi qui a fomenté la révolte des esclaves.

CHAPITRE VIII

C'était un piège. Blade l'avait craint, et pourtant quand Mokanna lui avait fourni une véritable épée et un bouclier, ainsi qu'une dague, au lieu des armes de bois qu'il avait utilisées, il avait décidé de jouer le jeu. Si Equebus était un ennemi aussi dangereux que l'indiquait son petit complot, s'il était prêt à dépenser autant d'argent et de temps pour se débarrasser de lui, Blade, alors plus vite il serait abattu mieux cela vaudrait. Il y avait toujours du danger dans une Dimension X. Blade le savait. Chaque menace connue et détournée, c'était autant de gagné, et cela accroissait ses chances de survie.

À présent, sous une lune sarmaienne d'un rouge sang, il arpentait le petit ravin où Equebus devait se cacher, une simple fissure dans la vaste plaine, et ne trouvait rien.

Le ravin était désert. Blade s'en assura, puis il s'allongea dans l'ombre d'un grand rocher et contempla longuement la sombre plaine. Rien. Il avait été dupé. Mais pourquoi ? Par qui ? Mokanna était-il plus rusé qu'il n'y paraissait ?

Blade examina l'ensemble de huttes appelé Barracid. On n'y apercevait qu'une seule lumière, dans la plus grande des cabanes qui était celle de Mokanna.

La lumière s'éteignit. Barracid était plongé dans l'obscurité sous le clair de lune sanglant. Blade, ouvrant les yeux et les oreilles, crut distinguer des ombres dans le terrain d'entraînement, percevoir un tintement d'armes entrechoquées. Mais il n'en fut pas certain.

La torche se ralluma chez Mokanna.

Il était convenu avec Equebus qu'il lui lancerait un signal avec une torche dès le début du soulèvement, mais il avait ensuite promis à Blade de ne pas donner de signal avant d'être certain qu'il avait échoué et avait été tué par Equebus. Alors, pour se protéger, il lancerait son signal, à retardement, et jurerait que Blade s'était enfui avant le soulèvement.

Cette lumière-là n'était pas un signal. Elle brillait, solitaire, dans la hutte de Mokanna. Blade était persuadé que c'était un nouveau piège. Quelque chose avait mal tourné.

Il quitta le rocher, l'épée à la main, et repartit vers le camp. Il n'y

avait rien d'autre à faire, il ne pouvait aller nulle part. S'il cherchait à fuir, seul, il serait jugé déserteur, il ne bénéficierait plus de la protection de Zeena, et encore moins de celle de sa mère, la reine Pphira.

Il contourna prudemment les huttes, l'épée au poing. Rien ne bougeait dans le vaste quadrilatère d'entraînement. Blade s'arrêta, le dos à un mur de pierre, et contempla la grande hutte de Mokanna. La lumière brillait toujours par la fenêtre ouverte.

Il y avait une ombre par terre, près de la porte. Un corps. Un cadavre sans tête.

Il fit quelques pas. Non, la tête était là. Soigneusement posée sur les fesses couvertes de cuir. La tête de Mokanna.

Blade s'immobilisa. Rien ne bougeait. Pas un bruit. Cependant la hutte de Mokanna l'attendait, l'attendait comme une créature vivante. Un frisson glacé lui courut dans le dos. Ça ne lui plaisait pas du tout.

Il s'approcha du cadavre et le considéra. C'était bien Mokanna. Les larges épaules velues, les puissantes jambes arquées. La tête brillait au clair de lune. La bouche était ouverte, on voyait les dents, les yeux étaient ouverts aussi. Sa chaîne brillait. Quelqu'un l'avait passée par-dessus la tête, autour du tronçon de cou.

Une ombre à la fenêtre. Une voix :

— Toi qui t'appelles Richard Blade ! Viens dans la hutte. On ne te fera pas de mal. Mais jette ton épée. Immédiatement. Jette-la !

Blade hésita. L'ombre avait disparu. La hutte attendait.

— Obéis, Blade ! Moi, Equebus, t'en donne l'ordre au nom de la reine Pphira. On ne te fera pas de mal. Tu es maintenant sous la protection de la reine.

Blade éprouva un immense soulagement. Zeena ! Elle avait travaillé vite, à Sarmacid. Elle avait vu sa mère, lui avait parlé de Blade et de son mariage. Tout allait bien. Il jeta son épée près du cadavre et marcha vers la hutte. Les yeux morts de Mokanna semblaient le suivre.

Blade poussa la porte de la hutte. Un peu d'arrogance, maintenant, pensait-il. C'est le moment d'avoir l'air parfaitement assuré.

Il s'écroula sous la ruée d'une dizaine d'hommes. Poussant un hurlement de rage il se redressa sur les genoux en fracassant deux têtes l'une contre l'autre. Il aperçut Pelops enchaîné dans un coin.

Blade lutta comme un démon pris de folie. Il brisa un bras, rompit un cou, expédia des poings d'acier dans des ventres et des figures. Il ne cessait de tomber et de se relever. D'autres hommes arrivèrent. Des

hampes de lances volèrent en éclats sur son dos et sur sa tête. Blade grimaçait, saignait, et puis il plantait ses jambes comme des piliers massifs et renvoyait coup pour coup.

Equebus, en manteau écarlate, contemplait la mêlée d'un coin de la pièce, en ricanant.

— Êtes-vous des enfants ? lança-t-il à ses hommes d'une voix méprisante. Un seul homme peut vous tenir tête à tous ? Emparez-vous de lui ! Tout de suite ! Assommez-le. Mais ne le tuez pas. Celui qui le tuera mourra de ma main !

Blade fit une prise de judo et projeta un homme sur Equebus. Le capitaine de la patrouille des esclaves fit un bond de côté et sous le grand nez busqué les lèvres minces grimacèrent.

— Abattez-le ! glapit-il. Rouez-le de coups et mettez-le en sang ! Mais gardez-le en vie et ne lui brisez pas d'os !

D'autres encore se jetèrent dans la bagarre.

C'était des Sarmaïens, tous petits à côté de Blade, mais bien musclés et solides. Des chasseurs d'esclaves qui connaissaient leur métier. À la fin, Blade s'écroula sous le nombre et ne put se relever. Une hampe de lance l'assomma. Il sombra dans le néant.

Blade ne resta pas longtemps évanoui. Quand il reprit connaissance il était couché à plat ventre sur le sol de terre battue et solidement enchaîné. De massifs bracelets de fer, à ses poignets et ses chevilles, étaient reliés entre eux par des chaînes, elles-mêmes attachées à une autre, plus massive encore, qui lui encerclait la taille. Le poids seul de ces fers apprit à Blade qu'il était bien prisonnier. Aucune force humaine ne pourrait briser ces liens.

Tout était silencieux. Blade gémit, en se demandant où tout le monde était passé. Il avait atrocement mal et saignait d'une dizaine de blessures, mais il chercha à se relever. Il reçut un coup de pied qui lui fit perdre l'équilibre et se retrouva à plat ventre. Une nouvelle douleur lui vrilla le crâne. Il jura, roula sur lui-même et regarda derrière lui.

Equebus était planté les jambes écartées, les pouces passés sous son ceinturon. Épais, massif, presque aussi grand que Blade, c'était un géant parmi les Sarmaïens.

La figure basanée semblait taillée à la hache, le nez semblable à un cimenterre au-dessus des lèvres minces. La barbe était noire, drue, avec quelques fils gris. Les yeux étaient noirs comme ceux des Sarmaïens, mais Blade était certain que cet homme n'était pas de Sarma, il était bien trop velu, trop grand, sa tête était trop ronde.

Le capitaine parla enfin :

— Je suis Equebus. Maintenant que Mokanna est mort, moi seul

commande ici. Tu as entendu parler de moi ?

Blade frotta sa bouche douloureuse. Il s'aperçut avec soulagement qu'il avait encore toutes ses dents.

— J'ai entendu parler de toi ! On dit que tu es cruel, et tu es aussi un menteur !

Equebus leva le pied. Blade ramena ses mains enchaînées dans une position de défense.

— Décoche ce coup de pied et je t'arrache la jambe !

Le capitaine s'écarta. Il hocha la tête et ses dents brillèrent dans la barbe noire.

— Tu en es capable, je crois. Alors je ne te donnerai plus de coups de pied, parce que si tu portes la main sur moi je devrai te tuer et ce serait contrevenir aux ordres de la reine.

Les yeux de Blade fulgurèrent.

— Je répète que tu es un menteur. Tu as promis qu'on ne me ferait pas de mal, et pourtant j'ai failli être battu à mort. Si c'est ça la protection de la reine, je peux m'en passer !

Des chaînes tintèrent dans un coin. Pelops regardait Blade, les yeux agrandis par la terreur. Blade lui cligna de l'œil.

Des torches grésillaient et flambaient, plantées dans des anneaux de fer. Equebus tira un tabouret à trois pieds et s'y assit, les coudes sur les genoux, penché pour examiner Blade dans la lumière vacillante. Il ôta son casque d'argent à pointe orné de pierreries et le posa à côté de lui. Il paraissait un peu dérouté.

— J'étais furieux de voir comment tu tenais tête à mes hommes. Ce sont de solides gaillards et jamais je ne les avais vus ainsi malmenés. Je ne t'admirais pas, je n'admire personne, mais tu m'as impressionné. Tu es un homme de combat tel qu'on n'en a jamais connu à Sarma. Est-ce vrai que tu sais aussi bien te servir des armes ?

Blade, qui à Londres maniait souvent la hache de guerre, la masse d'armes et la lance alors que la plupart des hommes préfèrent le tennis ou le hand-ball, hocha sombrement la tête.

— Certainement. Je te le montrerais maintenant, si tu me délivrais de ces chaînes.

Les yeux noirs glacés l'examinèrent. Les lèvres minces ne sourirent pas.

— Ce n'est pas possible. Je t'emmène à Sarmacid sur l'ordre de la reine. Elle a hâte de te voir, pour une raison que tu connaîtras bien assez tôt. Et à Sarmacid, tu auras l'occasion de faire une démonstration de ton adresse et de ta force. Tu dois combattre dans les jeux organisés en l'honneur de la visite d'Otto le Noir. Sans cela, et

sans le désir de Sa Majesté, tu serais à présent aussi mort que Mokanna.

Blade jeta un coup d'œil vers Pelops, qui tremblait dans son coin. Le petit homme secoua la tête. Blade lui cligna de l'œil derechef et se retourna vers Equebus.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

Equebus tira de son pourpoint un mince rouleau de parchemin et se mit à lire les traces de pattes de poulet qui servaient d'écriture à Sarma. Pelops avait commencé à apprendre à Blade à lire et à écrire le sarmaïen mais jusqu'à présent il n'avait guère fait de progrès.

Equebus lut le parchemin d'une voix forte. Il ordonnait qu'un certain Richard Blade, un étranger rejeté à terre par une tempête et qui s'entraînait comme homme de combat à Barracid, soit immédiatement conduit à Sarmacid afin d'y attendre le bon plaisir de la reine.

À cette dernière phrase Equebus sourit et jeta un regard sournois à Blade enchaîné.

— Il y a là plus qu'il n'y paraît, dit-il. Tu l'apprendras vite.

Blade l'entendit à peine. Il songeait que Zeena avait bien manœuvré. Peut-être même avait-elle déjà commencé à répandre le mensonge de Blade concernant son frère jumeau. Ce serait utile. Des milliers d'yeux vaudraient mieux que deux, il aurait peut-être une chance de retrouver l'agent russe, son double, si l'homme se trouvait dans cette même Dimension X.

Equebus poursuivait sa lecture :

— ... ledit Blade devra, sur présentation de cet ordre, être remis par Mokanna, capitaine de Barracid.

Equebus frappa dans ses mains. Des hommes armés entrèrent pour emmener Blade et Pelops. Blade indiqua le petit homme.

— Et Pelops ? C'est mon serviteur et aussi mon ami. Je veux qu'il soit bien traité.

Le capitaine haussa des épaules méprisantes.

— Je n'ai que faire des serviteurs et des esclaves, ni même des maîtres d'école. Il sera bien traité, aussi bien que *toi* !

Il y avait, se dit Blade, quelque chose de menaçant dans ces derniers mots.

CHAPITRE IX

La longue ligne d'hommes de combat épuisés ondulait dans la plaine poussiéreuse comme un serpent blessé. Ils marchaient par deux et une chaîne massive, longue de près d'un kilomètre, passait entre eux. Chaque homme y était enchaîné par ses fers individuels. La patrouille des esclaves les encadrait, les poussant à coups de lance quand ils traînaient ou trébuchaient. Le capitaine Equebus chevauchait en tête, sur le cheval blanc que Blade avait vu sur la plage.

Blade et Pelops se trouvaient au milieu de la file, reliés par la chaîne maîtresse. À la fin du premier jour – il y avait trois jours de marche pour atteindre Sarmacid – le petit homme jura qu'il ne pourrait faire un pas de plus. Blade le cajola et lui jura qu'il le pourrait. Tant qu'il n'aurait pas retrouvé Zeena, il avait besoin de Pelops, comme guide et comme mentor. En dépit de tout ce qui lui était arrivé, il était encore un étranger à Sarma et ignorait beaucoup de choses. Et, tout à fait accessoirement, il s'était pris d'amitié pour ce maître d'école timoré. Il ne voulait pas qu'il lui arrive le moindre mal.

Ils étaient bien nourris et abreuvés, car ils devaient être en forme pour lutter lors des jeux organisés en l'honneur d'Otto le Noir. Cependant, si un homme tombait plus de trois fois, il était détaché de la chaîne et examiné par le capitaine en personne. S'il était jugé digne d'être conservé, l'homme recevait l'autorisation de s'asseoir sur un traîneau tiré par des chevaux. Si Equebus fermait le poing et l'abattait vers le sol, l'homme était égorgé sur place. Le premier jour, Blade avait compté douze cadavres.

Il donnait à Pelops presque toute son eau et ses aliments, ne doutant guère de la décision du capitaine au cas où Pelops tomberait. Malgré tout, le petit homme s'écroula une fois le premier jour, et encore une fois le deuxième. De temps en temps Equebus revenait pour chevaucher à leur hauteur, les observant en silence avec un sourire ironique. Blade avait glissé une grande main sous la chaîne encerclant la taille de Pelops et le soutenait.

La nuit, ils dormaient à même le sol, toujours attachés à la longue chaîne. Les hommes déféquaient sur place et dormaient dans leurs déjections, trop épuisés pour s'en soucier. Blade, en secouant ses

chaînes et en le harcelant, maintenait le petit homme éveillé aussi longtemps que possible, afin d'en apprendre davantage sur Sarma. Il apprit les rudiments de l'écriture et les secrets des drapeaux signalisateurs.

Il apprit par cœur l'organisation du matriarcat gouvernant le pays. Il étudia la religion de Bek-Tor. Même pendant la marche, il ne laissait pas Pelops en paix et l'interrogeait constamment, emmagasinant toutes ces informations dans son centre de mémoire expansé. Lord Leighton lui avait promis, et il constatait que c'était vrai, qu'il n'aurait besoin de faire aucun effort conscient pour se souvenir de tout. Les renseignements se classaient d'eux-mêmes et seraient à sa disposition quand il en aurait besoin.

La colonne d'hommes enchaînés se traîna comme un lézard blessé jusque vers un col étroit, le long d'une pente abrupte, et déboucha sur un haut plateau. Ils s'arrêtèrent pour se reposer au bord d'une falaise vertigineuse. Au loin, dans le soleil couchant, scintillaient les coupoles, les tours et les cubes de Sarmacid. L'air salin piqua les narines de Blade et au-delà de la ville il revit la mer Violette. Une longue rade rectangulaire protégée par des môles était pleine de navires et d'embarcations. Il savait, par Pelops, que Sarma était essentiellement une nation maritime.

Dès que la halte fut ordonnée, Pelops se laissa tomber à terre en gémissant. Tous les autres en firent autant, le long de la cruelle chaîne. Blade resta debout, les poings sur les hanches, et contempla la plaine au pied de la falaise. C'était une péninsule triangulaire avançant dans la mer. La ville était construite à la pointe du triangle et bien gardée par un isthme fortifié. Au centre même de la cité, sur une éminence à laquelle aboutissaient toutes les rues, se dressait le palais de la reine Pphira, un long bâtiment bas en pierre blanche avec une unique tour immense surmontée d'un grand mât.

Sous les yeux de Blade, une suite de drapeaux de couleur et de forme diverses monta en claquant le long du mât. Il put lire : SOIS LE BIENVENU EQUEBUS – AMÈNE IMMEDIATEMENT L'ÉTRANGER – PPHIRA.

Pelops, ayant repris haleine, lut aussi le signal. Il regarda craintivement Blade.

— Ils vont nous séparer, Seigneur. Je le sais.

Blade secoua la tête.

— Pas pour longtemps. Dès que j'aurai vu Zeena, j'arrangerai ça. Elle ne me refusera rien.

Soudain, un monstrueux rugissement monta de la plaine. La brise apporta une légère fumée jaune pâle. Blade renifla et fit une grimace.

L'odeur infecte le prit à la gorge ; cela sentait le soufre, la viande grillée et les os brûlés.

— Quelle est cette puanteur, Pelops ?

Pelops montra du doigt l'immense effigie de Bek-Tor dressée dans la plaine loin des murailles de la ville. Blade l'avait remarquée mais n'y avait pas prêté attention, plus intéressé par la cité et le port. À présent il examinait la statue et n'aimait pas du tout ce qu'il voyait.

Cette image de Bek-Tor, haute de plus de trente mètres, avait la bouche grande ouverte. Un gouffre menaçant et grimaçant. Le rugissement se fit de nouveau entendre et Blade vit jaillir de la bouche des flammes et de la fumée. Et puis ce fut de nouveau l'odeur. Et encore une fois Blade grimaça et se tourna vers le petit professeur. Pelops fit le signe du T.

— C'est le Bek-Tor de Sarmacid, Seigneur. Les prêtres le nettoient des corps et des ossements brûlés, et c'est cette odeur qui t'offusque. Quand Otto le Noir arrivera il y aura des sacrifices, des esclaves et des criminels seront exécutés. Il en est toujours ainsi quand le Noir vient en visite. Les bébés filles sont donnés à Bek, les criminels et les esclaves à Tor. Je crois, Seigneur, qu'il serait bon que tu retrouves ta princesse au plus vite. Cela vaudrait mieux pour nous, ajouta Pelops d'une voix chevrotante.

Blade était bien de son avis. Il n'aimait guère ce relent de charnier. De nouveau, il vit jaillir des flammes et de la fumée de la bouche de la statue. Il devait y avoir un énorme soufflet dissimulé à l'intérieur.

Equebus arriva sur son cheval blanc, entouré de six gardes. Ils défirent les fers de Blade.

— Nous allons au palais, dit Equebus. Immédiatement. Je crois que ta princesse t'attend avec impatience, Blade. Veux-tu la rejoindre ?

Il y avait un soupçon de moquerie dans le ton du capitaine, de la malice et de la satisfaction dans son regard sombre. Blade éprouva une vague inquiétude. Il hocha la tête.

— Je te suis, répondit-il et il désigna Pelops. Libère-le aussi. C'est mon serviteur et j'ai besoin de lui. Et nous sommes *tous les deux* sous la protection de la reine.

Equebus éclata d'un grand rire sonore. Il se claqua la cuisse et se pencha pour examiner Pelops, puis il se remit à rire.

— Celui-là ? La reine protégerait celui-là ? Par le sang de Bek ! Maigre comme un clou et un lâche pleurnichard par-dessus le marché ! Je le connais, sa femme l'a trahi et vendu comme esclave ! Un bel homme, n'est-ce pas, pour que sa propre femme agisse ainsi ?

Le capitaine s'étranglait de rire. Les gardes l'imitèrent et piquèrent Pelops du bout de leurs lances. Le petit homme se tassa sur lui-même et baissa la tête.

Equebus reprit brusquement son sérieux. Sèchement, il ordonna à ses gardes d'amener Blade. Pelops resterait enchaîné.

— Je ferai ce que je pourrai, cria Blade tandis qu'on l'entraînait. Ne crains rien. N'aie pas peur. Sois un homme !

Pelops hocha la tête. Il suivit Blade des yeux, jusqu'à ce que le colosse, sous bonne escorte, ait disparu sur le sentier tortueux descendant vers la plaine.

CHAPITRE X

On disait que la reine Pphira n'avait pas d'âge. Selon la légende, elle n'était jamais née, elle avait toujours existé, et elle ne pouvait mourir. En tant que reine, elle avait le droit de prendre autant d'amants qu'elle le désirait, où et quand elle le voulait. Ses amants pouvaient être des hommes ou des femmes. Dans le vocabulaire sarmaïen, le mot de perversion n'existait pas. Sans doute, pensait Blade, parce que personne n'y avait encore pensé. Tout comme personne n'avait jamais pensé à la roue.

Tout ce qu'il savait, il l'avait appris de Pelops. Maintenant, face à la reine et à son Grand Conseil de prêtres, il se sentait nu, désarmé et terriblement seul. Il ne pouvait attendre aucun secours de Zeena. Une fois de plus, il dépendait de son corps splendide et de sa jeunesse. Cette fois, il avait peur que cela ne suffise pas. Les prêtres étaient hostiles.

Ils se trouvaient dans une vaste salle dominant la rade. Des sièges taillés dans ce grès blanc que l'on voyait partout à Sarma étaient disposés en demi-cercle, celui de la reine surélevé sur une estrade. À ses pieds étaient assis les prêtres. Le Grand Conseil ou, comme disait Pelops, le Conseil des Cinq.

Blade, prisonnier, esclave, mari de Zeena – il ne savait pas encore très bien comment il était considéré – se tenait debout sur un bloc de pierre, entre le trône et les prêtres. Il y avait deux heures qu'il était là et il commençait à avoir des crampes dans les mollets. Il s'ennuyait. Il était aussi en colère mais cela, il s'efforçait de le cacher. Ce n'était ni le lieu ni le moment de s'abandonner à sa rage, alors qu'il n'avait pas un seul ami à la cour.

« Le mariage est interdit et annulé. La princesse Zeena est bannie, sur un navire de châtiment. »

C'était tout ce qu'on avait voulu lui dire. Tout ! Et on lui avait interdit d'aborder de nouveau ce sujet. Il devait oublier Zeena. Comme si elle n'avait jamais existé. Blade, impuissant pour le moment, était contraint d'obéir.

Baigné, parfumé, coiffé, la barbe lustrée, vêtu d'un kilt de cuir et de sandales lacées jusqu'aux genoux, torse nu et enjoint au silence, il

attendait, ses bras puissants croisés sur sa large poitrine, et observait le Conseil des Cinq. En pariant contre lui-même.

Les Cinq étaient pieds nus. Ils portaient de longues robes noires. Ils étaient typiquement sarmaïens, petits, la tête longue, le crâne étroit et rasé, les yeux opaques. Ils lui faisaient un peu peur.

Kreed, le chef des Cinq, se leva. Les autres, le menton dans leurs mains osseuses, l'observaient. Thorus. Baldur. Avtar. Odyss. Leurs petits yeux ternes revenaient constamment vers Blade. Il savait qu'ils avaient hâte de le jeter dans la panse enflammée de Bek-Tor. Kreed leva une main.

— Otto le Noir arrive dans deux jours, Majesté, pour prendre son tribut annuel. Nous devons payer, comme toujours, car nous sommes trop faibles pour lui résister. On lui remettra le *meta*, comme d'habitude, et il y aura des jeux en son honneur. Des jeux et des sacrifices. Or nous connaissons tous les goûts d'Otto, aussi je suggère que nous lui fassions présent de ce Blade. Cela fera très bonne impression. Et quand Otto se sera servi de lui il nous le rendra et nous pourrons faire le sacrifice à Tor. Ma Reine me suit-elle bien ? Comme Otto le Noir est d'essence divine, et s'il se sert de Blade pour son plaisir divin, le sacrifice sera doublement agréable à Tor. Et Tor prévaudra sur Bek pour nous accorder de grandes faveurs, telles qu'un plan et un secours qui nous permettraient de nous débarrasser à jamais du Noir !

Les quatre autres prêtres dévisagèrent Kreed. Ils se penchèrent les uns vers les autres en murmurant, comme des charognards. Blade, qui comprenait mal ce qui se passait et absolument rien de la théologie complexe, reporta son regard sur la reine Pphira.

Elle ne paraissait pas sans âge. Elle était grande et pâle et admirablement faite. Aucune trace de graisse sur son corps, pas la moindre ride sur sa peau laiteuse. Elle avait des cheveux d'un noir de jais relevés en haute couronne et maintenus par des peignes ornés de pierreries. Ses yeux écartés étaient semblables à des mûres, son front haut, son nez droit et fin au-dessus d'une bouche écarlate.

Contrairement aux autres Sarmaïennes que Blade avait vues, Pphira ne portait pas de pectoral ; elle était torse nu tout comme lui. Ses seins étaient étonnamment petits, des seins de jeune fille plutôt que d'une femme « sans âge », fermes et blancs avec des mamelons bruns entourés d'une auréole vermillon.

La reine leva son sceptre, une fine baguette surmontée des initiales B.T. entrelacées et toute scintillante de bijoux. Elle braqua ce sceptre sur Kreed.

— Prends garde à tes paroles, vieil homme. Ce que tu viens de

dire est une trahison. Légalement. Nous payons un tribut à Otto le Noir, ce qui me déplaît tout autant qu'à toi, mais il est le plus fort et nous devons le faire. Et le supporter. Nous avons signé des traités avec lui et nous sommes donc ses vassaux. Comme vous le savez tous, ou devriez le savoir puisque vous êtes des sages, Otto cherche un prétexte pour déchirer les traités et envahir Sarma. Il le cherche depuis des années et le plus mince lui suffira. Alors, Kreed, ne parle plus de notre liberté.

Kreed s'inclina très bas.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais je pensais simplement...

— Sauf en privé, Kreed, interrompit la reine. Ce sera tout sur ce sujet. Revenons-en à cet homme, ce Blade. Je ne suis pas d'accord avec toi.

Blade observa Kreed. Le prêtre parut d'abord perplexe, puis sournois, puis résigné.

— Mais qu'allons-nous faire de cet étranger, Ma Reine ? Pourquoi ne pas nous servir de lui utilement ?

Le regard de Blade examina les quatre autres prêtres. Leurs têtes rasées ballottaient en cadence. De vieux vautours bien solidaires. Aucun secours de ce côté-là.

D'une main distraite, la reine Pphira caressa un de ses petits seins pâles. En ce moment pourtant crucial, alors que sa propre vie était en jeu, Blade se sentit excité. Jusque-là, elle n'avait pas fait cet effet sur lui. Ni lui sur elle, apparemment. C'était justement l'ennui. Il n'avait à présent qu'un seul moyen de se tirer d'affaire. Par l'intermédiaire de Pphira. C'était ironique. La reine avait le droit, et même le devoir, d'être lubrique. Selon l'ancienne loi sarmaienne, elle devait produire le plus d'enfants possible, de préférence de belles filles saines pour perpétuer la lignée du matriarcat. Un enfant par an, c'était la norme. À part cela, elle avait le droit de prendre son plaisir sans mesure.

Leurs regards se croisèrent. Blade ne cilla pas mais se demanda si sa propre arme, son sexe, allait lui manquer pour une fois. C'était si improbable qu'il avait peine à y croire. Mais il y avait toujours une première fois. Un moment fatal.

Pphira le contemplait. Ses lèvres frémirent légèrement et Blade crut détecter une lueur au fond des yeux sombres. Il crut la voir hocher la tête, il ne pouvait en être sûr, mais il se sentit le cœur plus léger. Peut-être, après tout...

— J'ai décidé, déclara la reine. C'est un étranger, et il est protégé par la Loi d'Hospitalité.

— La loi peut être tournée à votre discrétion, Majesté, murmura Kreed. Pensez au présent qu'il ferait pour Otto le Noir !

La reine sourit.

— J’y pense, Kreed, mais je pense surtout au cadeau que pourrait être pour moi cet étranger.

Blade faillit soupirer de soulagement. Il allait réussir. Au lit. Il gagnerait du temps, au moins.

Kreed ne parut pas étonné. Le vieux prêtre avait certainement deviné qu’on en viendrait là, pensa Blade. Cela correspondait à ce que Pelops lui avait dit. Les Sarmaïens étaient très protocolaires, il fallait toujours observer la lettre de la loi.

— Mais Tarsu, Ma Reine ? répondit Kreed. J’avoue ma surprise. Je croyais que l’aveugle vous satisfaisait.

Elle agita vaguement son sceptre, dans un mouvement désinvolte qui en dit plus que mille mots à un Blade aux aguets. Il n’était pas encore tiré d’affaire. Derrière cette façade lisse et pâle il y avait une femme. Capricieuse, inconstante, changeante comme le vent. Souveraine absolue de Sarma. Il sentit revenir ses frissons.

— Tarsu est assez bien, dit Pphira.

Ses yeux caressaient les formidables épaules de Blade et elle faillit sourire.

— Tarsu est assez bien, répéta-t-elle. Mais par moments, il m’ennuie. Sa cécité n’est plus une nouveauté et ne m’amuse plus, et puis il ne m’a pas encore fait d’enfant. Il ne sert donc à rien, ni moi en tant que reine de Sarma.

Pphira s’interrompt pour contempler Blade et reprit, en soulignant ses paroles de mouvements de son sceptre :

— Celui-ci n’est pas obséquieux, et il ne ment pas. Il a dit que son frère jumeau et lui ont été naufragés et rejetés à terre par un grand vent. C’est la vérité. Il y a eu une telle tempête sur la mer Violette. Nous avons perdu beaucoup de navires.

Pure coïncidence, et Blade en était reconnaissant.

— Il a bien un frère jumeau, reprit Pphira. Nous avons appris par un courrier l’existence de cet autre étranger, comme tu le sais. Par malheur, il a été emporté très loin au large, a été capturé par des pirates et abandonné à la mort dans la Terre Brûlante.

Blade ne put se retenir. On lui avait ordonné de garder le silence, sous peine de mort immédiate, et pourtant il rompit ce silence pour s’écrier :

— Mon frère ? Mon frère jumeau ? Il serait vivant ?

C’était le premier indice qu’il avait de la présence du Russe dans la même Dimension X.

Les Cinq le regardèrent froidement. De la malice, un plaisir

sadique luisaient dans leurs petits yeux sombres. Blade avait parlé sans autorisation. Blade était condamné.

Blade ne regardait que la reine. Il crut lire dans son regard de l'amusement, et même de l'approbation. Kreed s'exclama :

— Il doit mourir immédiatement, Ma Reine ! Dommage. Otto le Noir l'aurait bien aimé.

La reine agita son sceptre d'un geste nerveux comme pour menacer le Grand Prêtre.

— Il suffit, Kreed. Le protocole est parfait, mais je m'en lasse. Je règne sur Sarma. C'est moi qui dirai quand Blade doit mourir... s'il le doit.

Mais Kreed insista :

— Il a parlé en présence des Cinq, et en votre présence, Majesté. Sans permission. Vous connaissez les anciennes lois. C'est un sacrilège ! Nul ne peut bafouer la loi, Pphira. Pas même...

— Il suffit, Kreed ! cria la reine. Tu présumes trop. Veux-tu m'apprendre, à moi, reine de Sarma, quelle est la loi ?

— Mais, Majesté, je...

Elle détourna la tête. Pas Blade. Tandis que Kreed s'inclinait très bas il surprit un sourire de satisfaction sur les lèvres du vieil homme.

La reine désigna Blade avec son sceptre. Elle lissa sa jupe brodée d'arabesques d'or, qui lui tombait jusqu'aux pieds en moulant ses cuisses, et qui était fendue des deux côtés jusqu'aux hanches.

— Tu peux approcher du trône, Blade.

Il sauta du bloc de pierre et s'avança. Il entendit derrière lui comme un soupir. Il s'interrogea.

Le vieux Kreed avait-il *voulu* que Pphira enfreigne la loi ?

Pphira se pencha pour frapper l'épaule de Blade avec son sceptre.

— Tu t'agenouilleras devant moi, Blade.

Il tomba à genoux mais resta très droit, et continua de regarder la reine dans les yeux. Pendant un long moment ils se dévisagèrent, et puis le regard de la reine glissa sur le corps magnifique de Blade. Elle hocha légèrement la tête et le bout d'une langue rose apparut entre les petites dents blanches.

— Un géant, murmura-t-elle. Tu es deux fois plus grand que ce pauvre Tarsu. Cependant, je pense que tu auras du mal à le tuer. Nous devons être justes. Tu seras aussi aveugle que Tarsu.

Blade se sentit soudain glacé. On allait l'aveugler ? Lui crever les yeux ? Et puis il se raisonna. C'était peu probable. Cependant... Pour n'y plus penser il osa encore parler :

— Mon frère, Majesté ? Vous me dites qu'il est vivant ?

Où ? Comment le retrouver ? Et le tuer comme il le devait ? Depuis quelques minutes, tous ses plans, toute sa perspective étaient modifiés.

— Je n'ai pas dit qu'il était vivant, Blade. J'ai dit qu'il a été abandonné sur la Terre Brûlante par des pirates. Personne ne peut vivre sur la Terre Brûlante. Il n'y a pas d'eau et le soleil y flambe comme la bouche de Bek-Tor.

Derrière Blade, des têtes se balancèrent, il entendit des murmures. Les Cinq confirmaient.

Blade réfléchissait fébrilement. À présent, il devait enfin agir positivement. Il avait été impuissant. Maintenant, encore que sa situation fût toujours critique, il n'était pas tout à fait aussi impuissant. Pas s'il savait jouer son jeu.

Son regard s'accrochait à celui de Pphira. Il ne supplia pas. Il parla hardiment, résolument. Il était prêt, il se rappelait ce qu'on lui avait dit du Code Gemini.

— Je dois aller à la recherche de mon frère, Gemma, Majesté. Nous avons toujours été très proches. Je ne puis l'abandonner maintenant. S'il reste une chance qu'il ait survécu, je dois le retrouver. Je sollicite votre gracieuse permission...

Les Cinq caquetaient comme un troupeau de vieilles poules. La reine sourit.

— Peut-être. Je ne pense pas que cela soit probable, mais peut-être. Si tu vis. Si tu me plais assez pour me persuader de satisfaire ton caprice. Mais auparavant il y a la loi. Celui qui succède à un autre dans mon affection doit d'abord tuer cet autre.

Blade, toujours à genoux, soutint froidement son regard. Il sentait derrière lui les yeux des prêtres.

La reine Pphira eut soudain une idée. Elle fronça les sourcils et se pencha en avant et Blade vit dans ses yeux une lueur redoutable. Elle murmura, entre ses lèvres pincées :

— Tu me trouves désirable, étranger ?

De la moquerie, à présent. Et une menace.

— Tu as conscience de l'honneur que je puis te faire ?

Blade comprenait qu'il était au bord de l'abîme. Il sourit, il déploya tout son charme, ses dents blanches luisant dans sa barbe noire frisée.

— Je le sais, Ma Reine. Je ne suis pas digne et pourtant je vous désire au-delà de toutes choses. De la vie de mon frère, même. Et c'est une chose horrible à dire. Mais je suis un homme... Comment

pourrais-je tuer un aveugle ? Cela aussi, serait horrible. Je ne puis le faire.

De nouveau, elle lui frappa légèrement l'épaule avec son sceptre.

— Il se pourrait que tu ne le puisses vraiment pas, Blade. Tarsu a tué les trois derniers hommes qui ont cherché à prendre sa place. Il peut te tuer aussi.

Pphira s'adossa à son trône et laissa retomber le sceptre sur ses genoux. Elle examina Blade, et finit par sourire en murmurant :

— Je crois que je le regretterais.

— Mais comment pourrais-je lutter contre un aveugle en combat juste et régulier ?

— Tu le verras.

Elle se tourna alors vers Kreed.

— Prends des dispositions. Immédiatement. Je veux savoir qui partagera ma couche cette nuit. Tarsu... ou Blade ?

CHAPITRE XI

On ne permit pas à Blade de voir son adversaire. Il fut conduit sous bonne garde dans les catacombes, sous un gigantesque stade rectangulaire en grès blanc. On le délivra de ses chaînes et on l'enferma dans un étroit cachot. La puanteur était atroce, un mélange d'urine, d'excréments et de corps pas lavés. Un tumulte de cris, de hurlements, de lamentations et de rires déments déferlait dans les souterrains comme des vagues putrides.

Il fut bien nourri et avant que le cachot puisse souiller ses vêtements neufs ou aggraver son humeur maussade, il reçut une visite. Equebus et Kreed. Le capitaine et le Grand Prêtre. Têtes rapprochées et chuchotant comme des conspirateurs que Blade les soupçonnait d'être. Quant à savoir pourquoi ce duo mal assorti conspirait, c'était une autre affaire. Blade s'en moquait. Il devait tuer un homme et rester en vie. Dans l'obscurité totale.

— Puisque tu es manifestement un homme et un guerrier, ricana Equebus, et non un esclave, tu ne voudras pas tirer injustement avantage d'un aveugle. Tu combattras Tarsu dans une salle obscure. Tu seras aussi aveugle que lui, et vos chances seront égales.

Blade se gratta la barbe, qui commençait à le démanger un peu, et considéra le capitaine.

— Les armes ?

Equebus désigna les mains puissantes de Blade.

— Rien que celles-ci pour toi. Tarsu aura une épée. Il est beaucoup plus petit que toi. Tu as une objection ?

— Il ne peut pas objecter, déclara Kreed. La reine l'a ordonné. Elle a été séduite par Blade, je crois, mais elle ne faiblira pas. Il doit gagner le droit de remplacer Tarsu.

Le capitaine s'inclina devant Blade d'un air moqueur et lança un ordre aux gardes. Blade fut traîné hors du cachot et conduit au centre de l'immense stade. Les gradins vides, en pierre éblouissante, se dressaient de tous côtés. Blade estima qu'il devait contenir plus de cent mille places.

Le sol était recouvert d'une épaisse couche de sable. Au centre même se trouvait une lourde trappe avec un anneau de fer. Sous les

ordres des gardes, des esclaves soulevèrent la trappe, révélant un trou noir et un escalier de pierre. Equebus, l'épée au poing, le désigna à Blade.

— Descends. Comme tu es. Tarsu attend. Chephron que voici va t'escorter. Bonne chance, Blade, dit Equebus avec un mauvais sourire venimeux.

Kreed, un peu à l'écart, se frottait les mains d'un air satisfait. Blade cracha dans le sable aux pieds du capitaine.

L'esclave nommé Chephron était un bossu hideux uniquement vêtu d'une espèce de jupe de cuir. Il portait un collier de fer et sa figure grêlée était difforme, son crâne chauve, ses jambes maigres et tordues couvertes de croûtes et de plaies purulentes. Blade le toisa avec dégoût. L'homme avait tout d'un bourreau, d'un tortionnaire. Le plus horrible était sa voix, geignarde, aiguë, bêlante.

Il prit Blade par le bras. Ses doigts crochus et répugnants étaient glacés.

— Viens, Maître, dit l'esclave. Je veillerai à tout. Je t'instruirai, Mon Maître, n'aie crainte. Mais viens. Dépêche-toi. Tarsu t'attend déjà.

Blade suivit la silhouette grotesque dans l'escalier. Plus ils plongeaient sous terre, plus les ténèbres s'épaississaient. Quelque part dans le fond une torche vacillait. La descente semblait interminable.

La torche grésillante révéla une petite pièce étroite, avec trois murs de pierre, le quatrième en bois. Chephron, riant et marmonnant sans arrêt, alla frapper à la paroi de bois.

— Tarsu ? Tu es prêt ?

Une voix grave et bourrue répliqua :

— Je suis prêt.

— Tu as ta main sur le mur, pour savoir quand il sera soulevé ?

— Oui. Cesse de jacasser et dépêche-toi. Mon épée a soif.

Le bourreau tourna vers Blade son horrible figure grimaçante. Il montra le mur de bois, puis l'unique torche fichée dans un anneau de fer.

— Tu as compris, Mon Maître ? C'est simple. Je vais emporter la seule torche. Quand je serai parti et que la trappe sera refermée, tu te trouveras dans le noir, dit-il avec un rire aigu. Ce sera aussi noir que les entrailles de Tor ! Pas un seul rayon ne filtrera.

Blade indiqua le mur de bois.

— Il se soulève donc ?

— Oh oui, Maître, il se soulève. De l'autre côté, il y a une salle

comme celle-ci. Tu seras seul avec Tarsu, Maître. Dans le noir. Comme Tarsu est toujours dans le noir. Hi hi hi. Je ne t'envie pas, Mon Maître, et je ne pense pas que je te reverrai.

De l'autre côté du mur, une main frappa impatiemment. Chephron tendit sa main crochue à Blade en grimaçant un sourire.

— C'est la coutume, Maître, de donner quelque chose.

Blade avait la chair de poule. Cette créature lui faisait l'effet d'une bête visqueuse qui aurait toujours vécu dans les ténèbres.

— Je n'ai rien, rétorqua durement Blade. Que ça !

D'un bon coup de pied, il poussa le bourreau vers l'escalier.

— Fous le camp !

Chephron se frotta l'arrière-train. De la salive coula des coins de sa bouche édentée.

— Je te remercie, Maître. Ce sera un grand plaisir pour moi de traîner ta carcasse hors d'ici.

— Dehors !

Chephron remonta rapidement en emportant la torche. Il disparut au coin de l'escalier et Blade se trouva dans l'obscurité presque totale. Il attendit, l'oreille tendue, puis il courut au bout de la pièce et se jeta à plat ventre. Il posa légèrement le bout de ses doigts contre le mur de bois. Très loin au-dessus de lui un grand choc sourd lui apprit que l'on avait fait retomber la trappe.

Blade était plongé dans les ténèbres. Le mur commença à s'élever lentement.

CHAPITRE XII

Le mur de bois glissa sous les doigts de Blade, remontant dans l'obscurité. Il perçut un léger déclic. Puis ce fut le silence absolu. Le noir. Le néant. Blade retint sa respiration.

Silence. Il renifla une odeur. Une bouffée de sueur humaine. Tout près. Trop près !

SWISH ! L'épée siffla juste au-dessus de la tête de Blade. Tarsu avait attendu de l'autre côté du mur, en face de Blade.

Fébrilement, Blade roula sur sa gauche. Des étincelles jaillirent quand la lame heurta les dalles de pierre du sol. Blade se demanda si l'homme pouvait le sentir.

Il se souleva sur les mains et les genoux et rampa rapidement, comme un des crabes géants, vers le mur du fond. Là, il se recoucha à plat ventre. Il aspira profondément et retint son souffle jusqu'à ce que ses oreilles bourdonnent. Il traça mentalement un plan de l'oubliette. L'escalier était derrière lui, à trois mètres environ. Il était étroit et il n'y avait pas de place pour y brandir une épée. S'il pouvait attirer Tarsu sur les marches...

Plus tard. Pour le moment, il ne pouvait que chercher à empoigner son adversaire avant que l'épée ait le temps de lui infliger une blessure mortelle... s'il pouvait s'emparer de l'arme, ou contraindre Tarsu à la lâcher, à la perdre...

Un léger son sur les dalles, juste devant lui. Il ne bougea pas ; il respirait sans bruit par la bouche. Un vieux truc. Tarsu avait lancé un caillou, un fragment de pierre du mur. Blade sourit sombrement. Son ennemi devrait faire mieux que ça.

De nouveau l'odeur. Cette fois autre chose se mêlait à la sueur. De la graisse ? Une huile quelconque...

Blade se déplaça juste à temps. L'épée heurta le mur juste au-dessus de lui et des étincelles brillèrent comme de petites étoiles d'or dans une miniature d'éternité, un microcosme d'espace. Tarsu grogna, un son dépit d'animal, et Blade s'élança, bondit en l'air les pieds en avant, visant un point invisible à un mètre au-delà de la gerbe d'étincelles.

Ses pieds nus entrèrent violemment en contact avec de la chair. L'homme s'écroula, l'épée tintant bruyamment sur la pierre, Blade à demi sur lui. C'était le moment !

Les deux hommes se taisaient. Blade essaya de se servir de son poids, de sa force prodigieuse. Tarsu, plus petit mais avec des réflexes prompts comme l'éclair, se tortilla et se défendit avec une rage à laquelle Blade ne s'était pas attendu. Le corps de l'homme était complètement huilé et Blade n'avait aucune prise. Il dut employer ses deux mains rien que pour tenir l'épée éloignée de sa gorge et quand il tenta d'écraser Tarsu sous son poids, le petit homme glissa et lui échappa.

Tarsu chercha à enfoncer ses dents dans la gorge de Blade. Blade le frappa cruellement en pleine figure et entendit craquer l'os du nez. Tarsu empoigna la barbe de Blade et s'efforça de l'arracher. Il envoya violemment son genou dans le bas-ventre de Blade qui sentit monter une nausée. Il se cramponnait toujours au bras armé, en essayant de le fracturer au poignet, mais il ne parvenait pas à faire levier. Ils roulèrent sur eux-mêmes sur les dalles froides, luttant comme des forcenés des ongles et des dents. La figure de Blade grimaça quand il fit appel à toutes ses forces pour casser le poignet, le bras, n'importe quoi.

Tarsu sauva son bras en lâchant l'épée. Elle tomba bruyamment, et glissa plus loin. Blade repoussa Tarsu et se rua en direction du bruit. Mais Tarsu s'accrocha à lui comme une sangsue, mordant et griffant, et ce fut lui qui retrouva l'épée. Il l'envoya d'un coup de pied à l'autre bout du cachot. Blade jura et saisit Tarsu par le cou pour lui expédier son autre poing en pleine face. Le coup glissa. Tarsu tomba à la renverse en échappant à Blade. Blade le chercha à tâtons. Rien. Il s'efforçait de maîtriser sa respiration, de retenir le halètement qui risquait de le trahir. Tarsu ne faisait aucun bruit.

Un glissement. Un léger grattement. Tarsu cherchait son épée. Blade, de nouveau à quatre pattes, se mit à ramper en direction des sons. Il lui faudrait maintenant jouer les bouledogues, saisir l'homme à la gorge et s'y cramponner quoi qu'il advienne. Jusqu'à ce que Tarsu soit mort.

— Hah !

Un grognement de triomphe dans le noir. Un grincement de métal sur de la pierre. Tarsu avait retrouvé l'épée. Blade se figea et commença à reculer.

Lentement, patiemment, silencieusement, il se traîna vers l'escalier, dans un coin de la salle. Il atteignit le mur, passa une main dessus, chercha un effritement du mortier. S'il pouvait déloger une des pierres grossières...

Blade était presque arrivé à l'escalier quand il trouva ce qu'il cherchait. Une pierre grosse comme ses deux poings, et mal scellée. En quelques secondes, il l'eut délogée. Une arme de fortune. Mais comment s'en servir ?

Tarsu entendit tomber un peu de mortier, ou le léger grincement de la pierre, quelque chose. Il parla pour la première fois. Sa voix venait du fond de la pièce.

— Ainsi, Blade, tu te réfugies dans l'escalier ! D'autres l'ont tenté avant toi. Ils s'imaginaient que je ne pourrais pas me servir de mon épée dans cet espace étroit. Ils se trompaient. Tu te trompes, Blade !

Tarsu avançait d'un pas léger, sachant où se trouvait Blade. Blade battit en retraite sur la première marche et souleva la pierre au-dessus de sa tête. Cependant, il n'osait pas la lancer. Il entendait le pas prudent de Tarsu qui s'approchait de lui, mais il n'y voyait rien. Pas de cible. S'il projetait la pierre au hasard, il était certain de le rater. Il avait une chance sur cent de le toucher. Garder la pierre.

Il la plaça entre ses genoux, la maintint en les serrant et étendit les bras. Ses coudes restèrent pliés quand il toucha le mur de chaque côté. Bon. Ses jambes étaient plus longues que ses bras. Une vieille technique d'alpiniste pourrait le sauver, à présent.

Il est possible de grimper le long d'une étroite cheminée de montagne, une fissure de rocher verticale, en plaçant les pieds contre une paroi, le dos contre l'autre, et en se hissant. On peut aussi y parvenir en écartant complètement les jambes et, en s'aidant des mains, monter d'un pas à la fois. Cela exige une grande habileté, de l'expérience et une force prodigieuse. Blade les possédait. Mais il avait aussi la pierre à porter.

Il sentait de nouveau l'odeur de Tarsu. Le silence était retombé. Pas même le murmure de l'acier. Tarsu attendait, rassemblait ses forces, s'apprêtait à l'hallali. Il était maintenant certain d'avoir Blade à sa merci, pris au piège de l'étroit escalier.

Blade, conscient de la fuite du temps, tenait la lourde pierre à deux mains. Il colla son dos contre un mur rugueux, ses pieds nus contre l'autre. Ses orteils s'accrochèrent et il exerça une pression sur ses jambes. Il souleva un pied au-dessus de l'autre, faisant glisser son dos en remontant ; les pierres lui déchiraient la peau. Il se tortilla. Il gagna quelques centimètres. Puis un mètre, et amena ses jambes à hauteur de son torse. Ses genoux étaient légèrement fléchis ; il était suspendu en l'air au-dessus des marches. Mais cela ne suffisait pas car cette épée redoutable allait bientôt le chercher, comme une langue de serpent acérée, sans venin mais assoiffée de sang.

Blade monta encore d'une trentaine de centimètres. Les muscles

de ses cuisses étaient bandés, durs, et une crampe menaçait de le faire retomber. Il ignora la douleur.

Il se pencha légèrement vers la gauche et souleva la pierre le plus haut possible. Tout dépendait maintenant de sa précision. Suspendu, presque nu, il sentait ses organes génitaux terriblement exposés aux coups d'épée. Il sourit sombrement dans le noir. Quelle ironie macabre s'il perdait sa virilité, tuait Tarsu et n'avait plus à offrir qu'un castrat à Pphira !

Plus de temps. Il s'était écoulé comme de l'eau dans du sable. L'odeur de Tarsu était plus forte, le corps huilé tout près maintenant. L'épée jaillit et se darda dans l'espace étroit. Tarsu grogna. Il était sûr de lui, maintenant. Il se disait qu'il forçait Blade à remonter au sommet de l'escalier. Et là-haut, il l'achèverait.

Du mortier s'effrita sous le pied de Blade. Il glissa légèrement. Le mortier cribla la figure de Tarsu qui laissa échapper un cri de surprise et releva son épée, d'un mouvement vif. L'acier s'enfonça dans la jambe gauche de Blade.

Le sommet du crâne de Tarsu effleura les fesses de Blade qui abattit sa pierre de toutes ses forces, manquant la tête de son adversaire mais brisant son épaule et sa clavicule. Tarsu gémit.

L'épée dégringola plusieurs marches. Blade se laissa tomber.

Ses jambes ensanglantées glissèrent quand il les noua autour du cou de l'homme dans une prise en ciseaux redoutable. Enlacés, ils dévalèrent les marches et roulèrent sur les dalles. Tarsu, affaibli par la douleur et par la terreur, continuait de se battre comme un animal aux abois. Il réussit à enfoncer ses dents dans le haut de la cuisse de Blade, qui hurla de douleur mais ne lâcha pas prise. Les muscles de ses cuisses exerçaient une pression terrible. Tarsu se mit à ruer et à se débattre comme un forcené.

Blade voulut empoigner l'homme par les cheveux mais Tarsu était Sarmaïen et n'avait qu'un léger duvet. Alors il noua ses deux grandes mains autour de son cou, relâcha la clef des jambes et se mit à genoux. Avec rage, il abattit la tête sur les dalles, il la martela impitoyablement, jusqu'à ce que le bruit devienne creux, et mou, jusqu'à ce que du sang et de la matière cervicale glissent entre ses doigts.

Alors il rejeta le cadavre et se redressa, pour tâter la blessure de sa cuisse. Elle était à l'extérieur, entre le genou et la hanche, et il ne la jugea pas trop grave. Cependant, elle saignait abondamment. Il rechercha à tâtons le corps de Tarsu, lui ôta le ceinturon auquel pendait le fourreau, et l'enroula autour de sa jambe, au-dessus de la blessure. Puis il boitilla vers l'escalier et tâtonna pour chercher l'épée,

dont il se servit d'abord pour trancher le fourreau qui le gênait, et ensuite comme d'une canne. Lentement, il gravit l'interminable escalier et frappa du pommeau de l'épée à la trappe. Il aspira profondément, et rugit à pleins poumons, assez fort pour que tout Sarma l'entende :

— Ouvrez ! Je vous ordonne d'ouvrir !

Des murmures. Des grognements, des jurons, des claquements de fouet. Lentement, le bloc de pierre se souleva. La lumière éblouit Blade. Il ne cligna pas des yeux. D'un bond, il surgit dans l'arène sans se soucier de sa blessure. Elle ne lui faisait pas tellement mal. Il s'efforça de ne pas boiter.

Il vit un cercle de visages curieux. Les esclaves se pressaient par derrière et regardaient Blade avec envie, avec stupéfaction. Blade marcha droit sur Equebus et Kreed, que leurs gardes entouraient. Un sous-chef voulut s'interposer mais Blade le repoussa du plat de l'épée ensanglantée.

Le capitaine caressa sa barbe pommadée et toisa Blade froidement, d'un air dégoûté.

— Ainsi, tu as encore eu de la chance, Blade ? Ou bien Tarsu n'était-il qu'une mauviette, après tout ? Je suppose que nous ne le saurons jamais.

Avant qu'on puisse l'en empêcher, ou même deviner son intention, Blade avança le bras et essuya la lame sanglante sur le manteau écarlate d'Equebus.

— Tu le sauras, Equebus. Un jour, tu le sauras. Cela, je te le promets. Maintenant, Grand Prêtre, fais ce qui t'a été ordonné. Ta reine m'attend. Conduis-moi auprès d'elle.

L'expression du capitaine était plus noire que jamais, mais il s'écarta. Kreed, perplexe, le regarda, puis il se tourna vers Blade. Il semblait tout à fait dérouté. Le capitaine lui adressa un signe de tête.

— Fais ce que t'ordonne Blade, Grand Prêtre. Car il semble qu'il commande, à présent ! Pour le moment. Conduis-le chez la reine.

Sur ce, il tourna le dos à Blade et lança à Chephron le gnome :

— Descends et emporte cette charogne. Veille à ce qu'on la brûle dans le ventre de Tor !

CHAPITRE XIII

Richard Blade, baigné, parfumé, sa blessure soignée, richement vêtu et couvert de bijoux, poussa une lourde porte de pierre et pénétra dans la chambre de la reine Pphira. Elle donnait sur la rade, d'où montait l'odeur de la mer, et elle était éclairée par deux hautes chandelles placées près du lit.

Pphira y était allongée, entièrement nue.

Quand elle reconnut Blade elle sourit et s'étira comme une chatte. Ses petits seins se dressèrent. Elle passa le bout de sa langue rose sur ses lèvres et se mit à caresser son long corps svelte et pâle.

— Ah, Blade ! Tu as tué Tarsu.

— Je suis ici, Ma Reine. Il me semble que cette réponse suffit.

Elle interrompit ses caresses pour passer une main sur la couche, à côté d'elle.

— Viens, Blade. Assieds-toi là et raconte-moi tout. Comment as-tu fait pour tuer Tarsu dans le noir ? Il était fort et très rusé. Il a tué bien des hommes dans ces oubliettes.

Blade s'assit à côté d'elle. Il était terriblement excité, le sang bouillonnait et chantait dans ses veines. La frénésie du combat ne s'était pas entièrement apaisée, et quel que soit son âge, quelles que soient les histoires et les légendes qu'elle inspirait, Pphira était belle. Il la désirait. Tout de suite.

Il désirait aussi bien d'autres choses. Grâce à Pphira, il pourrait les obtenir.

Il prit dans sa main un petit sein et le pressa tendrement. Le mamelon brun se raidit. Blade se pencha pour l'embrasser, pour le rouler entre ses lèvres et le sucer et le mordiller. Elle gémit, son corps s'arquait, mais à sa surprise elle le repoussa.

— Tu es trop hardi, trop tôt.

Cependant, sa voix était douce. Elle le força à garder ses distances tandis qu'elle se caressait entre les cuisses et passait légèrement le bout de ses doigts sur le sein qu'il avait embrassé. Blade soupira et se retint. Pphira était peut-être vieille, bien qu'il n'y parût pas. Elle devait se préparer elle-même, pensa-t-il.

Puis ce fut autre chose. Elle lui fit raconter en détail son combat contre Tarsu, lui fit répéter les épisodes les plus sanglants. Ses lèvres écarlates s'entrouvrirent quand il lui dit comment il avait écrasé la tête de l'homme contre les dalles. Blade en fut un peu écoeuré, et son excitation se dissipa. Elle aurait écouté avec la même avidité Tarsu racontant comment il avait abattu Blade.

Pour mettre fin aux questions, il la prit dans ses bras. Il plaqua sa bouche sur celle de la reine et, assez brutalement, il envahit son corps avec deux de ses longs doigts. Elle se débattit et voulut crier. Il étouffa les protestations avec sa langue, sans cesser de la manipuler. Trois doigts à présent, profondément enfoncés dans le vagin. Il prit complètement dans sa bouche un des seins menus. Elle se tordit et le frappa faiblement.

— Assez, Blade ! Je l'ordonne. Je suis la reine et ce... cela n'est pas... comme nous faisons à Sarma. Les femmes commandent, ce sont les femmes qui... ah... ah... Je t'interdis... AH !

Il la gifla légèrement, presque avec tendresse. Pphira en fut tellement suffoquée qu'elle cessa de se plaindre et le regarda fixement. Il avait osé la frapper ? Même légèrement ! Elle montra les dents et gronda :

— Je te ferai tuer pour ça, Blade, je le jure !

— Plus tard, rétorqua-t-il. Je vais d'abord te prendre, comme je veux. J'ai tué un homme pour toi et j'ai l'intention de toucher ma récompense. À ma façon ! Je connais ton amour sarmaïen, et il ne me plaît pas. Cette nuit, Pphira, tu vas apprendre quelque chose... que j'ai déjà enseigné à ta fille !

Les yeux sombres fulgurèrent et la rage déforma le masque pâle et lisse. Il l'avait piquée au vif et elle était maintenant réellement furieuse. Elle le frappa du poing et se débattit comme une furie.

— Encore une loi violée, Blade. Ceux qui sont bannis ne doivent jamais être mentionnés ! Lâche-moi ! Lâche-moi ou j'appelle mes gardes !

Blade était de nouveau prêt, à présent. Terriblement prêt. Selon tous les critères, il était extraordinairement monté, mais à côté des Sarmaïens, il était gigantesque. Presque monstrueux. Il arracha sa jupe de cuir et la lança au loin. La reine Pphira lui jeta un regard et hurla, mais pas pour appeler ses gardes. Elle recula jusqu'à la tête du lit, une main sur la bouche.

— Je ne peux pas, Blade. Je ne pourrai pas ! Tu es trop grand ! Tu vas me tuer.

Blade la ramena sans ménagements.

— Il paraît que c'est une mort bien agréable. Et tu as tort d'avoir

peur, Pphira, dit-il avec un grand rire, puis il ajouta cruellement : Zeena ne s'est jamais plainte.

Il la pénétra encore une fois de ses doigts. Avec violence. Il n'aimait pas cette beauté sans âge, il n'avait aucune confiance en elle mais il la désirait. Et, ce qui était plus important, il devait la dominer. C'était maintenant ou jamais. Une épée de chair, pensa-t-il amèrement, est parfois plus efficace qu'une épée d'acier.

Elle n'appela pas ses gardes, Blade l'avait parié. Il lui saisit les chevilles, lui écarta les jambes, les souleva et les passa par-dessus ses puissantes épaules, puis il la pénétra d'un coup de bélier impitoyable.

Pphira était menue, compacte, très étroite et humide, et elle poussa un petit cri quand il la viola, la remplissant presque à éclater. Un nouveau cri, plus étouffé, plus gémissant. Elle noua ses jambes autour du cou de Blade et lui griffa les fesses, y enfonça ses ongles, les serra contre elle. Blade sentit sa blessure se rouvrir mais il l'ignora.

Ce n'était pas la première fois qu'il faisait l'amour pour sauver sa peau, pour parvenir à ses fins, et il supposait que ce ne serait pas la dernière. Un homme doit faire ce qu'il doit, et prendre les choses comme elles viennent. Cependant, il était certain d'une chose ; jamais il n'y avait trouvé autant de plaisir.

Il la martela à grands coups de reins, à la déchirer, il la prit de toutes les façons possibles, et sa science en ce domaine était considérable. Sourd à ses prières et à ses gémissements, il continua de la pénétrer avec une fureur et une lubricité inimaginables, provoquant orgasme sur orgasme. Il lui fit mal, et il persévéra.

Lorsqu'enfin Blade se laissa aller et se vida en elle, ce fut à son tour de pousser un cri, un cri guttural qui ne pouvait avoir de sens que pour un autre animal en rut. La bête à deux dos agonisait. Elle gisait sur le lit, brisée, inondée de sueur et de sperme, flottant dans des limbes et bien proche de la mort.

Blade écrasait les petits seins sous son poids. Elle leva une main, lui caressa les cheveux et souffla :

— Tu m'écrases, grande brute. Soulève-toi avant de me briser les os.

En se sentant mollir en elle, Blade comprit qu'il avait gagné. Pour le moment. Il s'agissait maintenant de profiter de son avantage. Il savait par expérience qu'une femme repue était prête à tout pour l'homme qui l'avait pleinement satisfaite, mais il savait aussi qu'il devait s'y prendre habilement. Et sans tarder.

Cependant, il n'exagéra pas. Il resta immobile, reprenant haleine, la tête de Pphira sur son torse massif, et la laissa reprendre ses sens. Comme tous les tyrans la reine, quand elle avait de la tendresse pour

un favori, allait trop loin dans la bienveillance. Elle dispensait ses faveurs sans compter.

— Je voudrais que Pelops soit mon serviteur personnel, dit Blade. Pas en tant qu'esclave.

Elle avait glissé sa joue sur le ventre de Blade et jouait avec lui, admirant le membre violacé qui lui avait procuré tant de plaisir. Elle jura que dans tout Sarma il n'y en avait pas un de semblable.

— Dans cette terre d'où tu viens, Blade, est-ce que tous les hommes sont bâtis ainsi ?

Il lui sourit.

— Certains sont encore plus énormes. Dans mon propre pays, je ne suis pas considéré comme un géant.

Il y avait du vrai là-dedans. Mais pas beaucoup. Jamais on ne s'était plaint de lui dans la Dimension N.

Pphira fut sidérée. Elle caressa du bout du doigt la créature qui se regonflait, puis y déposa un baiser léger. Blade se remettait au garde à vous.

— Et Pelops ? insista-t-il.

— C'est fait. Tu peux l'avoir. Si Kreed et Equebus en ont laissé quelque chose.

Blade dut faire appel à toute sa volonté pour continuer de ruser, mais il y parvint. Sur un ton désinvolte, il demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire, Pphira ? Que viennent faire là-dedans le capitaine et Kreed ?

Peine perdue. Elle l'avait pris dans sa bouche et Blade abandonna les neuf dixièmes de son esprit au plaisir. Tout en réfléchissant avec le reste.

Plus tard, bien plus tard, quand elle fut épuisée, heureuse et ensommeillée, il revint à la charge.

— Kreed est venu me demander l'esclave Pelops, expliqua-t-elle en se blottissant contre lui. J'ai consenti, pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'un esclave de plus ou de moins ? Et Equebus aussi le demandait. Je ne peux rien refuser à Equebus, même quand je le voudrais, alors je leur ai donné Pelops.

Sa voix était singulièrement douce quand elle parlait du capitaine. Blade s'étonna. Un autre mystère ? Qu'était donc Equebus pour elle ? Mais ce n'était pas le moment de poser des questions.

— Ils vont le torturer, dit-il. Ils vont l'interroger à mon sujet. Ce sera inutile, parce qu'il n'est qu'un pauvre petit homme et il ne sait rien que ce que je lui ai dit. Et comme il ne pourra les satisfaire, ils le tueront.

Pphira laissait glisser ses doigts sur les muscles durs du ventre de Blade.

— Tu as sans doute raison. Et après ? Qu'est donc ce Pelops pour toi ?

— Mon ami.

— Dans ce cas, tu l'auras. Ou ce qu'il en reste.

Elle tira sur un cordon pendant près du lit. En moins d'une minute, un esclave apparut. Pphira ne fit pas un geste pour se recouvrir, elle ou Blade. Elle donna de brèves instructions et l'esclave se retira.

Elle embrassa Blade et roula sur lui, en serpentant jusqu'à que ses petits seins s'écrasent contre sa barbe. Si elle était sans âge, pensa-t-il, elle était aussi insatiable. Il soupira à part lui, en prenant garde de ne pas le laisser voir. C'était la règle du jeu. S'il faisait preuve d'ennui ou de fatigue, à présent, il risquait de tout perdre. Il fit appel à sa volonté pour trouver de nouvelles forces passionnées.

Pphira était assez femme pour comprendre ce qui se passait. Elle l'embrassa, joua avec sa langue, puis elle lui lécha la figure comme une chatte.

— Demande, Blade. Que voudrais-tu encore ? Je ne suis pas souvent d'une telle humeur. Tu ferais bien de profiter de moi en ce moment.

— Je veux être capitaine, déclara-t-il. Commander un navire. J'aimerais combattre dans les jeux quand Otto le Noir arrivera.

— Accordé. Et encore ?

Le capitaine Blade, très prudent et rusé à présent, et craignant un peu d'aller trop loin, jugea préférable d'attendre un moment. Il la souleva et l'assit à califourchon sur lui et la laissa chevaucher aussi longtemps et aussi vite qu'elle le voulait. Et puis quand elle retomba, épuisée, il la serra tendrement dans ses bras et lui caressa les cheveux. Lorsqu'elle eut repris haleine, il murmura : — Il y a certaines choses que je voudrais savoir, des questions. Ce n'est pas de la simple curiosité, ni de l'indiscrétion, ce n'est pas mon habitude, mais si je dois vivre à Sarma je dois connaître le pays.

— Pose tes questions. Et puis laisse-moi dormir car je te jure que jamais je n'ai été aussi agréablement fatiguée.

— Je risque de te mettre en colère, Ma Reine.

— Non, Blade. Je te le promets. Rien de ce que tu me demanderas en ce moment ne me fâchera. Alors pose tes questions.

Il se risqua.

— Que sont Kreed et le capitaine Equebus, l'un pour l'autre ?

Quels rapports ont-ils ? J'ai l'impression qu'ils conspirent, mais je ne vois pas dans quel but.

Pphira rit tout bas.

— C'est fort simple, Blade. Ils complotent contre moi. Du moins c'est ce que me disent mes espions. Et j'ai beaucoup d'espions.

— Et tu les laisses faire ?

— Je les laisse faire. Ce n'est pas nouveau. Il y a plus de complots à Sarma qu'il n'y a d'habitants. Je préfère les voir conspirer qu'agir. Et puis Kreed et Equebus sont amants. Ou plutôt le prêtre aime... Je crois qu'Equebus se laisse simplement aimer.

C'était donc ça ! Blade, sachant que toutes les formes de sexualité étaient jugées normales à Sarma, commença à se faire une idée.

— Ainsi Kreed, un vieillard, aime le capitaine. Un homme dans la fleur de l'âge. Cela a une grande importance pour Kreed, pratiquement aucune pour Equebus. Alors Kreed est le plus vulnérable, et tu as donc une emprise sur lui. Si jamais il arrivait quelque chose au capitaine...

— Kreed serait désespéré, murmura-t-elle. Il se frapperait la poitrine, il porterait le deuil, et il se jetterait dans la bouche flamboyante de Tor.

Blade hocha la tête.

— Je crois, Ma Reine, que je connais au moins un de tes espions. Il espionne même contre lui-même.

— Et contre Equebus. Equebus murmure à Kreed et Kreed vient me murmurer à l'oreille. Il le doit, et il le sait, pour sauver son amant. Et maintenant, Blade, je dois te poser une question à mon tour. Es-tu à moi ? Me soutiendras-tu quand Otto le Noir arrivera ? Car cette fois Equebus complotte avec Otto lui-même, contre la promesse qu'Otto lui a faite de le placer sur le trône à ma place. Otto aimerait assez cela, il a besoin d'un pantin docile sur le trône de Sarma, au lieu d'une reine récalcitrante. Mais cette fois, Equebus est allé trop loin. Il a réellement l'intention de servir Otto quand j'aurai été tuée. Equebus n'est pas un vrai rebelle. Il est... il...

Elle enfouit sa figure contre la poitrine de Blade. Il sentit une larme et s'étonna. Cette femme pouvait pleurer ? Et pour Equebus le Cruel ! Il y avait trop, bien trop de choses qu'il ne comprenait pas !

Pphira ne le regarda pas. Elle se cramponna à lui, comme une femme pour le moment désarmée, vulnérable et douce, et avoua :

— Equebus n'est pas un vrai Sarmaïen. Seulement à moitié. Je suis la seule à le savoir.

— Comment le sais-tu ? murmura-t-il en la serrant contre lui, tout en croyant deviner.

— Equebus est mon fils, déclara la reine Pphira. Le seul fils que j'aie jamais eu. Il y a bien des années un homme est venu de la terre des Moghs, un pays lointain au-delà de la Terre Brûlante – et il m'a plu, et il m'a aimée. Cela n'a pas duré longtemps mais je ne l'ai jamais oublié. C'était un guerrier, farouche et fier, et extrêmement instruit. Il n'aimait pas Sarma et il est retourné dans son pays. J'ai pleuré mais j'étais trop orgueilleuse pour le supplier de rester. Quelques mois plus tard, j'ai donné le jour à Equebus et, comme cela doit se faire pour tous les enfants mâles, je l'ai éloigné de moi. Il ignore le secret de sa naissance. Personne ne le connaît que moi, car j'ai fait tuer ceux qui savaient, sous un prétexte ou un autre. Et maintenant, Blade, tu sais. Nous sommes deux. Garde bien ce secret car il pourrait être utilisé contre moi. Et la révélation de ce secret ne peut être d'aucune utilité à Equebus, puisqu'aucun homme ne peut s'élever au-dessus du rang de capitaine, et aucun ne peut régner sur Sarma.

— À moins, dit Blade, qu'Equebus et Otto projettent de te renverser. Alors Equebus pourra régner, au nom d'Otto.

— Pendant un moment. Pas pour longtemps. Otto a un fils, Jamar, qu'il espère placer sur le trône de Sarma quand il sera adulte. À ce moment Equebus sera abattu comme un esclave. Je suis folle, Blade, et faible, mais je ne veux pas que mon fils unique soit ainsi abattu. Il ne doit *pas* monter sur le trône de Sarma.

Déjà Blade formait des plans, des plans durs et cruels, mais pour le moment il éprouvait une certaine tendresse pour Pphira. Il la berça dans ses bras, surpris, se rappelant les fils gris dans la barbe d'Equebus, sachant qu'elle devait être une vieille femme. Il avait du mal à le croire, tandis qu'il caressait ses chairs fermes et douces et contemplait le visage sans rides, les petits seins gonflés, les longues jambes sans défaut. Sans âge, en vérité.

— Tu as veillé sur Equebus de ton mieux, lui dit-il gentiment. Tu l'as protégé et favorisé et, j'ose dire, tu l'as souvent sauvé de sa propre folie. Mais cela suffit. C'est un homme, il est responsable, il doit assumer ses actes. Tu es d'accord ?

Blade tenait à cet acquiescement, car il était certain qu'il lui faudrait tuer Equebus. Elle hocha très légèrement la tête.

— Oui. Je... Je ne peux rien faire de plus.

Une idée vint à Blade.

— Tu es sûre, certaine que Kreed ne sait rien de tout cela ?

— Seuls, toi et moi connaissons la vérité, Blade. Jusqu'ici, cela a été mon secret. Tu vois à quel point j'ai confiance en toi, Blade.

Pour lui, c'était un nouveau fardeau à supporter. Plus tard, il y songerait, mais pour le moment il s'agissait de s'aventurer dans des

eaux plus dangereuses.

— Je voudrais te parler de Zeena. Comme tu dois le savoir, nous nous sommes mariés peu après mon arrivée à Sarma. Elle est ta fille. Bientôt après notre mariage, elle est venue à Sarmacid, me laissant dans le camp des hommes de combat, pour tout t'avouer et intercéder auprès de toi. Maintenant j'apprends qu'elle a été châtiée, bannie sur je ne sais quel navire, et quand je pose des questions je me heurte au silence...

Pphira était devenue songeuse, comme si elle ne savait trop si elle devait lui répondre. Blade eut des inquiétudes. Était-il allé trop loin ? Elle mordilla une lèvre écarlate de ses petites dents blanches, en l'observant. Enfin :

— C'est vrai. Zeena est ma fille et en tant que telle, elle régnera un jour sur Sarma. Ou peut-être pas. Il y a... c'est-à-dire, j'ai de nombreuses filles, Blade. Tu dois le comprendre. C'est ma fonction, mon devoir de reine de donner le jour à des filles. Des femmes qui gouverneront, défendront et fortifieront Sarma, puisque c'est interdit aux hommes.

— Zeena est donc en sécurité ? Sur ce navire de châtiment ?

Pphira haussa ses épaules laiteuses.

— En sécurité ? Naturellement. Aucune personne du commun n'ose toucher à une de mes filles. Rien que moi-même ou une de ses sœurs. Nous seules pouvons frapper Zeena, ou la punir de quelque manière que ce soit. Nous en avons le droit. Tout comme elle a le droit de comploter contre nous, de nous punir si elle en a le pouvoir et la volonté.

Il eut envie de demander combien de sœurs avait Zeena, mais se retint. Pphira semblait de nouveau en chaleur et, de la main et de la bouche, elle le réveillait et le manipulait. Il réfréna un moment son ardeur.

— Comment est-elle punie sur ce navire ?

Pphira le mordit. Il fut certain de garder la marque de ses dents, là, pendant un jour ou deux.

— Elle rame, Blade. Elle manie un aviron sur une galère comme n'importe quel esclave, mais elle n'est pas battue. C'est un navire de femmes, il n'y a que des femmes à part le maître, Marius, je crois, qui est un marin. J'ai découvert, et je ne le comprends pas, que les femmes ne font pas de bons marins ni de bons capitaines.

Blade essaya d'imaginer l'effet que cela ferait d'être le capitaine d'un navire de femmes. Cette pensée lui fit imaginer bon nombre de situations salaces et il ne put s'empêcher de rire. Pphira interrompit ce qu'elle faisait, qui était fort agréable et excitant, et releva la tête.

— Je pensais simplement, dit Blade ne mentant qu'à demi, que je me suis inquiété de Zeena pour rien. Je l'aimais bien, Pphira, et je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur. Maintenant j'apprends qu'on ne lui fait aucun mal, qu'on la discipline simplement un peu. Mais j'avoue que je ne sais pas encore pourquoi.

Avant de se pencher à nouveau sur lui Pphira l'examina longuement, et dans ses yeux sombres il vit enfin les années et l'amère sagesse.

— Je vais te dire pourquoi. Zeena est très amoureuse de toi, Blade. Cela, en soi, n'est pas bon pour une femme qui peut un jour être reine. L'amour amollit le cœur et l'affaiblit. Une reine ne peut être faible. Et Zeena a beaucoup parlé de toi. Trop. C'était Blade ceci et Blade cela. Elle ne se lassait jamais de raconter tes prouesses d'amant, de parler de ta beauté virile. Elle m'a dit combien tu étais énorme, ce que j'ai refusé de croire jusqu'à ce que je le voie de mes yeux, et elle a parlé aussi de ta sagesse. De votre mariage aussi, et devant le Conseil des Cinq elle a renoncé à toutes ses prétentions au trône de Sarma. Elle ne voulait que toi, Blade. Elle voulait uniquement que j'ordonne ta libération de Barracid et que tu sois accueilli en homme libre et en étranger.

Blade se tordit sur le lit. Il s'était cru drainé, mais le plaisir reprenait de nouveau le pas.

— Et rien que cela, tu ne pouvais l'accorder à Zeena ?

Pphira ne le regardait plus.

— Comment aurais-je pu ? J'avais trop entendu parler de toi, Blade. Je te voulais pour moi. Et je suis la reine !

CHAPITRE XIV

Otto le Noir vint recueillir son tribut annuel, cent tonnes de *meta*. C'était un minerai semblable à de la roche, extrait dans les montagnes brunes par des esclaves et fondu pour former de petits lingots en forme de rognons. Ces lingots étaient durs, très lourds et blancs comme du nickel. Otto en faisait des pièces carrées avec un trou au milieu pour pouvoir les enfiler sur des lanières, et très peu de ces pièces retrouvaient le chemin de Sarma. Le Noir seul avait le droit de battre monnaie et les faux-monnayeurs étaient écorchés vifs, après quoi leur corps était plongé dans de l'huile bouillante.

Au début, Richard Blade ne s'intéressa guère aux lingots de *meta*. Il était bien trop occupé à comploter, et s'y montrait aussi habile que n'importe quel Sarmaïen. Pelops lui avait été donné ainsi que le monstrueux Chephron que Blade avait chassé à coups de pied dans les fesses avant le combat avec Tarsu. Lorsqu'il protesta, Pelops plaida la cause du gnome.

— Chephron était mon ami, autrefois, avait dit Pelops.

Le petit maître d'école était maintenant propre et bien vêtu, et seule une de ses jambes avait été tordue par les bourreaux de Kreed. Il boitait un peu mais se déplaçait assez lestement.

Ils étaient en ce moment sur le gaillard d'arrière d'une grande tirème, dans la rade de Sarmacid. Le navire avait été lancé tout récemment et baptisé *Pphira*. Blade lui-même avait choisi son équipage. Dans quelques heures, les jeux marins commenceraient.

— Chephron n'a pas eu autant de chance que moi, disait Pelops. Quand il a été pris comme esclave, on avait grand besoin d'hommes dans les mines de *meta*. C'est la mort vivante, Seigneur. Les hommes meurent rapidement de la maladie de la mine, et avant de disparaître ils souffrent terriblement de plaies qui ne guérissent jamais. Chephron a accepté d'être bourreau uniquement pour échapper à la mine. J'en aurais fait autant à sa place, et peut-être même toi, Seigneur.

Blade, songeur, se caressa la barbe.

— C'est bon. Contre mon propre jugement, Pelops, je veux bien de lui. Mais ces plaies sur ses jambes ? Tu es sûr qu'elles ne sont pas contagieuses ? Quand nous nous enfuirons, si nous réussissons, il y

aura bien assez de dangers à affronter sans avoir encore la maladie à bord !

Pelops hocha vigoureusement la tête.

— Il ne répandra aucune maladie, Seigneur. Je te le jure. Ce sont des plaies de la mine, comme je l'ai dit. Tous les esclaves des mines les ont. On dit que c'est quelque chose dans le *meta*. Mais personne n'en sait rien.

Blade, s'il n'avait été aussi préoccupé et absorbé par son complot, aurait pu alors deviner la vérité. Mais l'instant passa sans qu'il interroge plus avant.

— C'est bon. Fais baigner cet homme et ôte-lui ce collier de fer. Trouve-lui des vêtements propres et un onguent pour ses plaies. Et garde-le hors de ma vue, Pelops.

Chephron s'inclina, se répandit en courbettes, mais il se redressa et soutint hardiment le regard de Blade.

— Je te remercie, Capitaine. J'ai maintenant une dette envers toi et je la paierai quand il le faudra.

Quand ils furent partis, Blade conféra longuement avec Ixion, son second. Ixion avait été marin avant d'être jeté en esclavage pour dettes, et ne portait qu'un large pantalon et un bonnet de marin pointu, en cuir. Il était sarmaïen jusqu'au bout de ses ongles noirs. Blade avait confiance en lui parce qu'il le devait. Le temps pressait. Les jeux marins commenceraient dans une heure. Si Blade réussissait sa manœuvre ils ne dureraient pas longtemps. Il avait beaucoup de choses à faire, et quand tout serait accompli ils prendraient la mer. La *Pphira*, toute neuve, avait une coque lisse et propre, et il n'existait dans la rade aucun navire capable de la rattraper. Blade avait un équipage d'esclaves, et ils ramèraient pour la liberté et pour la vie.

Ixion se rapprocha de lui et chuchota :

— Je les ai fait travailler toute la nuit, Capitaine. Par deux. Ce nouvel instrument que tu appelles une lime marche bien. Je crois que la chaîne se brisera.

Blade contempla l'immense et lourde chaîne qui barrait l'entrée étroite de la rade. Les Sarmaïens ignoraient peut-être la roue, mais pour les chaînes ils étaient imbattables. Il sentait encore le poids de celle à laquelle les esclaves, Pelops et lui avaient été enchaînés durant la longue marche vers Barracid.

— Personne ne les a vus ? demanda-t-il.

— Non, Capitaine. Sinon nous aurions déjà des ennuis. Le maillon du milieu est presque entièrement entamé.

Blade croisa ses bras sur son torse puissant et regarda au-delà de

la chaîne la grande rade de la mer Violette s'étendant jusque vers des horizons brumeux. Le brouillard jaune était presque constant.

Au-delà de l'horizon et de la brume, qu'y avait-il ? Juste en face de Sarma, Tyranna, le pays d'Otto le Noir. Une côte à éviter, surtout après cette journée. Et Blade ne s'y intéressait pas. Son vœu était de retrouver Zeena, s'il le pouvait, et de gagner la Terre Brûlante où des pirates auraient abandonné son double. Blade avait écouté le récit de l'affaire, que lui avait fait un des officiers de Pphira qui avait été second de la galère qui avait capturé les pirates et les avait mis à mort.

L'officier de Pphira, voyant Blade pour la première fois, avait été frappé de stupeur.

— Je n'ai pas vu cet homme que tu recherches, Capitaine, mais juste avant de mourir, les pirates m'en ont parlé. En général, les hommes ne mentent pas au moment de mourir, et l'étranger qu'ils ont décrit, c'était *toi* !

Ainsi donc, l'agent russe était là-bas, quelque part au-delà de la mer Violette, dans le désert, vivant ou mort. Dans ce dernier cas, pensait Blade, je voudrais voir ses os avant de retourner dans la Dimension Normale.

Blade rêvait de la sorte, tourné vers l'horizon et vers la liberté, quand Ixion vint le tirer par la manche.

— Capitaine ! Capitaine ! Ils signalent du vaisseau amiral !

Blade leva sa longue-vue et examina le signal claquant au mât du vaisseau amiral mouillé près du môle principal. La longue-vue était un long tube étanche, étroit, avec un disque de verre à chaque extrémité. Le verre était rayé et plein de défauts, mais cela marchait. De l'eau enfermée entre les deux morceaux de verre servait à agrandir l'image. Blade secoua la tête, en lisant nettement le signal. Ces Sarmaïens ! Ils étaient capables de fabriquer une longue-vue, et ils n'avaient pas découvert la roue !

Le drapeau était rouge avec des dessins blancs. Les jeux commenceraient dans une demi-heure. Pphira et Otto étaient en route vers la rade, suivis d'un long cortège, après avoir assisté aux sacrifices à Bek-Tor dans la plaine.

Blade tourna sa lunette sur les piles de pierres grosses comme des boulets de canon, entassées à côté des catapultes des navires d'Otto. C'était la flotte de la reine, car Otto ne voulait pas risquer ses propres vaisseaux, mais Equebus les commanderait au nom du Noir. Cela devait se terminer par sa victoire, le symbole de son emprise sur Sarma.

Les quatre galères de Blade n'avaient pas de catapultes. Ni même

de petites balistes qui projetaient des flèches. Pas plus que sa grande trirème. Tous les navires d'Otto étaient armés, et leur grément plein d'archers. Blade observa attentivement, tandis que des officiers aboyaient des ordres et que les énormes catapultes et les balistes étaient mises en position. Otto avait neuf navires, Blade cinq en comptant sa propre trirème.

Il était bientôt l'heure.

Pelops monta sur le pont et rejoignit Blade. Ixion alla se placer au sommet de la courte échelle menant au premier pont de rameurs. Blade avait façonné un porte-voix en cuir et apprit à Ixion comment l'utiliser. Le second porta le cornet à sa bouche, se tourna vers Blade et attendit.

Blade regarda Pelops.

— Tu as porté mon message à la reine, Pelops ? Au sujet du drapeau noir ?

— Oui, Seigneur. J'ai envoyé un serviteur qui est revenu me dire que la reine Pphira avait bien compris.

— Parfait. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Si nous gagnons, je serai quitte envers Pphira. Si nous perdons, il n'y aura pas de mal et sa situation ne sera pas aggravée.

Pelops chevrota :

— Si nous perdons, Seigneur ? Mais tu as dit...

Blade laissa tomber sa main sur l'épaule du petit homme, si violemment que celui-ci chancela et faillit tomber.

— Je l'ai dit, mon ami, et je le pense. Maintenant, prends garde à toi, car je vais être occupé. Ça va commencer.

Otto et Pphira étaient arrivés et s'étaient déjà installés sur leurs trônes respectifs, sur la jetée. Otto le Noir, un véritable géant – Blade estimait son poids à quatre cents livres de graisse richement vêtue – leva une main couverte de bagues vers sa barbe noire qu'il caressa. Blade l'examina à la lorgnette. Si son plan réussissait, ce serait bien la dernière fois qu'Otto ressemblerait plus ou moins à un homme. Blade se souvenait que le Noir avait donné des ordres : Blade devait être capturé vivant et intact, et amené immédiatement à ses appartements du palais.

Otto leva une main grasse et laissa tomber une écharpe multicolore.

Aussitôt les catapultes des navires d'Otto, sous le commandement du capitaine Equebus, se mirent en action. La portée était trop grande. Des gerbes d'eau jaillirent quand les énormes projectiles tombèrent à la mer. Les neuf navires ennemis, formés en arc de cercle, avancèrent

vers la petite flotte de Blade.

Ses préparatifs avaient été longs et consciencieux. Il n'avait pas dormi et maintenant il tombait de fatigue. Mais dès que la première catapulte lança son projectile, il se ranima. Il demanda à Ixion, à voix basse :

— Le vent ?

Cet expert indiqua la mer, lisant quelque chose dans la brume violette qui échappait à Blade.

— Pas encore. Dans une heure environ, nous aurons du vent. Pas avant.

Blade hocha la tête avec satisfaction.

— Parfait. Ils ont plus de toile et devraient bientôt venir sous notre vent. Mais regarde ! Ces imbéciles hissent les voiles quand même !

C'était vrai. Chacun des navires d'Otto portait une immense voile carrée sur un seul mât incliné. Les voiles faseyaient, gênant et doublant le travail des esclaves en sueur. À elle seule, cette stupidité donnerait plus d'avance à Blade.

Il leva son épée et l'abaisse brusquement. Ixion se mit à hurler des ordres dans son porte-voix de cuir. Ils furent captés par un esclave placé à la proue, muni d'un autre cornet, qui les transmet à chacune des autres galères.

Blade avait rentré ses ancres précisément au bon moment et maintenant il regarda les quatre galères, l'air minuscule à côté des grands navires d'assaut, se former en file indienne derrière la trirème. Il sourit sombrement. Déjà on gesticulait et on criait sur les dunettes ennemies. Equebus s'était attendu que Blade se déploie pour soutenir l'attaque de front, étale ses galères en arc de cercle plus petit pour repousser les grands vaisseaux. Equebus voulait une suite de combats singuliers, navire contre navire, l'issue vite réglée par les siens plus puissants et plus nombreux.

Blade leva un doigt, Ixion son cornet, et trois rangées de rames se mirent à plonger et se relever en faisant voler des millions de gouttes d'eau comme autant de diamants. La grande trirème bondit. Les rameurs étaient des galériens à qui l'on avait promis la liberté, et ils s'acharnaient de tout leur cœur.

Du deuxième pont monta le son du tambour imposant la cadence. Doum-doum-doum, Doum-doum-doum, Doum-doum-doum...

— J'ai mis Chephron au tambour, annonça Pelops. Il a des bras solides et il n'est pas meilleur que moi à l'épée.

Blade ne lui répondit pas mais se tourna vers Ixion.

— Accélère la cadence. Vingt roulements par minute.

Ixion lança l'ordre et la trirème fendit les eaux, sa proue ourlée d'écume tandis que les longs avirons scintillaient à l'unisson. Les esclaves ramaient de toutes leurs forces. Ils se mirent à chanter. Le tambour accéléra la cadence, doum-doum-doum-doum...

Blade prit lui-même la barre. C'était un gouvernail latéral, une large et longue rame qui rappelait à Blade celle des vaisseaux des Vikings. Elle semblait vivre sous sa main. Il sentait frémir le bois. La *Pphira* avait maintenant assez d'élan pour répondre immédiatement. Blade examina l'ordre de bataille des navires d'Otto. Environ trois cents mètres, à présent. Il cria :

— Parez les bacs à feu !

Ixion répéta l'ordre.

— Haussez les sabords !

Des hommes d'équipage coururent sur le pont pour assujettir les boucliers de bois le long de la rambarde. Ils protégeraient des flèches, mais pas des catapultes.

— Les archers en position ! cria Blade, et Ixion retransmit le commandement.

La force d'assaut de Blade était maintenant sur une seule file, conduite par la trirème *Pphira*. Le vaisseau amiral d'Equebus se trouvait à cent mètres sur l'avant et se rapprochait vite. Blade poussa la barre et amena la trirème d'un degré sur tribord. L'énorme vaisseau, une quadrirème, un palais flottant lourdaud, possédait toutefois un très redoutable éperon, sous la surface. La petite flotte de Blade n'avait pas eu droit aux éperons.

Blade braqua sa lorgnette sur Equebus. Le capitaine arpentait le gaillard d'arrière de son grand navire, resplendissant dans son manteau écarlate et son casque d'argent ; sa cuirasse scintillait, il brandissait son épée et hurlait des ordres. Il avait compris l'erreur de hisser les voiles par calme plat, et il essayait d'y remédier. Cependant ses esclaves, qui n'étaient pas inspirés comme ceux de Blade, rompirent le rythme et leurs rames battirent l'air au lieu de l'eau tandis que pleuvaient les injures et les coups. Sur les galères de Blade, on ne fouettait pas.

Equebus n'avait pas de porte-voix et devait transmettre ses ordres par signaux. Cela ajoutait encore à la confusion, on se trompait dans l'ordre des drapeaux, les signaux étaient mal lus. Blade eut un rire satanique, en voyant Equebus perdre son sang-froid et frapper un de ses sous-officiers.

Pour aggraver les malheurs du capitaine, une soudaine rafale de vent se leva, un vent précurseur de la bonne brise promise par Ixion. Il

ne dura pas, mais suffit à repousser les navires d'Equebus, dont la plupart n'avaient pas encore amené leur voile. Le vent réduisait à néant le labeur des galériens.

Les neuf navires d'Otto ralentirent, s'arrêtèrent et se mirent à dériver au hasard.

Blade porta les deux mains à sa bouche et hurla à Ixion un ordre qui ne devait être ni retardé ni mal compris :

— Divergez !

Ixion transmit l'ordre grâce à son cornet de cuir. Les quatre petites galères qui suivaient Blade s'écartèrent à bâbord et à tribord, deux dans chaque direction, et firent force de rames pour percer à toute vitesse la ligne des navires ennemis.

Blade vira encore d'un degré à tribord ; évitant l'éperon du navire amiral, il ramena la *Pphira* vers l'ennemi. Du coin de l'œil il vit une énorme pierre projetée par une catapulte s'écraser en plein milieu d'une de ses galères, une de celles qui s'étaient mises en ligne sur bâbord. La galère, coupée en deux, dériva et commença à couler. La rade était parsemée d'esclaves qui coulaient ou nageaient de leur mieux. Blade n'y pouvait rien. Il avait d'ailleurs estimé qu'il perdrait ses quatre galères – il avait mis tous ses espoirs dans la trirème – et au moins ses galériens n'avaient pas été enchaînés à leurs bancs.

Maintenant les flèches pleuvaient dru. Blade ramena encore la *Pphira* plus près du vaisseau amiral et le longea à toute vitesse. Il était maintenant à portée de lance et de javelot. Un de ses archers tomba en hurlant de la plus haute vergue et vint s'écraser sur le gaillard d'arrière. Pelops poussa un cri et se colla contre la rambarde. Blade le poussa sans ménagements.

— Débarrasse-nous de ça !

Blade tira violemment sur la barre et la grande trirème dépassa le vaisseau ennemi. Ixion avait fait rentrer les avirons bâbord juste à temps. Il n'en avait pas été de même à bord du vaisseau amiral. Equebus n'avait deviné que trop tard la manœuvre de Blade.

La *Pphira*, uniquement propulsée par ses avirons tribord, racla le flanc de l'énorme navire. La montreuse quadrirème portait cinquante avirons sur chaque bord. Tandis que la lourde galère de Blade brisait les rames comme des allumettes, le carnage sur les bancs des galériens ennemis était effroyable. Un grand cri d'angoisse, de terreur et de douleur monta vers le ciel de Sarma. Des éclats de bois étripèrent les officiers de pont, les rames brisées emportèrent des membres et des têtes. Le vaisseau amiral perdit le peu d'élan qu'il avait et se mit à dériver au hasard, déjà à moitié détruit.

— Bacs à feu ! rugit Blade.

Pelops avait bien entraîné les hommes. Blade le reconnaissait à présent, tandis que des dizaines de baquets enflammés étaient balancés au bout de longs cordages et projetés sur l'ennemi. Des flammes et de la fumée tourbillonnèrent. De nouveaux hurlements retentirent dans les entreponts quand les pierres rougies à blanc s'éparpillèrent parmi les chairs déchiquetées. Un des bacs s'accrocha dans les plis de la voile à demi carguée et une flamme rutilante courut le long de la toile. La fumée déferla sur la passerelle de commandement où Equebus s'évertuait encore à mettre un peu d'ordre dans ce chaos qu'il n'avait su prévoir. Blade ne combattait pas suivant les règles.

La *Pphira* avait doublé le vaisseau amiral et virait de bord pour le longer sur son autre flanc et briser les avirons qui restaient à Equebus. Le capitaine le devina, cette fois, et donna l'ordre de rentrer les avirons. Blade sourit. Le vent se calma aussi brusquement qu'il s'était levé et maintenant le navire amiral était désarmé, sans aucune propulsion, réduit à l'état de brûlot. Ixion avait fait ressortir les avirons bâbord et, ceux de tribord restant immobiles et plongés dans l'eau, la *Pphira* vira bord sur bord. Blade se détourna un instant de la mêlée pour braquer sa lorgnette de fortune sur la jetée.

Otto le Noir, avec l'aide de ses esclaves, s'était levé. Il contemplait le désastre avec une stupéfaction maussade. Blade pensa qu'il avait l'air d'un bébé géant sur le point de faire un caprice. La reine restait paisiblement assise, la figure masquée par sa main en auvent, et regardait le carnage. Elle devait guetter le drapeau noir, supposait Blade. Il eut un sourire assez cruel. La reine ne savait pas ce qui allait se passer, elle ne comprendrait le plan de Blade que lorsqu'il serait trop tard pour le modifier. Blade brandit son épée dans sa direction. Il comptait faire ce qu'il pourrait, ce qu'il devait, et ensuite Pphira devrait se débrouiller seule. Il se retourna vers la bataille, embrassant la scène d'un seul regard alors que la trirème se ruait à nouveau sur le vaisseau amiral.

Il avait perdu une autre galère, mais cinq des navires d'Otto brûlaient et dérivait. Les deux dernières galères de Blade attaquaient un des navires ennemis à grand renfort de bacs à feu et de flèches, alors que les trois derniers ne faisaient rien pour le secourir. Blade braqua sa lunette sur ces trois navires ; c'était bien ce qu'il avait soupçonné, et espéré. À leur bord, les esclaves se révoltaient. Car Blade avait ordonné à Pelops d'y placer des espions, des provocateurs, chargés d'annoncer subrepticement que tous les esclaves qui survivraient et parviendraient à gagner la *Pphira* y seraient recueillis. Blade n'avait pas espéré en sauver beaucoup, en fait il avait déjà fait une croix sur ses quatre galères et leurs équipages, mais à présent la stratégie payait. Des corps à corps faisaient rage sur tous ces

vaisseaux.

Un des navires en feu redressa ses catapultes et se mit à projeter d'énormes rochers sur la trirème de Blade. Une pierre rasa le gaillard d'arrière, passant entre Blade et Pelops, et emporta la tête de l'homme de barre qui venait de reprendre le gouvernail. Son corps resta un instant debout, les mains encore crispées sur la barre ensanglantée, puis il passa par-dessus bord.

Equebus, durant le répit qui lui avait été accordé, avait réussi à éteindre quelques foyers d'incendie et à garnir ses ponts de tous les archers et lanciers possibles. Il fit jeter sa voile en flammes par-dessus bord, envoya des archers dans les haubans et fit rentrer prudemment tous les avirons. Quatre de ses catapultes et deux petites balistes continuaient de tirer, braquées sur la trirème qui fonçait. Equebus se défendait.

Blade hocha la tête avec satisfaction. Il ne voulait pas que le navire amiral coule avant d'en avoir fini avec le capitaine. Il jeta de nouveau un coup d'œil vers la jetée. Otto le Noir s'était rassis et contemplait sombrement la rade, son triple menton dans la main. Blade espéra que le Noir ne bougerait pas. Cela gâcherait tout.

De la barre, il hurla à Ixion :

— Accélère encore la cadence. Vingt de plus !

Ixion acquiesça et lança l'ordre. Le tambour se mit à battre sur un rythme dément. Les avirons montaient et plongeaient si vite que l'œil ne pouvait suivre leur mouvement. Des esclaves des navires coulés, ou ceux qui avaient pu rompre leurs chaînes et sauter par-dessus bord, criaient et suppliaient en tentant de s'accrocher aux avirons, qui les déchiquetaient ou les renvoyaient au fond. Là non plus, il n'y avait rien à faire.

Blade gouvernait d'une main et de l'autre il tenait sa lorgnette à ses yeux. Equebus avait accompli un miracle et restauré un semblant d'ordre. Il se tenait près d'une haute catapulte, sur le gaillard d'arrière, et parlait à un officier tout en désignant Blade sur la *Pphira*. L'officier hocha la tête et lança des ordres. La catapulte fut chargée et armée...

L'énorme pierre s'écrasa à deux mètres de la rambarde, juste derrière Blade. Il ne bougea pas. Des flèches se mirent à pleuvoir quand les balistes entrèrent en action. Elles lançaient des flèches de deux mètres qui se succédaient rapidement, dans un horrible sifflement. Pelops et Ixion s'étaient aplatis sur le pont. Blade restait debout. Il sentait tous les regards de l'équipage de la *Pphira* posés sur lui. Il devait donner l'exemple, aussi résistait-il à l'envie de se mettre à l'abri, luttait-il contre le tremblement de ses jambes et le frémissement

de son ventre, contre les frissons glacés. D'une manière ou d'une autre ce serait bientôt fini.

Ils étaient maintenant à portée d'arc. Les flèches sifflantes arrivaient en nuages serrés, obscurcissant le ciel. Blade commença à perdre des hommes. Pelops tremblait et gémissait. Blade le toisa avec mépris. Une flèche frappa son casque, une autre traversa la manche de son pourpoint. Il sourit à Ixion.

— Rentrez les avirons bâbord. Ralentissez la cadence à tribord. Préparez-vous à abattre la passerelle d'abordage. Poste des hommes avec des grappins à l'avant et à l'arrière. Quand nous frapperons, tous les galériens devront trouver des armes et participer à l'attaque.

La passerelle d'abordage était un dispositif dont Blade s'était souvenu, de ses études d'anciennes batailles navales. Elle avait été improvisée à la hâte. C'était un long pont de bois large de plus d'un mètre, dressé pour le moment contre le grand mât. Quand les cordages seraient tranchés, la passerelle tomberait sur la rambarde du vaisseau amiral. Les Sarmaïens connaissaient le grappin et savaient s'en servir. Mais jamais ils n'avaient entendu parler d'une passerelle d'abordage.

Blade fit encore ralentir la cadence. La *Pphira* courait sur son erre et se rapprochait du vaisseau amiral. L'air même sifflait sous les volées de flèches.

La voix d'Equebus couvrit un instant le tumulte :

— Tuez Blade ! Il est à la barre ! Que tout le monde vise Blade !

Trois flèches atteignirent Blade, l'une après l'autre, entamant ses chairs, déchirant sa cuirasse. Ixion en prit une en pleine gorge et s'écroula en hurlant. Il se tordit de douleur et chercha à l'arracher avec les mains. Pelops poussa un cri qui n'avait rien d'humain.

Blade abandonna la barre, la *Pphira* ayant presque complètement perdu son élan, et courut ramasser le cornet de cuir. Il rugit à pleins poumons :

— Parés à l'abordage ! Abattez la passerelle dès que nous toucherons. Regardez-moi ! Suivez-moi !

Les deux navires se rapprochaient. La tirème était passée sous la portée des catapultes et ne craignait plus à présent que les flèches et les lances, qui continuaient de pleuvoir dangereusement. Blade avança vers la balustrade du gaillard d'arrière et contempla ses hommes massés à ses pieds sur le pont. Des esclaves, tous, mais armés et résolus. Il en eut le cœur réchauffé. Il leva son épée et ils poussèrent tous un grand cri, sous la grêle de flèches. Ils étaient tellement serrés sur le pont que les morts ne pouvaient tomber. Le cri se répercuta :

— Blade ! Blade ! Blade !

Les coques se heurtèrent.

— Aux grappins ! glapit Blade. Abattez la passerelle ! À l'abordage ! Tuez d'abord les archers ! Dégagez la passerelle, avancez, dégagez !

Il sauta sur le pont, son épée à la main droite, une courte dague à la gauche. Une flèche rebondit contre son pectoral. Les hommes s'écartèrent quand il se rua vers la passerelle abattue qui reposait sur la rambarde du vaisseau ennemi. Après le premier choc, la *Pphira* avait rebondi et légèrement dérivé, et maintenant près d'un mètre d'eau séparait les deux navires.

— Tirez sur les grappins ! hurla Blade en bondissant sur la passerelle. Tirez et amarrez !

Il s'élança. Il devait être le premier à aborder. Quelqu'un lui lança un bouclier.

Le bouclier lui sauva la vie quand un déluge de flèches balaya la passerelle. Blade brandit son épée et se mit à courir en hurlant à pleine voix :

— À moi ! Suivez-moi ! À l'abordage ! À l'abordage ! Miséricorde aux esclaves, pas de pitié pour les maîtres !

Les grappins réunirent les deux vaisseaux. Les esclaves de Blade enjambèrent la rambarde, envahirent la passerelle en se bousculant et en poussant des cris vengeurs.

Sur le vaisseau amiral, un officier bondit à la rencontre de Blade. Leurs épées s'entrechoquèrent, scintillèrent, et Blade feinta pour hausser la garde de son adversaire avant de le transpercer de part en part. Le mourant tomba en avant, les deux mains crispées sur la lame de Blade et tandis qu'il tentait de l'arracher de son ventre un autre officier abattit sauvagement sa hache de guerre. Blade se baissa. Le coup tua un homme juste derrière lui. Blade recula, d'un coup de pied il fit tomber le mort de son épée, para un autre coup de hache avec son bouclier, et d'un revers violent trancha les jambes de l'officier. Un esclave l'acheva d'un coup de dague en pleine gorge.

Blade arriva à l'extrémité de la passerelle. Il avait besoin de place pour se battre mais la mêlée était trop compacte pour lui permettre de jouer de l'épée. Il hurla et frappa d'estoc et de taille, agrandissant le cercle autour de lui avec une fureur sauvage. Il était déjà couvert de sueur et de sang. Sa respiration sifflait dans sa gorge mais son bras n'était pas encore fatigué et il s'efforça de son mieux à tuer autant d'officiers que possible, et tous les affranchis restés loyaux à Otto le Noir et à Equebus.

Il égorgea, il étripa, il fracassa un crâne avec son bouclier et se tailla un passage vers le grand gaillard d'arrière où se tenait Equebus,

regardant mourir son bateau et son équipage. À travers la sueur et le sang qui lui brouillaient la vue, Blade vit le capitaine qui attendait, les poings sur les hanches, une issue qu'il devait savoir fatale. À l'instant même où il parait un coup et plongeait sa dague dans le cœur de son adversaire, Blade regretta un peu ce qu'il devait faire. La reine n'avait pas d'autre fils... et elle avait tout donné à celui-là. Cependant, c'était inévitable. Et, finalement, ce serait mieux pour Pphira.

Derrière Blade, un homme mourut dans un cri perçant. Il se retourna et vit Pelops arrachant d'une poitrine un glaive sanglant. Le petit homme regarda Blade comme s'il ne le reconnaissait pas, montrant les dents dans un rictus sauvage. Il frappa de nouveau l'agonisant.

— Garde ça pour les vivants, grogna Blade et il repartit en avant.

Les esclaves du vaisseau amiral jetaient maintenant leurs armes et imploraient miséricorde. Elle leur fut accordée à tous. Les officiers et les affranchis qui suppliaient aussi furent massacrés. Blade expédia un dernier ennemi et sauta sur le gaillard d'arrière. Au sommet de l'échelle Equebus le regardait, avec un sourire énigmatique.

C'était fini. Presque fini. Blade donna quelques ordres brefs – il ne voulait pas encore que l'on tue l'officier de la catapulte – et ses hommes s'appliquèrent à ramener un semblant d'ordre dans le charnier sanglant qu'était devenu le vaisseau amiral. Les incendies, plus ou moins maîtrisés, couvaient encore et Blade ne tenait pas à les voir s'étendre à la *Pphira*. Il ordonna de jeter les morts par-dessus bord, sans cesser d'observer la terre. Un grand tumulte montait du port, il était évident que l'on s'y battait, mais Otto le Noir et la reine n'avaient pas quitté leurs trônes.

Il n'y avait pas de danger immédiat. La reine n'avait plus de navires qu'Otto pourrait réquisitionner, et sa propre flotte, à part la petite escorte qui l'avait amené à Sarma, se trouvait au large, très loin dans la mer Violette. Tel avait été son mépris pour Sarma.

Un grand silence succéda à la fureur des combats. Ils attendaient tous, en observant Blade et le capitaine Equebus, qui se dressait sur sa passerelle de commandement et n'avait même pas dégainé son épée.

Blade planta sa longue épée ensanglantée dans le bois du pont. Elle frémit et resta droite. Les poings sur les hanches, il leva les yeux vers Equebus. Le capitaine soutint son regard, un ricanement de mépris aux lèvres.

— Eh bien, cria Blade, descends-tu te battre, ou dois-je monter ?

Il était prêt à tout, sauf à ce qui arrivait. Equebus sourit.

— Je ne me battra pas contre toi, Blade. Je ne suis pas fou. Je me rends et te demande de réclamer une rançon pour moi... si tu l'oses !

Blade n'en crut pas ses oreilles. Il était très sincèrement interloqué.

— Je sais qu'on t'appelle le Cruel, dit-il enfin. Je sais aussi que tu as bien gagné ce nom. Mais je ne pensais pas que tu en méritais un autre. Equebus le Lâche !

Autour de Blade, derrière lui, on murmurait de plus en plus fort. Ce fut Pelops, transformé en valeureux guerrier, qui exprima la pensée de tous :

— Donne-le moi, capitaine Blade ! Nous le forcerons à se battre !

Un grand cri monta. Blade rétablit le silence en levant une main et regarda Pelops en riant.

— Te voilà bien assoiffé de sang, petit homme. Mais c'est moi qui commande ici et qui déciderai de ce que l'on fera d'Equebus. Que ceux qui ne sont pas d'accord le disent !

Les murmures se turent.

Blade se retourna vers le capitaine, qui arpentait sa passerelle avec arrogance, comme s'il avait gagné la bataille. Cependant, Blade perçut, devina sa terreur. Bien masquée, assurément, mais terreur quand même. Il fut probablement le seul à la voir.

— Vas-tu te battre ? insista-t-il.

Equebus sourit et jeta son épée, qui tomba bruyamment aux pieds de Blade. Outre le mépris souriant, il y avait autre chose dans les yeux du capitaine, une franche perplexité.

— Tu ne me tueras pas, Blade. À quoi cela te servirait-il ? Tu as déjà bien trop d'ennuis, mon étrange ami, tu as gâché les jeux et tué bien trop d'officiers et d'affranchis de la reine. Tu n'as rien compris, Blade. Tu devais perdre la bataille et gagner la vie, car je connais les sentiments de la reine à ton égard. Ou ceux qu'elle nourrissait. Maintenant, je ne sais trop. Es-tu fou, Blade ? Réellement fou ?

Equebus jeta un coup d'œil à la jetée, où Otto et la reine Pphira observaient toujours la rade, assis sur leurs trônes. Il fronça les sourcils.

— Oui, tu es fou. Ou alors c'est un complot... Entre Pphira et toi ! Mais comment oserait-elle s'attaquer à Otto ?

Blade surprit une ombre dans le carré, sous la passerelle de commandement. Il donna un ordre.

— Allez me chercher ce prêtre, là-dedans. C'est Kreed, je crois, qui doit espérer qu'on l'oubliera.

Le jeune officier, un esclave promu par Blade la veille à peine sur la recommandation de Pelops, hésita. L'expression de Blade durcit.

— Décide-toi, jeune homme. Qui crains-tu le plus ? Bek-Tor et ses

prêtres, ou moi ?

L'officier emmena cinq hommes dans le carré et reparut quelques instants plus tard, traînant Kreed, le Grand Prêtre, qui reniflait et se tordait les mains et suppliait qu'on l'épargne. Blade laissa les esclaves se repaître de ce spectacle, puis il clama :

— Voilà votre Bek-Tor ! Un faux dieu et des prêtres plus faux encore ! Aussi lâche que le capitaine !

— Dommage qu'on ne soit pas dans la plaine, marmonna un esclave. Kreed brûlerait bien dans le ventre de son dieu.

Kreed tomba à genoux et se mit à bredouiller.

— Pas de feu pour lui, déclara Blade. De l'eau !

Il empoigna Kreed par la peau du cou, le porta à la rambarde et le jeta par-dessus bord. Un grand rire secoua le navire.

Blade donna le signal convenu. Un drapeau noir se hissa au mât. Il espérait que la reine le verrait et comprendrait.

L'officier de catapulte qui avait été épargné fut conduit auprès de son immense fronde et reçut des instructions. Une pierre presque aussi grande que Blade fut choisie et placée dans la corbeille.

Blade toucha son épée. Elle frémit en vibrant, plantée dans le bois.

— Pour la dernière fois, Equebus, veux-tu d'une mort honorable ? Je ne te poserai plus la question.

Le capitaine était sur le point de craquer. Il regarda l'immense chaîne barrant le port, puis Blade, et sa bouche grimaça sous la barbe. Il y avait de la terreur dans ses yeux, mais il fit encore un effort.

— Je ne te comprends pas, Blade. Tu ne peux pas t'enfuir. La chaîne est solide. Toi et tes esclaves, vous allez tous être traqués et abattus. Plus vite encore si tu t'attaques à moi. Pourquoi ne pas profiter de ta victoire, essayer de survivre si tu le peux et te fier à la miséricorde de Pphira ? Je doute qu'elle puisse te sauver à présent, mais elle essaiera peut-être. À moins que tu préfères te donner à Otto ?

Et le capitaine éclata d'un grand rire lubrique. Blade fut empli de dégoût. Il fallait en finir.

Il bondit sur l'échelle, s'empara d'Equebus et le jeta sur le pont inférieur. Le capitaine ne se débattit même pas. Il était assommé, mais ne parvenait pas à croire que Blade oserait faire ce qu'il craignait.

Blade fit un geste. Un sabord fut dressé devant la catapulte et Equebus traîné derrière. Blade se tourna vers la terre. La reine Pphira avait lu le message du drapeau noir et elle avait disparu, sous un prétexte quelconque. Otto le Noir, vautré comme un grand tas de graisse sur son trône, contemplait la rade et tempêtait. Une petite

embarcation se dirigeait vers les deux navires réunis. Les courriers du Noir venaient aux renseignements.

Equebus, maintenant bâillonné, regarda avec une crainte et une incrédulité croissantes les esclaves qui l'attachaient solidement sur l'immense pierre. Ses yeux s'agrandirent et il poussa des gémissements pitoyables sous son bâillon. La pierre et lui étaient prêts pour le tir.

Blade piqua de la pointe de son épée la gorge de l'officier de catapulte et lui déclara :

— J'ai vu la précision de ces armes. C'est ce que je veux maintenant. Tu vas ajuster ton tir et viser de manière que ce rocher et Equebus tombent directement sur Otto le Noir. Si tu échoues, tu meurs. C'est fort simple.

L'officier blêmit. Ses genoux s'entrechoquaient.

— Mais je... c'est-à-dire, Seigneur... On ne peut pas toujours toucher une cible. Parfois c'est une malchance, il y a du vent, oui, c'est ça, le vent. C'est très risqué. Le vent est...

Le vent se levait en effet, tout comme Ixion l'avait promis. Un vent de terre de plus en plus fort. Blade enfonça légèrement la pointe de sa lame dans la gorge de l'homme.

— Calcule, ajuste en tenant compte du vent. Tu es un expert. Maintenant sauve ta propre vie. Prépare-toi !

Il n'avait aucune intention de tuer l'officier. Il savait qu'en dépit de leur surprenante précision, les catapultes pouvaient parfois manquer leur coup. Mais il tenait à ce que l'officier fasse de son mieux, et la peur l'y pousserait.

Le long bras flexible fut ramené en arrière, masqué par le sabord. Les leviers étaient tous en place, la détente n'attendait qu'un léger tiraillement de la corde. Equebus, les yeux écarquillés et suppliants au-dessus de son bâillon, troussé sur sa pierre comme une volaille, secouait la tête en émettant des sons horribles.

— Une trajectoire basse, ordonna Blade. Je ne veux pas que Sa Graisse soit avertie assez tôt pour s'enfuir... si elle est capable de courir !

Des esclaves pouffèrent. Blade leva le bras.

Equebus gémit. Le sabord s'abattit. Blade abaissa son bras.

PTHWANGGGGGGGG !

L'énorme rocher avec sa cargaison humaine partit en sifflant, sur une trajectoire basse. Blade vit la foule entourant Otto s'égayer, trop tard, en voyant ce qui se passait.

Il n'avait pas trop espéré – le geste seul l'aurait satisfait – mais il vit avec une joyeuse surprise l'énorme pierre partir droit au but,

comme un missile téléguidé de la Dimension N.

Otto le Noir, dont la personne n'avait jamais été menacée, était tout aussi ahuri. Lorsqu'il hurla enfin, il n'y avait plus personne pour l'aider. Tout le monde avait fui.

Otto ne pouvait se lever sans assistance, tant il était gros. Il essaya néanmoins, et tomba à genoux. Il roula sur lui-même. Il rampa à quatre pattes. Au dernier moment, il se ramassa sur lui-même et glapit un ordre à la pierre qui descendait. En ce tout dernier instant de sa vie, Otto vit, ou crut voir, une chose extraordinaire. Un homme, attaché à la pierre qui allait l'écraser. Mais non. Ce n'était pas possible ! Et ce rocher ne pourrait le toucher. Il était Otto le Noir !

La pierre tomba avec un bruit sourd, mou. Blade fut heureux de ne pas avoir à contempler les résultats. Il bondit sur la passerelle de commandement, brandit son épée et lança plusieurs ordres. Il y avait beaucoup à faire, et vite, avant que la reine surmonte son choc et comprenne que Blade n'avait pas l'intention de lui revenir. Et il avait tout de même tué son fils unique.

Le vaisseau amiral flambait et s'enfonçait lentement. Blade avait perdu toutes ses galères, en sauvant néanmoins quelques-uns de ses hommes, et un seul des navires d'Otto, une birème, restait à flot. Elle prit la fuite vers une crique, refusant le combat.

Le vent fraîchissait. Blade, avec un nouvel homme de barre, mit le cap droit sur la chaîne massive. Pelops était à côté de lui sur le pont, son épée encore sanglante à la main.

— Ixion ? demanda Blade.

— Il vivra, Seigneur. La flèche n'a pas transpercé d'organe vital, mais il a perdu beaucoup de sang. J'ai tranché la hampe et retiré très adroitement le fer. Je suis assez adepte en médecine, tu sais, et je pensais pouvoir être le médecin du bord. Mais maintenant que je suis un guerrier...

Blade le claqua sur l'épaule.

— Maintenant que tu es un guerrier, tu ferais bien de prier un peu. La chaîne se rapproche. Si nous ne pouvons pas la briser, alors nous nous serons donné tout ce mal pour rien. Si nous ne pouvons pas gagner le large, nous sommes déjà morts.

Il se tourna vers l'homme de barre :

— Garde bien le cap droit devant. Je veux profiter de toute la force du vent. Pelops, dis-leur d'accélérer la cadence du tambour de trente battements. Nous devons briser la chaîne à la première tentative, sinon je doute que nous y parvenions.

Doum-doum-doum-doum-doum...

Ils ramaient pour leur vie. La grande voile carrée se gonfla, emplie par le vent arrière. Les avirons montaient et descendaient en scintillant.

Blade prit la barre.

— Nous devons frapper en plein milieu, marmonna-t-il à Pelops. Nous devons frapper au maillon entamé. Autrement, nous serons tout aussi prisonniers.

— Je regrette maintenant de ne pas avoir cru à Bek-Tor, murmura le petit homme. Au moins Lui-Elle pourrait peut-être m'exaucer.

Lancée à pleine vitesse, la *Pphira* heurta la chaîne. Il y eut un grincement, un déchirement, un violent frémissement de la trirème qui perdit brusquement son allure. La chaîne tenait bon. Blade mit ses mains en porte-voix et rugit :

— Ramez, chiens que vous êtes ! Ramez pour votre liberté !

Les longs avirons plongèrent dans l'eau bouillonnante. Un chant monta des bancs des galériens.

— Souquez ferme ! Souquez !

La chaîne se brisa brutalement et retomba dans un grand bruit d'éclaboussures. L'immense trirème élancée bondit vers le large.

CHAPITRE XV

Extrait des écrits d'Aknir, Philosophe du Palais de l'Empire de Sarma en l'an 10536 AB (Après Blade) concernant le Secret de l'Oxem : (N.B. « Oxem » est un ancien mot sarmaïen signifiant cuir, jugé maintenant archaïque et quelque peu malsonnant.) Le titre se réfère à une bouteille de cuir rendue étanche par de la gomme, dans laquelle auraient été retrouvés les étranges écrits du capitaine Richard Blade, rejetée par la mer Violette après de longues années près d'un petit village de pêcheurs d'un pays jadis appelé Tyranna mais annexé depuis longtemps par Sarma. (Cf. La Guerre de Libération, vers 10344-10350.) L'existence de ce Blade est sujette à controverse, cependant le mythe a persisté jusqu'à nos jours, et dans certaines régions de l'Empire de Sarma, cet homme est considéré comme une quasi-divinité et presque l'égal de Bek-Tor. Il est hors de doute que le mythe doit avoir un certain fondement, car ne datons-nous pas nos séquences lunaires ainsi : Après Blade ? Malheureusement, nous ne connaissons jamais la vérité. C'est affligeant car moi, Aknir le Philosophe, au service de Sa Majesté la reine Fertii, Impératrice de Sarma, aimerais beaucoup croire à Richard Blade. Mais, en homme de raison, cela m'est impossible avec les preuves dont je dispose. Je ne puis que présenter ce texte qui aurait été écrit par Blade dans l'ancienne langue sarmaïenne, que j'ai traduit au prix d'immenses difficultés en sarmaïen moderne. Je suis persuadé qu'il occupera une place à part dans notre littérature.

LIVRE DE BORD DE LA TRIRÈME PPHIRA

Je dois remonter un peu en arrière pour mettre à jour ce livre de bord. C'est certainement complètement idiot de tenir un livre de bord, mais Pelops a trouvé de quoi écrire dans ce même village où nous avons embarqué des provisions et de l'eau potable, et ça m'aide à passer le temps. Bizarre, ça, car je n'aurai peut-être pas autant de temps que j'avais espéré. Hier, j'ai souffert d'une vive douleur dans la tête, les lobes frontaux, et si ce n'était peut-être qu'une migraine, il se peut aussi que Lord L commence à me chercher avec l'ordinateur. J'espère bien que non. Je suis, en ce moment, bien loin encore d'avoir retrouvé mon double.

La Pphira est en excellent état. Nous avons à bord suffisamment de

toile à voile et de cordages, d'avirons de rechange et toutes les fournitures marines dont nous pouvons avoir besoin.

J'ai longé les côtes sarmaiennes vers le sud, en envoyant de temps en temps à terre des groupes de reconnaissance pour recueillir des renseignements. Il paraît que toute la population de Sarma s'est révoltée et a pris les armes contre Tyranna à la mort d'Otto, et que la reine Pphira monte une force expéditionnaire pour envahir Tyranna avant que le fils d'Otto puisse attaquer Sarma. J'espère qu'elle réussira.

J'ai perdu près d'une semaine à organiser ce navire et à résoudre quelques problèmes. Un de mes problèmes, c'est que j'ai bien trop d'hommes ! La Pphira est déjà surchargée avec deux cents hommes d'équipage et j'en ai quatre cents. Tous d'anciens esclaves. Ma seule solution, c'est de trouver un autre navire. J'ai appelé Ixion – qui se remet fort bien – et Pelops en conférence et je leur ai exposé la situation. Ixion s'est contenté de rire et m'a dit qu'il n'y avait pas de problème, il suffisait de capturer un vaisseau et d'y mettre la moitié de mon équipage. Je crois qu'il a raison.

Plus de douleurs de tête. Ce n'était peut-être qu'une migraine, après tout.

Aujourd'hui, il s'est passé un drôle de truc. Je me demande à quel point un type comme moi peut être stupide ! Je l'avais sous le nez tout le temps, et je ne le voyais même pas. De l'uranium. Des montagnes d'uranium. Alors, si j'arrive à rentrer sain et sauf dans la Dimension N, il suffira à Lord L d'inventer la téléportation et l'Angleterre sera de nouveau une grande puissance. Le truc sera si bon marché que nous pourrons fabriquer des bombes atomiques à un shilling pièce. Une bonne chose ?

Et puis quoi ? Je suis un agent, pas un foutu philosophe ni un utopiste à pétitions. L'uranium existe. Et Lord L n'a pas encore inventé la téléportation, encore qu'il en soit bien capable, le bougre... Bon Dieu, j'espère que personne ne lira jamais ce livre de bord, je me laisse vraiment aller ! J'ai parfois l'impression d'être une fille avec son journal intime. Mais ça passe le temps et ça m'amuse. Je ne suis pas écrivain, je n'ai pas à l'être et d'ailleurs Pelops me dit que personne, absolument personne ne sera jamais capable de lire mon sarmaien. L'autre jour il a essayé de lire une page et il a tellement rigolé que j'ai dû le flanquer à la porte de ma cabine.

Pour en revenir à l'uranium. C'est grâce à Chephron. Je sais bien qu'à côté de lui Quasimodo aurait l'air d'un prix de beauté et je ne peux pas le supporter, mais je dois être juste. C'est un sacré bon tambour et il sait comment manier les hommes et en tirer le maximum. Tout le monde prend les avirons à son tour. Sauf moi, Pelops et Ixion.

Pelops, qui se prend pour un toubib, a essayé de guérir les plaies purulentes de Chephron avec un onguent qu'il a trouvé à bord. Ça n'a pas marché, mais Pelops a découvert que Chephron, ce crétin, trimballait un

morceau de meta brut dans la poche, comme porte-bonheur.

Je lui ai demandé de me le donner. Il a fait des histoires, mais finalement Pelops le lui a arraché et me l'a remis. Je l'ai gratté avec un couteau. C'était lourd, dense, ça ressemblait à du nickel. Je l'ai cru d'abord. C'était bien possible.

Ce soir-là, avant d'allumer la lampe de ma cabine, j'étais allongé sur ma couchette et j'examinais le morceau de meta brut. Après l'avoir regardé fixement pendant un long moment, je me suis résolu à appeler Pelops et Ixion, pour avoir leur avis. Je commençais à douter de mes propres yeux.

Ils ont vu aussi. Une légère luminosité dans le noir, une sorte de fluorescence, un imperceptible halo autour du bout de meta.

De la pechblende.

Pour la première fois, à mon quatrième voyage dans la Dimension X, je découvrais un trésor qui pouvait réellement être appelé un trésor. À Sarma, il y avait des montagnes entières, des chaînes de montagnes de pechblende. Les plaies de Chephron étaient causées par les radiations ;

Tout ce qui précède a été écrit de mémoire, longtemps après les faits, pour la simple raison que je viens juste de reprendre ce livre de bord. Il s'est passé un sacré tas de choses depuis que j'ai identifié ce bout de meta comme de la pechblende. Mauvaises pour la plupart. Mais il y en a eu de bonnes aussi. J'ai retrouvé Zeena !

Encore que ça, ce ne soit pas tellement une bonne chose. Non, vraiment pas. Mais passons, je ne peux pas me résoudre à l'évoquer ici. Le plus grave ennui, c'est que j'ai maintenant une autre femme sur les bras. À deux, elles me rendent dingue.

Voyons un peu. C'est difficile de reprendre comme ça un livre de bord après si longtemps et tant d'événements, alors je dirai simplement que j'étais couché là en pensant à la pechblende et en me demandant si vraiment Lord L serait capable d'inventer ce qu'il appelle la téléportation pour que nous puissions ramener le truc dans la Dimension N, quand Ixion est arrivé pour m'annoncer une mauvaise nouvelle. Une des tempêtes de la mer Violette menaçait, comme tous les ans vers la même époque. Ixion disait que nous devrions gagner le large au plus vite, nous éloigner le plus possible des côtes.

L'ennui c'est que la mer Violette est très étroite. Environ cinquante milles nautiques de chez nous à l'endroit le plus large. Nous étions à ce moment devant Tyranna. Je n'avais certainement pas envie d'aller chercher à m'abriter là-bas. Pas plus que je ne voulais retourner à Sarma.

Au nord, à en croire Ixion, la mer s'étend à l'infini. Aucun marin n'en a jamais atteint l'extrémité. Je n'avais pas envie d'aller y voir.

Ixion disait que les Tempêtes violettes soufflaient et faisaient rage pendant des jours, des semaines. Même avec des ancres flottantes et à sec

de toile, nous étions sûrs d'être poussés par le vent. À l'ouest et à l'est, nous serions drossés contre les côtes. Au nord, c'était l'inconnu. Restait le sud, vers la Terre Brûlante, où je voulais me rendre de toute façon. Je me suis dit que mon problème serait résolu. Courir devant la tempête, toujours cap au sud. Ixion a quitté ma cabine en secouant la tête : le capitaine Blade n'avait jamais été dans une Tempête violette. Mais j'allais bien voir.

Et j'ai bien vu, pas de doute. En écrivant cela, je vois encore ces vagues. Atteignant le sommet du mât. Plus hautes encore. On avait l'impression d'être dans une vallée, entouré de montagnes violettes. Le vent était au moins de force cyclone – selon les échelles de la Dimension N – et ne cessait pas un seul instant. Et il sautait de quart, perpétuellement, en hurlant et en sifflant et en emportant les crêtes des énormes vagues.

Nous avons perdu quatre gouvernails en deux jours. J'ai perdu douze hommes pendant la première heure, balayés par-dessus bord avant qu'on fixe les cordages. Je me suis fait moi-même attacher à la barre, et j'ai pris la pire tabassée de ma vie, mais j'ai quand même réussi à ne pas trop donner de la bande. Nous ne cessions pas d'écoper. Ils savaient qu'ils travaillaient pour leur peau, et ils écopiaient dur. Comme ils écopiaient ! Ça ne suffisait pas. La Pphira était assez étanche mais nous embarquions des tonnes d'eau à chaque rouleau. Et ils n'arrêtaient pas de déferler.

À la fin du troisième jour, je me suis dit que c'était la fin. La Pphira était très basse sur l'eau et menaçait de sombrer à tout instant. Et puis nous avons eu droit à un miracle. La tempête a cessé.

Seulement Ixion m'a indiqué la mer, tout autour de nous. À perte de vue, elle était calme, aussi calme que si on avait jeté de l'huile dessus.

Je vais citer Ixion :

— Tu ne connais pas les Tempêtes violettes. Elle va reprendre. Dans une heure, dans un jour, même plusieurs jours, mais elle va revenir. Elles sont toujours en deux parties, les Tempêtes violettes, et il y a toujours un calme plat entre les deux. Tu verras.

J'étais bien forcé de le croire. Ixion ne s'était encore jamais trompé, quand il s'agissait de la mer et de la navigation. J'ai juré un bon coup – ce qui ne servait strictement à rien – et puis j'ai demandé à Ixion s'il savait où nous étions. Il n'en savait rien, sauf que nous avions été poussés très loin au sud et qu'il n'y avait aucune terre en vue. Ça non plus, ça ne nous servait pas à grand-chose. Mais je savais ce que j'avais à faire.

— Mets les hommes aux avirons dès que possible.

Il n'y avait pas un souffle de vent. Il n'y en aurait pas, déclarait Ixion, jusqu'au moment où la tempête reviendrait en force. Je lui ai dit :

— Nous allons pousser au sud, le plus loin possible. Il faudra bien que nous finissions par apercevoir la Terre Brûlante. Nous trouverons peut-être une rade pour nous abriter. Qu'est-ce que tu sais de ces parages ?

Ixion a haussé les épaules.

— *Je ne suis jamais allé à la Terre Brûlante, Capitaine. Peu de Sarmaiens la connaissent. Je ne sais que ce que j'ai entendu raconter, que c'est un endroit épouvantable et à une très grande distance de Sarmacid. On dit que personne ne peut traverser la Terre Brûlante, à part les Moghs, qui vivent au-delà.*

Nous avions perdu notre unique mât. J'ai envoyé un homme en haut de ce qu'il en restait, en lui disant de s'y attacher et de m'avertir dès qu'il apercevrait une terre.

Cette foutue côte désertique – naturellement c'était ainsi que je voyais la Terre Brûlante, un désert – ne devait plus être bien loin. Si nous pouvions l'atteindre et y échouer la Pphira, j'avais assez d'hommes à bord pour la traîner plus haut que la limite des marées, et creuser un trou pour sa quille. Elle ne risquerait rien, et j'aurais en quelque sorte une base. Je savais qu'il me faudrait traverser ce désert et ça ne me disait rien du tout.

Nous avançons à la rame depuis cinq heures environ, à bonne allure, quand la vigie en haut du mât tronqué a poussé un cri et montré l'avant, bâbord avant.

— *Un navire, Capitaine ! Un navire qui sombre ! Avec des femmes à bord ! Des femmes !*

J'ai tout de suite entendu le murmure qui a couru tout le long de la Pphira. Des femmes ! Comme si je n'avais pas assez de pépins ! J'ai jeté un coup d'œil à Ixion.

— *Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que ça pourrait être un des navires de châtiment de la reine ?*

Zeena !

Ixion m'a pris la lunette d'approche et il a examiné le navire. À l'œil nu, je voyais des femmes qui sautaient et criaient, qui agitaient les bras et des bouts d'étoffe multicolores. La plupart avaient les seins nus. Pas d'hommes. Pas la queue d'un, si je puis me permettre...

— *Ce sont bien des femmes, a déclaré Ixion en se pouléchant, et je lui ai rétorqué sèchement :*

— *Je sais. Ne t'occupe pas de ça. Le bateau ?*

— *Navire pirate, Capitaine. En bien triste état, mais je ne crois pas qu'il va couler. Il y a le crâne cloué à la proue... Il n'y a que les navires pirates qui portent ça.*

Je me suis tirillé la barbe en me demandant tout haut :

— *Où sont les foutus pirates, alors ? Il n'y a pas de femmes pirates, j'imagine ?*

Ixion m'a rendu la lunette.

— *Non, Capitaine. À mon avis, les pirates ont attaqué un galion et*

l'ont coulé. Et ils ont pris des femmes à leur bord.

Je connaissais un moyen de nous en assurer.

— Approchons-nous. Tout le monde aux postes de combat. C'est peut-être une ruse, pour nous attirer avec des femmes. Il est probablement bourré de pirates, dans l'entrepont.

Je me trompais. Les pirates s'étaient bien emparés d'une galère, un des navires de châtiment de la reine. Ils avaient tué le capitaine, un certain Marius et le seul homme à bord – il me semblait que Pphira avait mentionné ce nom-là – et ils s'étaient beaucoup amusés avec les laides avant de les jeter par-dessus bord ou de les égorger. Quant à la crème, le gratin de l'équipage féminin, des criminelles selon les lois sarmatiennes, et des galériennes, les pirates les avaient prises à leur bord. Nous allions apprendre par la suite que toutes les femmes étaient devenues leur propriété commune.

Mais j'anticipe. Quand nous n'avons pas vu la moindre trace de pirates, nous avons abordé l'unirème et embarqué les femmes. Zeena se trouvait parmi elles.

Ixion avait raison, le navire pouvait être sauvé. Ce qui m'a soulagé d'un grand poids. Je n'aimais pas perdre Ixion, mais il était le meilleur et on avait besoin de lui. Je lui ai annoncé, en présence de Pelops, qu'il était maintenant capitaine.

— Prends tout ce qu'il te faut et répare ce navire. Maintiens-le à flot. Prends cent cinquante hommes avec toi. Nomme tes officiers, tu les connais mieux que moi, et travaille aussi vite que tu pourras. Je vais rester à la cape pour voir comment les choses se présentent.

Il regardait le ciel avec inquiétude et j'ai deviné ses pensées. Alors je lui ai conseillé :

— Prie un peu. La tempête attendra peut-être assez longtemps.

Il est donc passé sur l'autre navire avec ses cent cinquante hommes, et il a aussi emmené la moitié des femmes.

Maintenant j'écris tout ceci sur le gaillard d'arrière, ayant été éjecté de ma cabine par Zeena et l'autre femme. Qui se dit aussi princesse. La princesse Canda. Deux princesses ?

Zeena ne m'a pas reconnu. Elle est dans un état lamentable, mentalement. Il est évident qu'elle a beaucoup souffert parmi les pirates. L'autre, Canda, ne semble pas avoir été maltraitée. Je ne sais vraiment pas que penser d'elle. Elle me traite, et le pauvre Pelops aussi, comme de la merde. Elle se prétend la fille de je ne sais quel grand roi, au-delà des montagnes de la Terre Brûlante, El Kal des Moghs. Allez savoir !

Cette Canda n'est peut-être qu'une superbe menteuse.

Essayé encore de parler à Zeena. Rien à faire. Elle a peur de moi et se

blottit dans un coin de la cabine et me regarde avec des yeux terrifiés. Les pirates ont dû se la passer de main en main, c'est évident, et ça lui a fait perdre la raison. La question qui se pose c'est que faire ? Comment la secourir ?

Voilà Ixion qui m'envoie un signal de l'unirème. Ce foutu vent repart à l'attaque. Le ciel est très menaçant. La mer commence à grossir. Nous voilà repartis ! Je vais mettre ceci...

(Note du traducteur. Le texte s'arrête là.)

Nous savons que Blade, si cet homme a réellement existé, a placé son manuscrit dans une bouteille de cuir, une outre à vin. Quand elle a été trouvée, la bouteille était scellée. Et là nous ne pouvons qu'échafauder des hypothèses : il est certain que pendant toutes ces centilunes l'outre n'a pas flotté à la dérive dans la mer Violette. Elle a dû, en admettant toujours que ce texte soit authentique, trouver à se loger au fond d'une grotte sous-marine, ou même dans une épave, où elle est restée pendant des âges et des âges. Et puis, par hasard, elle a été délogée et a fini par échouer sur le rivage où des pêcheurs l'ont découverte. Ceci, je le répète, n'est qu'une hypothèse.

Mais il faut dire que Richard Blade lui-même n'est qu'une hypothèse ! L'érudit que je suis est déjà bien connu pour son scepticisme. Ma propre hypothèse, c'est que les documents ne sont qu'un canular perpétré il y a très longtemps, à *une époque contemporaine du mythe de Blade*, par quelque génie disparu et inconnu, peut-être, qui croyait au mythe et cherchait l'occasion de jouer le rôle de Blade.

Nous ne le saurons jamais.

CHAPITRE XVI

Bien souvent, durant cette marche interminable dans le désert, brûlés par le soleil dans la journée, glacés la nuit quand ils campaient sans abri, Blade envia l'homme qu'il avait l'intention de tuer.

Son double, l'agent russe, vivait dans le luxe à la cour d'El Kal, roi des Moghs. Mieux encore, ce sosie était maintenant Vizir du Royaume. Il occupait un poste de prestige et de puissance, et il recherchait anxieusement son frère jumeau. Blade !

C'était la princesse Canda – car Blade était maintenant convaincu qu'elle était bien une princesse – qui lui avait fourni ces renseignements. Pas tout de suite. Mais en un temps et un lieu de son propre choix.

La nuit tombait. Blade entreprit de construire l'habituel tumulus de pierres pour capter de l'eau. C'était tout ce qu'ils avaient, tout ce qui les maintenait en vie, et cela grâce à des ressources et un esprit pratique que l'aventurier n'avait pas cru posséder. Il avait remarqué que durant les journées de soleil accablant, le vent soufflait toujours de la mer Violette. Il était chargé d'humidité. La deuxième nuit, alors que le petit groupe commençait à mourir de soif, Blade avait construit un tumulus de pierres relativement fraîches extraites du sable avec son épée. Une demi-heure plus tard, l'humidité s'accumulait sur les pierres et ruisselait pour former une minuscule mare. Blade rationna la boisson, toujours à la pointe de l'épée, et emplit une petite outre que l'horrible Chephron portait justement à la ceinture quand la *Pphira* s'était brisée sur un récif et avait sombré.

Après avoir achevé son tumulus, Blade contempla les montagnes couronnées de neige, à l'horizon. Elles ne paraissaient pas plus proches que le premier jour de marche. Blade aurait pu jurer que les montagnes reculaient subrepticement pendant la nuit.

Au-delà des montagnes, si jamais ils les atteignaient, s'étendait la Terre des Moghs, et une grande ville où régnait El Kal. C'était du moins ce qu'affirmait Canda, qui prétendait être la fille unique d'El Kal.

Il y avait une oasis, disait-elle, non loin d'un col permettant de franchir les montagnes. Quand ils arriveraient à cette oasis – et là-

dessus Blade n'était guère optimiste – un signal serait envoyé et un groupe viendrait les accueillir. Pour Blade, toute désagréable et dangereuse que fût sa situation actuelle, cela ne présageait rien de bon. Pour le moment, son double tenait tous les atouts. Il était établi, puissant. Il avait tous les avantages. Blade ne possédait qu'une culotte de cuir, presque complètement usée entre les jambes, et son épée.

Il ressentait aussi de nouveau ces douleurs dans la tête. Et se demandait si le Russe en souffrait aussi.

— J'ai faim, Capitaine. Pourquoi restes-tu là à rêver devant ces montagnes, alors que tu devrais nous fournir de quoi manger ?

C'était la princesse Canda. Les seins nus, un bout d'étoffe autour des reins, brûlée par le soleil, échevelée et aussi sale que tous les autres, elle était absolument ravissante. Ses cheveux d'un noir de jais lui tombaient jusqu'à la taille et elle les avait attachés avec un bout de lanière de cuir. Elle avait un visage parfaitement ovale et des yeux gris très écartés. Des yeux couleur de fumée et piquetés d'or. Elle était presque aussi grande que Blade, mince, hautaine, avec des seins généreux couronnés de rose qui, malgré leur taille, restaient fermes et n'avaient besoin de nul soutien.

Blade la considéra un moment sans rien dire. Il se tourna vers l'endroit où Zeena était allongée, soignée par l'affreux Chephron. Zeena n'allait pas mieux. Blade était maintenant certain que sa raison était perdue à jamais. Cependant elle avait été aussi ravissante, aussi belle que la fille qui se dressait fièrement devant lui maintenant. Mais aujourd'hui les yeux de gentiane étaient creux, vides – elle ne reconnaissait toujours pas Blade – et son corps terriblement amaigri.

Canda tapa du pied, un joli pied nu délicat.

— J'ai faim, Blade !

Il dégaina son épée et elle recula, feignant la terreur. Puis elle le considéra avec un petit sourire moqueur.

— Tu n'oserais pas ! N'oublie pas que tout dépendra de moi, quand nous arriverons enfin à l'oasis. Les habitants me connaissent. Tandis que toi, et ces autres-là, ils vous attaqueraient et vous tueraient.

C'était sans doute vrai et Blade hocha la tête.

— Je vais tuer notre souper, Canda. Rien de plus. Je ne m'en prends jamais aux femmes.

Blade lui tourna le dos et, l'épée au poing, il partit à la recherche de serpents. La Terre Brûlante n'avait rien à offrir, à part des serpents à profusion. Ils n'étaient pas venimeux, du moins Canda l'affirmait, et ils sortaient la nuit. On pouvait en trouver des centaines dans les petites ravines.

Blade tua une dizaine de serpents en quelques minutes et les rapporta à Chephron et à Pelops, pour qu'ils les dépècent et les désossent et les préparent pour le repas. Coupés en petits morceaux, et accompagnés du peu d'eau qu'ils avaient, ils leur donnaient assez de forces pour une nouvelle journée de marche. Ce n'était guère bon, et même un peu répugnant, mais ils n'avaient pas le choix.

Il retourna au tumulus. Pelops était là, attendant le premier ruissellement de la condensation. Le petit homme était encore plus ratatiné ; il avait perdu son armure et son épée dans le naufrage et paraissait à bout de forces.

Au départ, ils avaient été neuf. Ils n'étaient plus que cinq : Blade, Pelops, Chephron et les deux femmes. Les morts avaient été des esclaves trop faibles et trop émaciés pour supporter la longue marche. Entre toutes les femmes prises sur le navire pirate, aucune n'avait été sauvée, à part Zeena et Canda. Blade ignorait ce qu'était devenu Ixion. La *Pphira* avait été séparée de l'unirème longtemps avant de s'échouer sur le récif et de sombrer dans une mer démontée, écrasée par des vagues de près de quinze mètres de haut. Blade avait eu du mal à gagner la côte avec les femmes. La princesse Canda l'avait aidé, et Pelops devait la vie à l'ancien esclave des mines, Chephron.

Blade se retourna et regarda Chephron, qui s'occupait tendrement de Zeena, la faisait manger. Ses horribles plaies commençaient à se refermer. Une nouvelle preuve, pensa Blade, que le *meta* était bien de la pechblende. De l'uranium...

Lord L et J devraient le croire sur parole, quand il reviendrait dans la Dimension N. Il avait perdu son bout de *meta* brut, ainsi que le livre de bord qu'il avait commencé de rédiger, quand la *Pphira* avait sombré.

Plus tard le froid devint plus glacial que jamais et Blade ne put trouver le sommeil. À vrai dire, ce n'était pas le froid qui le tenait éveillé mais son souci de l'avenir. Il était dans une position défensive presque désespérée. Son homologue russe s'était bien établi à Mogh, tout comme Blade avait réussi à s'établir à Sarma, et sans aucun doute son premier soin serait de le tuer, lui, Blade.

Il se leva, jeta un coup d'œil aux autres – Chephron avait pris l'habitude de dormir avec Zeena, en la serrant entre ses bras difformes pour lui communiquer le plus de chaleur possible – et s'éloigna dans le clair de lune du désert. Le paysage était austère, aride, lunaire. Glacé. Amer et sombre. Les serpents avaient maintenant disparu. Blade s'assit sur un rocher et envisagea l'avenir, son avenir, s'il en avait un.

Son double serait maître de la situation. Au début du moins. C'était certain. Blade n'avait que son épée. Pas grand-chose, contre un Vizir de Mogh. Il sourit froidement. L'homme n'avait pas perdu de

temps pour consolider sa position. Tout comme Blade de son côté. Et son double le cherchait. Tout comme lui.

L'idée lui vint qu'ils devaient penser de la même façon. Ils étaient, après tout, des jumeaux en tout sauf par le sang. Lord Leighton avait trouvé un mot... Des jumeaux monozygotiques.

Il se dit qu'il devait donc se mettre à la place de l'autre, sonder la personnalité du Russe et agir comme s'il était lui, comme s'il voulait tuer Blade.

Et tâcher de se tirer d'affaire pendant ce temps-là.

Il n'avait guère progressé dans ses réflexions quand il entendit un pas léger et vit une ombre glisser sur son rocher. La princesse Canda.

— J'ai très froid, Blade.

Elle ne mentait sûrement pas. Ses seins adorables avaient la chair de poule.

— Nous avons tous froid, Princesse. Et alors ? Que veux-tu que j'y fasse ?

— Serais-tu stupide ? Regarde !

Elle désigna Chephron endormi, avec Zeena dans ses bras.

— Même un être répugnant comme celui-ci sait que faire. Il sait comment abriter celle qui n'a plus de raison.

Blade se leva.

— C'est ça que tu veux, Canda ? Un abri ?

Elle fit un pas de plus vers lui.

— Le vent est glacé. Oui, je veux un abri... et peut-être autre chose aussi. Et toi, tu n'es qu'un imbécile, et insultant qui plus est. Jamais je n'ai eu à demander !

Le parfum humide et musqué de Canda chatouilla les narines de Blade. Il était prêt pour l'amour, plus que prêt, et sourit en pensant que le cuir usé de sa culotte risquait de ne pas résister. Canda surprit son sourire.

— Tu te moques de moi, Capitaine ?

— De moi-même, Princesse. Tu vois ?

Il baissa la tête et indiqua la massive protubérance mal comprimée par le cuir. Elle ouvrit des yeux ronds. Le cuir choisit ce moment précis pour céder dans un grand bruit de déchirure.

Canda considéra un moment l'énorme objet.

— J'ai déjà moins froid, murmura-t-elle.

— Moi aussi, Princesse.

Ils ne s'embrassèrent pas. Si elle savait ce qu'était la tendresse, elle

ne l'invoqua pas, elle n'en accorda pas, et ne parut même pas la souhaiter. Elle refusa de se coucher sur les pierres glacées, alors Blade la fit doucement reculer et l'adossa au rocher. Elle poussa un petit cri et lui mordit l'oreille quand il la pénétra, mais la voie était assez large et Blade comprit qu'il ne déflorerait sûrement pas une vierge.

Canda trouva rapidement un rythme haletant ; elle ne cherchait pas à calquer son allure sur les coups de reins de Blade. Elle noua ses bras autour de son cou et petit à petit il supporta tout son poids tandis qu'elle levait les jambes et lui encerclait la taille.

Quand il comprit ce qu'elle désirait, et qu'elle pouvait durer longtemps, il commença à se retenir. Canda fut secouée de plusieurs spasmes délirants, lui griffant le dos de ses ongles pointus, avant de se hausser et de retomber dans une grande secousse d'extase. Elle gémit et rejeta la tête en arrière. Blade, travailleur acharné, repoussa les douces fesses de Canda contre le rocher et plongea de plus en plus profondément, jusqu'à ce que lui-même se convulse dans un grondement qui se mêla aux soupirs de la princesse.

Quand il se redressa, elle était toujours accrochée à lui, nouée autour de son corps puissant, le chevauchant face à face. Elle rejeta ses longs cheveux en arrière et lui sourit, énigmatiquement.

— Je ne peux pas me décider, dit-elle.

Blade, qui mollissait en elle, sa chair rigide transformée en ver de terre et glissant dans l'humidité poisseuse, la regarda, surpris. Elle était soudain devenue très lourde.

— Décider quoi ?

— Lequel de vous deux est le meilleur. Lequel me donne le plus de plaisir. Toi ou ton frère jumeau.

Ainsi le Russe l'avait précédé. Avec un serrement de cœur qui n'avait rien à voir avec la jalousie mais tout avec le souci de sa propre peau, Blade se dégagea tout à fait, la souleva et la reposa par terre. Il se força à sourire, à prendre un air à la fois assuré et désinvolte.

— Raconte-moi donc, Ma Princesse. C'est fort intéressant.

Les dents de Canda brillèrent au clair de lune.

— Oui, je m'en doutais, Capitaine. Et je te trouve intéressant aussi. Ton serviteur Pelops m'a raconté beaucoup de choses, mais bien moins que ce que j'aimerais savoir. J'ai attendu le bon moment pour parler, alors que nous ne sommes plus qu'à cinq jours de marche de l'oasis. Que veux-tu savoir de ton frère, Blade ?

— Tout. Plus que ce que je sais maintenant, qui n'est presque rien.

— Étrange. Ce sont ses propres mots quand il a appris qu'un homme vivait à Sarma qui devait être son frère. Son jumeau. Il te

recherche désespérément, Capitaine.

Désespérément, pensa Blade. Le mot était juste. Une question lui vint à l'esprit.

— Comment mon frère a-t-il su que j'étais vivant ?

— Un cavalier est venu. Un messenger du Conseil des Cinq de Sarma. J'ai oublié son nom, ou ne l'ai jamais su, mais il a prétendu être envoyé par les prêtres pour voir si ton jumeau était vivant.

La main sournoise de Kreed. Qui se renseignait. Kreed avait-il réussi à gagner le port ?

Blade n'en savait rien et s'en moquait. Si Pphira avait un peu de bon sens, elle se débarrasserait du vieux prêtre d'une manière ou d'une autre.

Il enlaça Canda.

— Toi et moi, souffla-t-il, devons avoir une longue conversation. Mais d'abord réponds-moi, dis-moi la vérité. Là, tout de suite, est-ce que je n'étais pas meilleur que mon frère ? Ne t'ai-je pas donné plus de plaisir ?

Canda fronça les sourcils.

— C'est très difficile de juger de ces choses, Capitaine.

Blade pensa qu'elle avait sans doute raison.

CHAPITRE XVII

Les choses ne se passèrent pas comme Blade le prévoyait et le craignait. La fortune sourit, et il accepta de bonne grâce ce qu'il considérait comme une chance inattendue. Il en profita, et attendit en se demandant quel en serait le prix.

La princesse Canda n'avait pas menti. Après cinq jours de marche, le petit groupe atteignit une grande oasis, où on les nourrit, on les habilla, où ils purent boire à satiété de l'eau limpide d'une source. Les montagnes avaient fini par se rapprocher, durant les derniers jours. D'une tente dressée au bord de l'oasis, Blade apercevait le col par lequel une troupe de Moghs arriverait pour les accueillir et les escorter à El Kal.

Canda venait rejoindre Blade la nuit, mais dans la journée elle gardait ses distances, et s'entretenait avec les villageois. Les gens étaient grands, dégingandés, très basanés, avec des yeux sombres et presque tous maigres. Blade apprit que c'étaient des Moghs, mais d'une tribu inférieure et asservie à El Kal. Les femmes portaient le voile et les hommes des espèces de longs burnous de toile serrés à la taille par un ceinturon où pendait une épée, et ils étaient coiffés de turbans. Blade et tout son groupe furent traités avec la plus grande courtoisie. Il fut stupéfait d'apprendre que c'était sur les ordres du Vizir, son double.

Ils se remirent assez vite des fatigues et des privations de la longue marche, sauf Zeena, qui continuait de dépérir.

Souvent, Blade essayait de lui parler. Elle se contentait de le regarder avec ses grands yeux douloureux, et puis soudain elle poussait un cri de terreur et appelait Chephron. Lui seul était capable de l'apaiser. Elle se cramponnait à lui comme une enfant perdue et il lui caressait les cheveux, en chantant tout bas pour la rassurer.

En attendant leur escorte, Blade passait son temps à l'ombre d'un arbre, près d'une source. Ce n'était pas la source principale, elle se trouvait un peu à l'écart et peu de gens venaient le déranger là. Après de longues heures de réflexion, Blade retrouva la paix de l'esprit. Pour le moment, décida-t-il, inutile de se faire de souci. Le comportement de son double le surprenait et il s'interrogeait sur les mobiles qui lui

avaient fait ordonner de les bien traiter. Blade avait craint que les Moghs aient reçu l'ordre de l'abattre à vue. Comme ce n'était pas le cas, le Russe devait avoir un autre plan. Blade était comme un boxeur sur la défensive ; il ne pouvait qu'attendre que son ennemi passe à l'attaque, pour riposter ensuite.

Il y avait une heure qu'il sommeillait sous son arbre quand la douleur le frappa. La première depuis longtemps, un coup de poignard dans le cerveau, entre les deux yeux, et il ne put retenir un cri. Souffrant atrocement, il se roula dans le sable. L'ordinateur le cherchait furieusement.

La douleur se calma aussi vite qu'elle était venue. Blade soupira et essuya sa figure en sueur. Levant les yeux, il vit Pelops qui le regardait avec inquiétude.

— Tu es malade, Seigneur ?

Blade secoua faiblement la tête.

— Ce n'est rien. Un peu de migraine. Ça va mieux.

Pelops, tout pimpant dans ses vêtements neufs et bien retapé par la nourriture et l'eau abondantes, s'accroupit à côté de lui.

— Tu en es sûr, Seigneur ? Je suis un peu médecin, comme tu le sais, puisque tu m'as vu à l'œuvre avec les esclaves, et je serais heureux de te concocter une potion de...

Blade, réprimant difficilement son envie de rire, leva la main.

— Ce n'est pas nécessaire, petit homme. Je te dis que je vais bien, maintenant. Rien qu'à te voir redevenu toi-même, je me sens bien mieux.

Pelops le considéra d'un air méfiant.

— Tu te moques encore de moi, Seigneur. Je sais que cela t'arrive souvent.

Blade voulut protester mais l'ancien esclave reprit :

— Parfois, je le mérite. Je ne suis pas vraiment l'imbécile que je parais quelquefois. Mais ce qui importe, c'est que je me sens mieux moi-même. J'ai pris du poids, je suis bien vêtu. Quand j'aurai de nouveau des armes et une armure, je serai plus qu'heureux. Je retournerai à Sarma et je lutterai pour la reine contre Tyranna.

Tandis que Blade examinait le petit maître d'école, une idée commençait à prendre corps dans son esprit. Elle lui était souvent venue, et l'avait amusé.

— Tu veux retourner à Sarma, Pelops ?

— Que puis-je faire d'autre, Seigneur ? Je suis Sarmaïen, n'est-ce pas ? Oui, j'y retournerai certainement, si je vis. Il y a toujours cela.

Blade, plongé dans ses pensées, hocha la tête.

— Oui. Il y a toujours ça... Pelops...

Le petit homme regarda Blade et attendit la suite. Blade dessinait dans le sable avec une brindille.

— Oui, Seigneur ? Tu voulais me dire quelque chose ?

Blade sourit et se décida. Oui. Pourquoi pas ? Dans la Dimension X, il ne dépendait de personne. Il avait le droit... et comment cela pourrait-il faire du tort, dans le continuum espace-temps dimensionnel ? Il n'y voyait pas de mal. Et ce n'était qu'une blague, quelque chose qui l'amuserait pendant des années à venir chaque fois qu'il y repenserait.

— Pelops, aimerais-tu être un génie ?

Le petit homme tirailla les quelques poils de sa maigre barbe.

— Cela pourrait me plaire, Seigneur, si je savais ce que cela veut dire. Nous n'avons pas ce mot à Sarma.

— Un grand homme ! Dont le nom ne sera jamais oublié. Les gens parleront de toi pendant des siècles, écriront des livres sur toi, t'élèveront des statues.

Pelops ouvrit des yeux ronds.

— Des statues ? Tu veux dire... comme les grandes effigies de Bek-Tor ?

— Plus grandes, assura Blade. Et plus belles aussi. Toi, au moins, tu es entièrement homme. Et en général les statues sont plus belles que le modèle.

Pelops hocha la tête.

— Cela me plairait beaucoup, Seigneur. Mais me faudrait-il mourir avant ?

Blade éclata de rire.

— Tu devras bien mourir un jour, mais pas parce que tu seras un génie. Es-tu prêt, Pelops ? Je vais te confier un secret qui fera de toi un génie.

Pelops ravala sa salive, puis il sourit.

— Je suis prêt. J'ai confiance en toi, Seigneur, et je veux bien tenter ma chance. Ce serait une très grande chose pour moi, un ancien esclave, de devenir un génie et d'avoir des statues à mon image.

— Alors regarde bien.

Blade reprit sa brindille et dessina une roue sur le sable.

— C'est le soleil, s'exclama vivement Pelops. Ou la lune. Mais en quoi vont-ils me rendre célèbre ?

— Ce n'est ni le soleil ni la lune. Tais-toi et regarde et écoute. Cela s'appelle une roue. Et voici une autre roue. Et ceci, ça s'appelle un essieu. Maintenant ouvre bien les oreilles et observe.

En une demi-heure, Blade lui expliqua tout. Pelops hochait la tête, quelque peu frappé de stupeur, tout à fait ahuri par la simplicité du principe. Il gratta son crâne duveteux.

— Comment se fait-il que personne n'y ait encore pensé ?

Blade ne put répondre à cela.

— C'est toujours simple, ou cela le paraît, après que quelqu'un a eu l'idée pour la première fois. Dans mon propre pays il y avait autrefois un peuple, qu'on appelait les Indiens. Et aussi les Incas. Ces deux peuples avaient une civilisation avancée, des religions, des calendriers, connaissaient la médecine, beaucoup de choses. Et pourtant ils n'avaient jamais songé à la roue. Ils employaient des traîneaux, tout comme vous le faites à Sarma. Mais peu importe... Maintenant que tu as imaginé la roue, *toi*, tu vas pouvoir transformer complètement le mode de vie de Sarma. Regarde encore !

Blade fit de nouveaux croquis sur le sable, montra comment utiliser les pignons, les poulies, les engrenages. Pelops se taisait, écoutait avidement et suivait avec intérêt les mouvements de la brindille. Enfin Blade la jeta.

— Voilà. Tu es maintenant un génie. Prends garde de n'en parler à personne avant ton retour à Sarma. Je ne crois pas que les Moghs connaissent la roue non plus. Ne mets rien sur le papier. Garde le secret dans ta tête.

Pelops carra ses maigres épaules.

— Ah oui, seigneur Blade ! Je vais garder mon secret. Et tu as raison. Je suis un génie.

Blade se leva et contempla un nuage de poussière à l'horizon. Leur escorte.

De l'index replié, il frappa légèrement le crâne dégarni du petit homme.

— Absolument. Je ne comprends pas pourquoi tu n'y as pas pensé plut tôt.

L'escorte arriva. Deux douzaines de soldats moghs sous les ordres d'un lieutenant. Le Vizir ne s'était pas déplacé. Ils devaient être conduits à la ville d'El Kal avec le plus de courtoisie et de confort possible. Le lieutenant remit à Blade un message, écrit sur un morceau de peau tannée.

Sois le bienvenu, mon frère ! Mon cœur s'est réjoui quand j'ai appris que tu vivais. Fais vite. J'ai hâte de te revoir. Ton frère affectonné,

Gemma.

Gemma ! Le nom même que Blade avait imaginé à Sarma !

CHAPITRE XVIII

Blade avait l'impression de voir dans un miroir sa propre image bouger et parler. Les deux hommes étaient parfaitement identiques, à part la couleur de leur turban. Celui de Blade était blanc, celui de son double, écarlate.

Ils se trouvaient dans une vaste salle carrée du palais d'El Kal. D'épais murs de pisé – toute la ville était construite de briques d'argile séchée au soleil, avec gouttières ingénieuses pour éviter que les maisons ne soient emportées par les orages subits – protégeaient la pièce de la chaleur. Le sol et les murs étaient couverts de splendides tapis et tapisseries. Pour tout mobilier, il n'y avait qu'une large couche basse, plusieurs ottomanes et un tabouret sur lequel était posée une jarre d'eau fraîche, en terre cuite.

Blade, tout comme son double, portait des bottes de peau, un pantalon bouffant et une sorte de gilet brodé laissant le torse nu. Blade pouvait voir la cicatrice boursouflée sur le ventre de l'autre, pratiquée par le bistouri d'un chirurgien. La sienne, absolument identique, était le résultat d'un coup de couteau reçu à Hong-Kong l'année précédente à peine. Ces Russes étaient bien renseignés.

— Le nom de Gemma, dit son double, est une pure coïncidence. C'est assez naturel, je suppose. Quand j'ai retrouvé mes esprits, après le voyage dans l'ordinateur, j'ai tout de suite compris que vous viendriez à ma recherche. Chez vous, on doit être au courant du JEMO, j'imagine ? Alors je vous ai appelé Gemma et je me suis mis à vous chercher, disant que vous étiez mon frère jumeau. Manifestement, vous avez fait la même chose.

Le double était à demi allongé sur le divan, les jambes nonchalamment croisées, l'image même de la désinvolture. Blade arpentait la pièce, s'arrêtant de temps en temps pour contempler du petit balcon les tours de pisé de la ville. Il était nerveux et sur ses gardes. Il savait que l'autre devait l'être aussi, malgré son calme apparent. Blade ne se faisait aucune illusion. C'était là un adversaire redoutable – ne luttait-il pas en quelque sorte contre lui-même ? – et cette rencontre était aussi dangereuse que s'ils s'affrontaient l'arme au poing.

Blade se détourna de la fenêtre. Il ne pourrait y avoir de violence à présent. Ce n'était pas le moment et il fallait tenir compte d'El Kal, et aussi de la princesse Canda. De Canda surtout.

Son double prit une pipe et la bourra d'une racine finement moulue appelée *hebac*. Il l'alluma avec une chandelle posée sur le tabouret et souffla une bouffée de fumée blanche au léger parfum d'encens.

— Je sors de mon rôle, dit le Russe. Ce que jamais je n'aurais osé faire chez nous, sauf en congé. J'ai toujours regretté, Blade, que vous ne fumiez pas la pipe. Très irritant pour un amateur de pipe tel que moi.

La voix était celle de Blade, l'accent impeccable.

Blade n'avait pas eu le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées. La rencontre avait été soudaine, inattendue. Dès leur arrivée en ville, la princesse les avait quittés. Blade fut séparé de Pelops, de l'ancien mineur Chephron et de Zeena. Canda, après avoir promis qu'on ne leur ferait pas de mal, adressa à Blade un sourire énigmatique et disparut dans une autre aile du palais. Blade fut conduit aux bains et confié à une dizaine de jeunes personnes aux yeux de biche qui ne portaient pratiquement rien. Après avoir été baigné, coiffé et pomponné, il avait été escorté jusqu'à cette salle et laissé seul. Quelques instants plus tard, le Russe entra. Et maintenant ?

Le Russe recroisa les jambes et tira quelques bouffées odorantes de sa pipe. Il sourit – ses dents étaient parfaitement semblables à celles de Blade – et reprit :

— Allons, mon vieux, détendez-vous. Asseyez-vous donc. J'ai beaucoup de questions à vous poser, et je suppose que vous en avez quelques-unes aussi. Alors détendez-vous, et conversons agréablement. Il n'y a aucun danger, vous savez. Vous n'êtes menacé en rien. Tout au contraire. Tout bien pesé, nous sommes plus ou moins alliés.

Blade sourit aussi.

— Je ne sais pas. Comment en venez-vous à cette conclusion ? J'ai opéré en partant du principe que nous étions des ennemis mortels.

Le Russe appliqua à Blade le charme Blade. Son sourire était un chef-d'œuvre.

— Je sais. Je le craignais. Mais vous devez voir à quel point vous aviez tort ! Dans notre ancienne vie, oui. Nos deux pays sont plus ou moins en guerre. Mais ici ? Dans une ville de pisé, entourés de Moghs. Et vous qui arrivez de je ne sais quel pays appelé Sarma ! Je vous avouerai, mon vieux, que j'ai été bougrement perplexe et effrayé. Je ne vous ai pas cherché pour vous tuer. Loin de là. J'ai besoin de vous !

J'ai besoin d'informations. Je veux savoir ce qui va m'arriver. Et je veux retourner un jour en Russie. Vous êtes mon seul espoir.

Blade s'assit sur une des ottomanes et secoua la tête.

— Je ne peux guère vous aider... Avez-vous ressenti des douleurs dans la tête ?

Le double porta une main à sa tempe.

— Oui. Des migraines effroyables. Pourquoi ? Ça a une signification particulière ?

Blade avait donc un avantage. Il avait participé dès le début aux expériences avec l'ordinateur. C'était son quatrième voyage dans la Dimension X. Comment pourrait-il user au mieux de cet avantage ? Il savait qu'il ne pouvait absolument pas se fier à cet homme, ni croire un mot de ce qu'il disait, et cependant il y avait une chance que ce soit la vérité. Il se pourrait bien qu'on doive régler la question dans la Dimension N.

— Ces douleurs, répondit-il, révèlent qu'ils nous cherchent. Qu'ils essayent de nous ramener.

De le ramener, lui, Blade. Il aurait déjà dû tuer le Russe. Le double hocha la tête.

— Je m'en suis un peu douté. J'ai fait un peu de cybernétique élémentaire, avant d'être recruté par le JEMO pour devenir votre double. Une vie étrange, Blade, et pas particulièrement agréable. On a tendance à perdre sa propre identité. Je suis devenu plus britannique que russe, bien que je sois né à Minsk et que je m'appelle Gregor Petrochanski. Qui le croirait à me voir maintenant ?

Et il rit. Blade l'observait. L'homme ne pouvait être au courant de l'uranium de Sarma. Pas de pépin de ce côté. Que faire, comment s'y prendre ? Pendant un moment Blade envisagea, très vaguement et brièvement, de prendre l'homme par surprise et de l'étrangler. S'il le pouvait. Le double était probablement aussi fort que lui-même. Et il resterait les Moghs. Il était dans une ville mogh, dans un palais mogh, il avait vu, quand ils étaient arrivés, les cadavres de meurtriers accrochés à des crochets plantés dans les murs.

Et puis il y avait Canda. La princesse. Blade ne pouvait connaître les sentiments qu'elle éprouvait pour ce Russe. Elle avait avoué qu'elle couchait avec lui. Et elle ne parvenait pas à savoir lequel, de Blade ou de lui, lui procurait le plus de plaisir.

Comme s'il avait suivi le cheminement de la pensée de Blade, comme s'ils étaient des jumeaux télépathiques et pas seulement physiques, le Russe déclara :

— Nous devons parvenir à une sorte d'arrangement, Blade.

Conclure une trêve, mon vieux. Pour tout vous dire, je n'ose pas vous faire de mal en ce moment. J'ai... ma foi, j'ai un peu chargé, sur le jumeau perdu, je le crains. Ça paraîtrait bougrement bizarre si après tous mes pleurs et mes lamentations, je flanquais un coup de couteau dans le dos de mon cher frère dès son arrivée. Et, au fait, puisque nous sommes frères, autant nous tutoyer, d'accord ? Oui. Comme je disais, ce n'est pas possible. Cet El Kal est un monarque absolu et un gars avec qui on ne plaisante pas. Je l'ai vu faire et ça m'a donné le frisson. Il a un signal, qu'il donne quand il parle à quelqu'un... S'il se touche la gorge, passe un doigt en travers, le pauvre bougre est foutu. Après ça on ne revoit plus rien de lui à part sa tête, proprement coupée. Ou salement, plutôt. Tu vois le genre !

Blade savait jouer la comédie comme les meilleurs des acteurs. Si l'homme voulait s'y prendre ainsi, à Dieu vat ! Ils joueraient un peu au chat et à la souris. Blade se leva, alla vers le divan et tendit la main.

— Tu as sûrement raison. J'ai besoin de toi, autant que tu as besoin de moi. Tu connais la consigne, pas moi. Pour le moment, nous devons nous faire confiance. Et j'ai une proposition à te faire, qui t'intéressera peut-être.

Ils se serrèrent la main. Leurs regards se croisèrent, aigus et pénétrants, et Blade eut l'impression de regarder au fond de son âme, son âme à lui. C'était étrange, presque effrayant, et il sentit que son double éprouvait la même sensation.

Le Russe se claqua la cuisse.

— Eh bien, voilà qui est fait ! Bonne chose. Et maintenant, puisque je connais un peu mieux que toi les coutumes du pays, je vais nous trouver quelque chose pour fêter ça.

Il se leva, se dirigea vers une épaisse porte de cuir cloutée de cuivre et la poussa. Il frappa trois fois dans ses mains. Quelques instants plus tard une fille apparut, portant sur un plateau un grand pichet et deux hanaps. Le Russe lui fit signe de poser le plateau par terre près du divan. Elle avait les seins nus et ne portait qu'un pantalon bouffant en tissu diaphane. Comme elle allait partir, le Russe cligna de l'œil à Blade et posa une main sur l'épaule nue de la fille.

— Observe, mon frère ! La vie chez les Moghs a du bon, tu vas le voir !

Il fit pivoter la fille et l'embrassa sur la bouche. Elle resta figée, les bras ballants. Quand il eut fini de l'embrasser, elle sourit et murmura :

— Merci, Maître.

Le Russe se tourna vers Blade en riant.

— Tu vois ? Elles sont toutes comme ça.

Il passa derrière elle, l'enlaça et lui caressa les seins. Elle regardait droit devant elle, le sourire fixe. Le Russe lui pétrit les seins – Blade pouvait presque sentir la chair ferme sous ses propres doigts – et puis il laissa glisser ses mains jusqu'à la taille fine, le long des hanches et remonta par-devant pour explorer le pubis. Elle trembla et gémit un peu. Blade se sentit réagir.

Finalement, le Russe la lâcha, lui donna une petite poussée et lui dit :

— C'est tout. Tu peux partir maintenant.

— Merci, Maître, murmura la fille en s'inclinant.

Le double revint s'asseoir à côté de Blade.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, mon vieux ? Elles sont toutes comme ça, dociles, consentantes, et elles doivent être au moins mille dans ce palais. Il n'y a rien de tel en Russie, je peux te l'assurer. Et d'après ce que j'ai vu de l'Angleterre vous ne devez pas avoir leurs pareilles non plus.

Le Russe versa du vin dans les hanaps et en tendit un à Blade.

— Ne crains rien, vieux frère. Il n'y a ni drogue ni poison. Goûte... Pas mauvais, hein ?

Le vin était sec, avec un arrière-goût un peu sucré. Blade pensa qu'il devait être à base de dattes ou de figues. Il approuva.

— Excellent. Bon. Est-ce que tu es prêt à écouter ma proposition ?

Le Russe se resservit. Blade espéra vaguement que l'homme était un ivrogne, pensant que cela faciliterait les choses. Mais cet espoir était vain.

— J'écoute, dit le double.

Blade surprit soudain un éclat dur dans ses yeux, qu'il reconnut. Il l'avait vu dans les siens.

Brièvement, et sans livrer aucun secret, il expliqua que l'agent ne pourrait regagner la Dimension N qu'au moyen de l'ordinateur de Lord L. Il n'y en avait pas d'autre. Le Russe s'impatia.

— La proposition, vieux !

— Simplement que tuournes casaque. Que tu viennes chez nous.

L'autre fut très sincèrement suffoqué.

— Que je trahisse ? Moi ? Vraiment, mon vieux, je...

— Pourquoi pas ? rétorqua Blade en l'examinant attentivement. Au bout du compte, et une fois que toutes les histoires de sécurité seraient réglées, tu aurais une vie plus agréable. L'Angleterre est tout de même un pays plus plaisant, tu sais.

Le Russe hocha lentement la tête, en observant Blade.

— C'est une opinion. Rien ne le prouve. Mais en admettant... Comment pourrait-on arranger ça ?

— Rien de plus facile. Tu es arrivé tout nu, n'est-ce pas ?

Nouveau hochement de tête. Nouveau sourire.

— Comme un ver ! Dans une mer démontée. Croyant devenir fou ! Si je n'avais pas trouvé une épave pour m'y cramponner, je me serais noyé.

— Tu seras nu à ton retour. Tu seras assommé, sans défense, et immédiatement arrêté. Comme espion, comme agent ennemi, un type qui a menacé de faire sauter la moitié de Londres. Tu seras fourré en prison pour longtemps.

À ce moment, tu auras peut-être envie de passer chez nous mais il sera trop tard. Tandis que si tu te décides maintenant, si tu peux t'arranger maintenant avec moi, je me porterai garant de toi à notre retour. Si nous retournons là-bas.

— Si ?

Blade voulait l'énervier, l'inquiéter un peu. L'homme était trop calme, trop sûr de lui, et ça ne lui plaisait pas. Un peu de psych, comme disaient les Américains, s'imposait.

— L'ordinateur peut rater son coup, dit-il gravement. Il y a toujours une première fois. Il est possible qu'ils ne parviennent pas à nous contacter.

Le Russe ralluma sa pipe puis il prit son hanap et alla sur le balcon. La nuit commençait à tomber. C'était un truc, pour cacher son expression à Blade, et Blade le devina mais ne put rien y faire.

— Dis-moi, vieux, est-ce qu'un mort peut être transporté dans ta Dimension N ? Un cadavre ?

— Non. Un homme meurt quand son cerveau meurt. L'ordinateur ne peut modifier des cellules mortes.

Une musique étrange monta soudain de la cour. Blade vit la lueur des torches se refléter en dansant sur les murs. Le Russe revint au centre de la pièce.

— Une petite fête pour nous, expliqua-t-il. Pour toi surtout. J'ai eu droit à la mienne, à mon arrivée. Mais nous sommes maintenant réunis, deux jumeaux inséparables, et ce soir ils vont y aller à fond. Un festin, des danseuses, tout le bazar. Ensuite, nous serons reçus en audience par El Kal. C'est assez important, tu sais. El Kal doit prendre une décision, dire lequel de nous sera le mari de Canda, et lequel sera exilé. Situation classique, non ?

Blade resta impassible. C'était une brusque volte-face et il avait besoin d'un peu de temps pour s'y faire. Et il était perplexe.

— Et alors ? Il me semble que ce n'est qu'un détail. On doit pouvoir trouver un compromis.

Le Russe retourna vers le divan, et remplit son hanap.

— On le croirait. On aurait tort. Pour plusieurs raisons, la première étant qu'ici l'exil n'est qu'un euphémisme pour assassinat. Les lois des Moghs sont très complexes. Comme j'ai de bonnes raisons de le savoir. Bon Dieu, ils n'ont même pas inventé la roue et ils ont un système juridique à côté duquel le nôtre n'est que brouille. Le tout basé sur l'ignorance et la superstition, mais des lois quand même. Et des coutumes aussi contraignantes que des lois, sinon plus. Bref, tout prétendant à la main d'une princesse royale et qui est repoussé est envoyé en exil. Tout nu. Littéralement. Dépouillé de tout ce qu'il possède.

— On lui donne un jour d'avance. Et puis la poursuite commence. Il y a une tribu nomade, les Ouleds, dont la spécialité est de traquer ces pauvres diables pour les tuer. Ils rapportent la tête et El Kal la plante sur un piquet contre le mur. Il paraît que ça porte bonheur aux jeunes mariés.

— Mais...

— Attends ! Selon la loi mogh, une princesse ne peut avoir qu'un seul mari.

Le sourire de Blade se figea.

— Et Canda nous veut tous les deux ?

— Voilà l'os, vieux frère. Elle dit qu'elle n'arrive pas à se décider, qu'elle ne sait pas lequel est meilleur au lit. Je ne demanderais pas mieux que de te la laisser, mais elle ne veut pas en entendre parler.

— Pour ma part, déclara Blade, je te laisse volontiers cet honneur.

— Merci bien. Donc, nous sommes tous les deux dans un sacré pétrin, à moins que nous ne trouvions un moyen de nous en sortir. L'un de nous deux est condamné. Tu es sûr de ne pas avoir un moyen de faire un peu grouiller cet ordinateur ?

— Aucun. Et il risque de ne jamais nous retrouver, je te l'ai déjà dit.

L'agent russe se redressa et leva son verre.

— Alors, à nous ! Je n'ai aucune fausse modestie, et je t'avoue que pour le moment l'avantage est pour moi. Je viens de quitter Canda, tout à l'heure, et elle paraissait tout à fait satisfaite. Naturellement ça ne va pas durer. Tu auras ta chance ce soir, après ta séance avec El Kal.

— Ma séance ?

— Tu verras, dit simplement le Russe et il remplit les deux hanaps. Ils vont venir nous chercher d'une minute à l'autre, maintenant. À la tienne, mon vieux.

Blade but et trouva le vin amer.

CHAPITRE XIX

Richard était seul dans l'immense salle voûtée du temple. Çà et là, quelques torches grésillaient. Comme toutes les constructions d'El Kal – la ville portait toujours le nom de l'empereur régnant – le temple était en pisé, un véritable chef-d'œuvre de génie architectural, avec ses tours et ses minarets immenses, le tout en boue séchée. Les murs étaient recouverts de fresques gigantesques. Toutes, ou presque, représentaient El Kal. Tout comme la statue géante devant laquelle il se tenait.

L'idole, haute de plus de quinze mètres, était assise dans la position d'un bouddha, avec un ventre énorme. La tête, aux traits accusés, parut familière à Blade. C'était le portrait d'Equebus.

Le nez busqué en forme de cimenterre, la bouche mince, la barbe, les yeux sombres – peints – qui semblaient suivre ses moindres mouvements... Ainsi, le Mogh que Pphira avait aimé, c'était El Kal ! Blade eut la gorge sèche. Il avait tué Equebus, le fils de l'empereur. Mais comment El Kal pourrait-il le savoir ?

De part et d'autre de la statue, un encensoir fumait sur un trépied. Entre les deux, il y avait un épais tapis. Blade, suivant les instructions du Russe, qui affirmait avoir subi lui-même cette épreuve, s'approcha et tomba à genoux.

— Moi, Richard Blade, dit-il, suis venu selon ta volonté, El Kal, pour entendre de ta bouche quel sera mon sort. Je me prosterne devant toi. J'attends.

Rien. Dans le lointain, Blade entendait l'étrange musique des tambourins et des lyres. La fête continuait. Il avait laissé le Russe avec une danseuse sur chaque genou. Canda ne s'était pas montrée.

Il attendit. Enfin, une éruption volcanique jaillit de l'idole. Un sourd grondement, une voix grave, un rugissement de stentor qui se répercutait dans le temple.

— Blade ! Je te souhaite la bienvenue au royaume d'El Kal. Tous les étrangers sont les bienvenus, à condition qu'ils ne violent pas nos lois et respectent nos coutumes. Je suis heureux de te savoir réuni avec ton frère jumeau. Vos deux cœurs sont heureux ?

Blade inclina la tête. El Kal devait être assis à l'intérieur du ventre

de l'idole, parlant dans des tubes acoustiques qui amplifiaient sa voix.

— Nos cœurs sont heureux, assura-t-il hardiment.

— Et cependant, tonna la voix, il y a un problème, Blade. Un grave problème. Ma fille vous désire tous les deux, elle vous aime tous les deux. Notre loi l'interdit. Que dis-tu de cela, Blade ?

Blade fut perplexe. Que pouvait-il dire ? Au même instant une vive douleur lui vrilla le crâne et se calma aussitôt. L'ordinateur.

Il secoua la tête, autant pour s'éclaircir les idées que pour répondre par la négative.

— Je ne puis répondre à cela, El Kal. Toi seul disposes, El Kal, pas moi.

Voilà qui devait être suffisamment servile.

Il surprit soudain un murmure, qui ne lui était pas destiné. Elle avait été imprudente, elle avait parlé trop fort et Blade l'avait entendue distinctement :

— Tu perds du temps, père !

Canda. Elle était dans le ventre de l'idole avec El Kal. Et se moquait de Blade, sans aucun doute. Riait et conspirait.

— Tu dis vrai, Blade, tonna la grande voix. Je dispose. Veux-tu te battre jusqu'à la mort avec ton jumeau ? Tuerais-tu ton frère bien-aimé pour une femme ?

Blade réfléchit. Y avait-il un piège, une astuce dans la tournure de la phrase ? Cela lui paraissait trop simple. Cependant, il avait bien été envoyé pour tuer l'imposteur. Alors pourquoi hésitait-il ?

Quand il répondit, ce fut avec plus de véracité qu'il ne le pensait :

— Si je le dois, je combattrai mon frère. Mais avec un cœur lourd. Je ne désire pas le tuer.

Voilà. Une trahison ? Sûrement de la désobéissance. Blade se rendit à l'évidence ; il ne voulait pas tuer l'agent russe. Il aurait trop l'impression de se tuer lui-même. Et l'homme avait promis de passer à l'Ouest.

— Il y a un autre moyen, reprit la voix. Nous l'essaierons d'abord. Si ce moyen ne résous rien, il sera bien temps de parler de combat à mort. Alors écoute bien, Blade !

Il imaginait Canda, chuchotant à l'oreille du vieil empereur.

— Ce sera une épreuve de force, Blade. Entre ton frère et toi. Ma fille Canda sera juge. Vous la rejoindrez chacun à son tour, pendant quatre nuits en tout, et rivaliserez pour savoir quel est le meilleur. À la fin, ma fille décidera. Le perdant sera exilé. Tu acceptes cela ?

Blade se dit que le moment en valait un autre pour essayer de

marchander. Pour régler certaines questions et se mettre l'esprit en repos.

— J'accepte. Mais je sollicite de toi quelques faveurs, El Kal. Pas pour moi. Pour d'autres.

De nouveau, des chuchotements. Et puis la voix tonnante :

— Des faveurs, Blade ? C'est insolite !

— La situation est insolite.

— Demande tes faveurs, Blade. Si cela est possible, elles seront accordées.

Blade s'inclina.

— Je te remercie. Elles ne sont pas tellement importantes pour toi, El Kal. Il s'agit de la femme qui est arrivée avec moi, celle qui a perdu la raison. Je voudrais la savoir bien soignée, mais pas dans une maison de fous. Il y a un ancien esclave, nommé Chephron, qui est bon pour elle, qu'elle aime et à qui elle obéit. S'ils pouvaient rester ensemble, et même se marier... Et qu'on leur donne de quoi vivre ?

C'était le plus qu'il pouvait faire pour Zeena. Et peu importait l'ironie, l'amertume, l'esclave des mines épousant la princesse folle. Non seulement c'était ce qu'il y avait de mieux, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire.

— Il en sera ainsi, rugit l'idole. Et maintenant...

Blade leva une main.

— Il y a autre chose.

— Eh bien demande, Blade, répliqua la voix, impatiente maintenant. Et que ce soit la dernière !

— J'ai un ami, un compagnon, un serviteur si tu veux. Son nom est Pelops. Je voudrais qu'il obtienne un sauf-conduit, pour pouvoir regagner Sarma, son pays.

Un silence, puis :

— Nous connaissons cet homme. Mais peux-tu garantir qu'il n'est pas un espion ? Nous ne nous fions pas à Sarma, maintenant que le pays s'est révolté contre son maître et seigneur.

— Pelops n'est pas un espion. Je t'en donne ma parole.

Des chuchotements pressants. Canda ne se donnait même plus la peine de dissimuler sa présence.

— Accordé aussi. Ton ami sera escorté jusqu'à la mer Violette et un navire lui sera fourni. C'est tout ce que je promets.

— Cela suffit. Je te remercie, El Kal.

Va, petit homme, pensa Blade, et deviens un génie à Sarma. Invente la roue. Blade se prosterna très bas, pour masquer son sourire.

— Maintenant va, reprit la voix. Regagne tes appartements et attends que l'on te convoque. Tu iras voir Canda ce soir. La première des quatre nuits. Va !

Blade sortit à reculons, comme on le lui avait prescrit. Un léger éclat de rire parvint à ses oreilles. Sacrée petite bougresse ! Jouant avec le feu et avec la vie des hommes. Canda était la seule à n'avoir rien à perdre de l'étrange joute. Nymphomane ! Elle gagnerait de toute façon et, quelle que soit l'issue du combat, elle aurait un amant à son goût.

Une escorte l'attendait devant le temple qui le raccompagna à ses somptueux appartements. Pelops, nerveux et craintif et tentant de le dissimuler, attendit pendant que Blade se baignait encore et changeait de vêtements. Blade lui révéla la promesse qu'il avait extorquée à El Kal et Pelops versa de grosses larmes.

— Je ne partirai pas, Seigneur. Je resterai avec toi. Je n'ai pas peur, enfin pas trop, et j'en suis venu à t'aimer. Je resterai.

— Tais-toi ! rugit Blade en montrant la porte. Dehors ! J'ai besoin de réfléchir et ton bavardage me gêne. Va et fais tes préparatifs de voyage !

Pelops partit en reniflant.

On vint chercher Blade. Un lieutenant de la Garde et un soldat portant un flambeau. Il fut conduit par des corridors tortueux et divers escaliers, passa devant des portes ouvertes d'où fusaient des rires féminins. On disait qu'El Kal avait mille femmes. Cependant, Canda ne pouvait avoir qu'un seul mari. Cela ne paraissait pas juste. Blade, comme cela lui arrivait souvent, se dit que la vie était rarement juste, dans quelque dimension que ce soit !

Son escorte l'abandonna à la porte de la chambre de Canda. Une grande porte de cuir cloutée de cuivre, comme toutes les autres dans le palais. Le lieutenant fit halte au bout du corridor et attendit jusqu'à ce que Blade pousse la porte et entre dans la pièce.

Il y avait un grand lit bas, avec un trépied à côté. Canda, entièrement nue, était allongée sur le lit, son corps pulpeux caressé par les flammes de deux chandelles. Blade s'immobilisa et contempla le tableau, une sourde douleur brûlante dans le bas-ventre ; tout son corps réagissait à cette nudité, aux seins dressés, au mélange de parfum et de musc émanant d'elle.

— Tu hésites, Blade ? souffla-t-elle. Pourquoi ? Cela vaut certainement mieux qu'un lit de cailloux et de sable.

— Sans aucun doute, Princesse.

Blade ôta son boléro et le jeta sur le tapis. Il avança lentement vers le lit. Canda sourit. Ses cheveux épars, noirs comme le péché,

cascadaient sur ses épaules, caressaient ses seins. Sa féminité disparaissait sous un triangle frisé du même noir de jais. Les grands yeux gris pailletés d'or le contemplaient avec gourmandise.

— Tu es lent, Blade. Grave. Es-tu troublé ?

Sur le trépied il y avait un petit coffret de pierre admirablement sculptée. Distraitement, il le souleva et l'ouvrit. Le contenu ressemblait à du tabac grossier, brillant, à l'aspect huileux, qui dégageait une odeur douceâtre.

— C'est de l'*ashi*, dit la fille. On le mâche et cela émousse l'esprit, les nerfs aussi. Il faut avaler le jus. On dit qu'il augmente singulièrement la puissance virile. En as-tu besoin, Blade ?

Il rabattit vivement le couvercle.

— Sûrement pas, Princesse. Comme je ne vais pas tarder à te le prouver.

Elle lui tendit les bras.

— Prouve-le moi tout de suite, Blade. Prouve-le bien. Je voudrais que tu remportes cette épreuve. Au fond de mon cœur, je te désire plus que ton jumeau. Mais tu dois prouver que tu es le meilleur.

Il lui sourit.

— Tu es une ravissante petite menteuse, Canda. Comment se fait-il que tu ne transpires pas ? Tu as dû courir, pour arriver du temple à temps !

Elle se haussa sur un coude et fronça les sourcils. Puis ses dents scintillèrent.

— Tu sais, alors ?

— Que tu étais dans le ventre de l'idole ? Naturellement. Un jeu bien puéril, tu sais.

Canda se laissa retomber sur les coussins, avec un petit soupir exaspéré.

— Es-tu venu me faire la conversation, Blade ?

Il laissa tomber son pantalon bouffant.

Canda le contempla et ses lèvres rouges frémirent. Un bout de langue rose apparut.

— C'est mieux. Beaucoup mieux. Viens, maintenant. Et ne dis plus rien !

Avant la fin de la nuit, Blade eut bien envie d'avoir recours à l'*ashi* du coffret de pierre. L'exigence de Canda dépassait celle de toutes les femmes qu'il avait connues. Il avait à peine le temps de reprendre haleine entre les joutes. Quand elle avait épuisé toutes les positions imaginables, elle en inventait d'autres.

L'aube le sauva, juste à temps. Comme il la quittait, elle attira une couverture sur son corps luisant de moiteur et lui adressa un dernier sourire las.

— Tu es vraiment un homme, Blade. Ce matin, c'est toi que je choisis, mais qui peut savoir ? Ce soir, ce sera au tour de ton frère. Lui aussi, c'est un homme. Mais j'avoue qu'il utilise la drogue, l'*ashi*. Mais je ne lui en veux pas, du moment qu'il me satisfait. Bonne journée, Blade.

Et cela continua. Blade n'eut pas le droit de revoir le Russe. Canda ne lui laissa pas deviner quelle serait sa décision finale. Pelops quitta la ville avec son escorte, après des adieux larmoyants, et le Russe, en sa qualité de Vizir, fit parvenir à Blade un billet annonçant que Zeena et Chephron étaient mariés et qu'on leur avait donné une sinécure au palais. Ils auraient largement de quoi vivre. C'était la seule note réjouissante, en des moments pénibles. Les douleurs devenaient plus vives, plus rapprochées, mais pourtant l'ordinateur ne l'emportait toujours pas. Et Blade était mortellement fatigué. Tandis qu'on le conduisait à la chambre de Canda, le quatrième soir, il se dit que s'il le fallait, il prendrait de l'*ashi*. Il était au bout du rouleau. Canda n'était pas une femme mais un succube qui drainait les hommes de leur vie.

Comme d'habitude, le lieutenant attendit que Blade ait poussé la porte de cuir. Il entra dans la chambre.

Canda était sur le lit, nue comme toujours. Elle leva les bras pour l'accueillir.

— J'ai rêvé de toi, Blade. J'ai cru que la journée ne finirait jamais. Viens... viens vite ! Vite !

En approchant du lit, tout en se déshabillant, il comprit que quelque chose n'allait pas. Ou alors ses nerfs commençaient à craquer. Il s'arrêta et regarda autour de lui. Rien n'avait changé. Pas de fenêtres, des tentures de cuir aux murs, peu de meubles, le coffret d'*ashi* sur le trépied... D'un geste impulsif il souleva le couvercle. La boîte était vide.

Canda se trémoussait impatiemment. Blade se pencha et regarda au fond des yeux gris. Pas de paillettes d'or, ce soir. Ses prunelles étaient ternes, vitreuses, les pupilles dilatées. Elle avança les mains pour le caresser, et sourit mollement. Un jus sombre coulait de sa bouche, se figeait sur ses lèvres sèches. Elle était droguée.

Elle l'empoigna et le fit tomber sur elle, écarta les jambes, l'enlaça, le serra entre ses cuisses.

— Je te veux, Blade. Viens... Viens...

Il hésita. Une douleur dans la tête. Canda rouvrit les yeux, surprise qu'il ne l'ait pas déjà pénétrée, puis elle le gifla.

— Viens, Blade ! Tout de suite ! Sinon j'appelle mes gardes et je te fais décapiter sous mes yeux !

Elle était folle, droguée, et fort capable de mettre cette menace à exécution. Blade plongeait. Canda poussa un long soupir frémissant.

Trop tard, il entendit le crissement de cuir. La pointe de la lance était sur son dos, juste en face du cœur.

— Poursuis ce que tu fais, dit le Russe. Je t'accorde quelques minutes, mon vieux. Tu dois avouer que c'est une façon superbe de ficher le camp.

Canda soupira, et geignit, et griffa Blade. Elle ne semblait pas avoir conscience de la présence du Russe. Blade, suant sang et eau, continua de s'acharner. Dupé. Eu. Il ne comprenait pas. Qu'est-ce que cet homme avait donc à gagner ?

La pointe de la lance, aiguisée comme un rasoir, s'enfonçait douloureusement dans sa chair.

— Les douleurs empirent, mon petit vieux, dit le Russe, mais je crois avoir trouvé le moyen de battre l'ordinateur. La drogue. L'*ashi*. Je m'en suis gavé. Mon cerveau est pratiquement paralysé. Les cellules ne vont peut-être pas réagir à votre foutu ordinateur. En tous cas, ça valait la peine d'essayer. Continue de travailler, mon petit père, ne mollis pas. Notre Canda est difficile à satisfaire. Comme nous le savons tous les deux mais quand tu ne seras plus là, les choses deviendront peut-être plus faciles.

Canda poussa un cri et se tordit et ses cuisses serrèrent Blade comme un étau.

— Encore, sanglota-t-elle. Viens, ah viens ! Encore... encore... encore...

— J'ai eu bien du mal à lui faire avaler ça, reprit le double, mais j'y suis arrivé et elle ne se rappellera pas grand-chose. Tant mieux pour moi.

— Pourquoi ? haleta Blade. Pourquoi ? Je ne te comprends pas. Je t'ai fait une promesse. Tu passes...

La pointe de la lance s'enfonça encore un peu.

— Je t'ai un peu trompé, mon gars. Je n'ai pas la moindre envie de retourner dans la Dimension N ! Jamais ! Tu le comprendrais si tu avais vécu en Russie. Il faudrait être fou pour y retourner !

— Mais tu n'auras pas à...

La lance, encore. Blade se demanda combien de temps il lui restait. Il devait se livrer à une manœuvre désespérée, bientôt !

— Ta foutue Angleterre ne vaudrait guère mieux. Ni même tout notre monde. Ce serait bien pire. Ici, j'ai réussi, chez les Moghs, alors

je reste. Je serai le mari de Canda, le prince consort, et je finirai sans doute sur le trône. Ça, ça vaut la peine d'y penser, hein ? Mais je ne peux pas me permettre de te laisser la vie. Tu le comprends ? Tu foudrais tout en l'air. Deux comme nous, c'est un de trop. Navré, mon vieux. Il va falloir que tu y passes.

Blade chercha à gagner du temps. Déjà il sentait le sang ruisseler dans son dos.

— Mais l'ordinateur ! D'une minute à l'autre il va...

— Pas question, vieux. Tu as dit toi-même que tu ne peux être sûr de rien. Je ne veux pas partir et je ne sais pas quand il te ramènera, si jamais il te ramène. C'est plus facile et plus sûr de te tuer. Tu as fini ? Pas encore ? Ma foi, j'en suis bien navré, mais je n'y peux rien.

Blade se laissa tomber de côté, vif comme l'éclair, et la pointe de la lance traversa la chair sous son aisselle gauche. Il sentit l'horrible douleur quand la chair se déchira. Canda, tellement droguée qu'elle ne poussa pas un cri, reçut le fer de lance en pleine poitrine. Du sang jaillit.

Blade, saignant comme un cochon égorgé, sauta du lit en ramassant une brassée de couvertures. Le Russe jura et frappa de nouveau avec la lance. Blade balança un coussin et la lance s'enfonça dans ce léger bouclier avant de le blesser à la cuisse, près de l'aîne. Il laissa échapper un gémissement pitoyable et tomba à genoux, espérant que le Russe mordrait à l'hameçon.

L'homme bondit sur le lit, enjamba Canda agonisante et leva la lance pour le dernier coup mortel. Blade glissa ses deux mains sous le lit et fit un effort. Tous les muscles de ses épaules massives se gonflèrent. Il souleva le lit, l'homme et la femme et les projeta contre le mur dans un fracas prodigieux.

Le Russe cracha un juron tout en essayant de se dégager. Blade bondit comme un grand chat et empoigna la hampe de la lance. Le Russe et lui luttèrent en silence, sombres et haletants, leurs pieds nus glissant sur le sol et les tapis tandis qu'ils se tiraillaient d'un coin de la pièce à l'autre.

La hampe se brisa dans la main du Russe. Il voulut assommer Blade avec le morceau cassé mais pour cela il dut lâcher la lance d'une main et Blade tira de toutes ses forces. Il l'avait. Il avait l'arme !

Le Russe pivota et courut vers la porte. Blade se précipita, en se souvenant qu'il avait fermé le verrou. L'autre n'aurait pas le temps d'ouvrir. Blade leva la lance cassée, s'apprêta à la plonger dans le dos de son double. À en finir une bonne fois.

Le Russe poussa un hurlement et tomba. Il se tordit de douleur en portant les mains à sa tête. Blade, étourdi par sa propre douleur

atroce, regarda l'homme hurlant et puis la lance. Il ne l'avait même pas touché.

Une nouvelle douleur lui vrilla le crâne. Il comprit. L'ordinateur le rappelait. C'était le moment !

Le Russe s'arqua et poussa un nouveau cri aigu. Blade, se sentant déjà tomber dans le vide, parvint au prix d'un dernier effort à pointer la lance sur le cœur de l'autre. Lentement, très lentement, il plaça la pointe au-dessus du cœur.

La chambre tournoyait dans un scintillement vert et or. Des voix appelaient Blade, le suppliaient de venir, de venir, de venir...

Une énorme main apparut soudain et lui fit signe. Canda se ranima et lui sourit du sommet d'une lointaine montagne, et il vit qu'elle était couverte de sang, de sueur, de longs cheveux fins. Elle était désirable. Son odeur lui chatouilla les narines. Il tendit les mains vers elle. Elle disparut.

Blade pivota. Blade tourbillonna. Blade se désintégra et s'envola dans l'univers.

Il plongea une dernière fois dans le néant et, avant de perdre complètement les sens, il comprit qu'il tenait quelque chose, et que ce quelque chose avait un rapport avec ce qu'il tenait, mais quoi... quoi... quoi... ?

Blade s'appuyait, bizarrement, sur un bâton. Il tomba et le bâton céda sous son poids. Le bâton craqua bruyamment. Le bâton se cassa. Blade s'écroula dans quelque chose de mouillé et continua de plonger et de plonger encore vers la musique et les étoiles...

CHAPITRE XX

— Calmez-vous donc un peu, J ! dit Lord Leighton. Tout va bien, maintenant. Le gamin va s'en sortir en pleine forme. Et cessez de tourner en rond, vous m'empêchez de me concentrer, vous gênez mes réflexions.

J, en termes fort précis, dit à Lord L où il pouvait mettre ses réflexions. Blade était en salle d'opération, il luttait pour sa vie, et Lord L s'occupait de ses fichues bandes et de sa télévision en circuit fermé et de ses foutues réflexions.

J était dans un état de nerfs déplorable – toute l'opération avait été démoralisante – et Lord Leighton se dit qu'il devait le lui pardonner. Blade était comme un fils pour J, c'était pour ça, comme si le gamin était sa chair et son sang, alors c'était probablement compréhensible.

Ils se trouvaient dans la salle de conférences sous la Tour. Des consoles entières de magnétophones bourdonnaient et cliquetaient. Ils pouvaient voir sur un écran le docteur Kenneth Bates-Denby, du Royal College, opérer Blade.

Lord Leighton, de sa pénible démarche de crabe, s'approcha d'une table d'acier inoxydable et prit le fer de lance ensanglanté. Il était large, triangulaire, affûté comme un rasoir, avec un reste de hampe en bois très dur. Lord L toucha la pointe du bout du doigt, puis il se pencha sur une feuille dactylographiée qu'il relut pour la cinquième fois au moins.

Il se tourna vers J.

— Trois groupes sanguins distincts sur cette lance. *Trois !* Que dites-vous de ça, J. ?

— Rien. Comme d'habitude. Nous devons attendre que le gamin soit assez remis pour supporter l'hypnose et pour parler. Jusqu'ici, nous n'avons eu droit qu'à de vagues histoires de mer violette et d'uranium.

— Ha ! s'exclama le savant. Ah ! De l'uranium. J'ai hâte d'en savoir davantage.

J prit sa pipe et sa blague et bougonna :

— Pour ce que ça peut nous servir, dans la Dimension X !

— On ne sait jamais, répliqua Lord L sans se démonter. Je travaille en ce moment à quelque chose qui va vous stupéfier.

— Je vous en prie, épargnez-moi en ce moment. Je suis suffisamment stupéfié comme ça que Blade ait pu rentrer vivant avec un trou assez grand pour y faire passer un char d'assaut !

— Vous exagérez, mon bon, vous exagérez toujours... Pour ma part, j'aimerais beaucoup résoudre ce petit mystère. Trois types de sang distincts. Dont deux nous sont bien connus. Le premier est celui de Blade, l'autre appartient aussi à un Blanc. C'est le troisième qui m'intrigue. Un nouveau groupe sanguin, J, inconnu de notre science... Hum... Tout ce que l'hématologiste a pu nous dire, c'est qu'il se rapproche du groupe R, mais pas exactement R... Ça ne nous mène à rien.

J alluma sa pipe et tira une grande bouffée. Elle le réconforta moins qu'à l'ordinaire.

— Blade était dans la Dimension X, dit-il assez aigrement. Dieu sait quelles créatures il a pu y rencontrer.

— Hum. Oui. Vous avez raison. Eh bien, il nous racontera tout ça bientôt. Sous hypnose, tout se déversera de sa banque de mémoire. Et je suppose que nous pouvons penser qu'il a tué notre homme ? Il a dû y avoir une bien sanglante bagarre, jusqu'au tout dernier instant, hein ?

— Je ne pense rien, répéta J avec irritation. Inutile de nous poser des questions, nous ne pouvons qu'attendre. Ah... Bates-Denby a quitté la salle d'opération.

Quelques instants plus tard, le chirurgien entra, toujours vêtu de sa blouse. C'était un homme mince et flegmatique et fort probablement le plus grand « couteau » d'Angleterre. Pour le moment il mourait d'une curiosité que ni J ni Lord L n'entendaient satisfaire. Lord L jeta vivement un dossier sur le fer de lance ensanglanté.

— Il s'en tirera, déclara le chirurgien. Il s'en tirera même très bien, mais il faudra du temps. J'aimerais le garder aux soins intensifs pendant une semaine ou deux. J'irai le voir tous les jours, bien sûr, mais sa convalescence ne devrait pas poser de problèmes. Un garçon ahurissant. Bâti comme un taureau, avec une constitution de taureau. Il a perdu presque tout son sang, et il a survécu... Mais il s'en est fallu de peu car l'arme, quelle qu'elle soit, s'est arrêtée juste avant la région lobaire. Deux centimètres de plus et... Enfin, inutile d'en parler, ce n'est pas arrivé.

J interrompit le débit saccadé.

— Il va donc s'en sortir ? Se remettre tout à fait ? Comme neuf ?

Bates-Denby sourit.

— Il nous enterrera tous.

— Merci, Docteur, dit Lord L. Nous sommes très reconnaissants.

Le chirurgien comprit que c'était un congé. Mais arrivé à la porte, il se retourna.

— Ah oui. Il a dit quelque chose de bizarre, juste avant de sombrer sous l'anesthésie. J'ai pensé que ça pourrait vous dire quelque chose.

En chœur, J et Lord Leighton s'écrièrent :

— Qu'a-t-il dit ?

Bates-Denby secoua la tête.

— Pour moi, ça n'a pas de sens, naturellement. Il a murmuré : « Le Russe avait peut-être raison. »

Ils attendirent. Le chirurgien haussa les épaules.

— C'est tout ? demanda J.

— C'est tout. Rien que ces quelques mots. « Le Russe avait peut-être raison. »

Le chirurgien parti, Lord Leighton et J se regardèrent. Ce fut Lord L qui parla le premier :

— Ainsi, il a retrouvé votre homme, J. Et il doit l'avoir tué. Maintenant vous pouvez vous détendre un peu. Et mieux dormir ce soir.

J n'en dort pas mieux, naturellement. Toute la nuit il se tourna et se retourna. « Le Russe avait peut-être raison. » Qu'est-ce que Blade avait bien pu vouloir dire ?

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 25-06-1979.
6462-5 - N° d'Éditeur 10236, 2e trimestre 1976.